

N° 7—10. I—II JUILLET—DÉCEMBRE

1935

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE
DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE PHILOGIE,
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1936

<http://rcin.org.pl>

Publié par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres sous la direction de M. S. Mikucki directeur de la Chancellerie de l'Académie.

Nakładem Polskiej Akademji Umiejętności.
Drukarnia Uniwersytetu Jagiell. w Krakowie pod zarządem J. Filipowskiego.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES
ET DES LETTRES.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 7—10

Juillet-Décembre

1935

SÉANCES.

I. Classe de philologie.

- 14 octobre. SINKO S.: De famis et libidinis in fabula Petroniana momento.
MORAWSKI J.: Les traductions polonaises inédites de Don Quichotte.
- 18 novembre: KLINGER W.: Hermésianax de Colophon et son recueil d'élégies.
ŁUKASIK ST.: Les rapports linguistiques réciproques entre la Roumanie et la Pologne. Vocabulaire, toponymie et onomastique.
- 9 décembre. LEHR-SPLAWIŃSKI T.: Considérations sur l'hymne «Bogurodzica».

Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

- 11 octobre. PAGACZEWSKI J.: Jean Michałowicz d'Urzędów.
- 14 octobre. KOPERA F.: Jean-Marie Padovano et son activité en Pologne.
HORNUNG Z.: Jean-Marie, appelé »il Mosca« ou Padovano. Essai d'une caractéristique.
- 28 octobre. BOCHNAK A.: »Les pleurs sur le Christ«, tableau dans le maître-autel de l'église paroissiale à Biecz.
- 12 décembre. BUCZKOWSKI K. et SKÓRCZEWSKI W.: Les verres de Cracovie des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles.

Commission linguistique.

- 26 octobre. STIEBER Z.: La limite orientale de l'extension des Łemki.
 OSSOWSKI L.: Comment se forme la prononciation petite-russienne dure des composés vieux-slaves: consonne + *i, e* ?
- 25 novembre. ROSPOND ST.: Les noms patronymiques de localités dans le domaine d'extension des langues: serbo-croate et slovène.
 KURASZKIEWICZ WL.: Le développement de l'ikavisme dans les dialectes ruthènes des Carpathes.

Commission pour l'étude de la littérature polonaise.

- 18 décembre. PIŁOŃ ST. Le towianisme de Narcisse Żmichowska.
 WYKA K.: Comment Brzozowski interprétait-il Nietzsche?

Commission pour l'étude des langues orientales.

- 23 novembre. KOTWICZ W.: Les pronoms dans les langues altaïques.
 ZAJĄCZKOWSKI A.: Etudes sur la langue vieieille-osmanlie.
 II. Chapitres choisis de la traduction anatolo-turque du Coran.
 WILLMAN-GRABOWSKA H. (M^{me}): L'expiation (prāyaścitti) dans les Brahmanas.

II. Classe d'histoire et de philosophie.

- 30 septembre. RYBARSKI R.: Les finances de la Pologne à l'époque des partages.
 MIKUCKI S.: L'origine des armoiries des Piasts silésiens.
- 21 octobre. KUKIEL M.: La guerre de 1812.
- 25 novembre. DOBROWOLSKI K.: L'assimilation économique, culturelle et politique des ouvriers polonais à Londres.
 MASSALSKI J.: Les problèmes connexes avec l'exportation de la houille polonaise (Le »dumping«).
- 16 décembre. WINIARSKI B.: Vitoria et Włodkowic.

Commission d'anthropologie et de préhistoire.

- 4 novembre. JAŹDZEWSKI K.: Les découvertes archéologiques et les progrès réalisés par l'archéologie dans le territoire de la Cujavie en 1935.
 LENCZYK G.: Troisième compte rendu des recherches archéologiques entreprises en 1935 dans la palatinat de Cracovie.

BOCHEŃSKI Z.: Nouveaux matériaux pour servir à l'étude des casques polonais du haut moyen-âge.

DYAKOWSKA J. (M^{lle}) et REYMAN T.: L'analyse pollinique de la tourbe provenant d'une natte préhistorique trouvée à Łączyńska Huta.

REYMAN T. et SEIDL O. (M^{lle}): Les morceaux de charbon et les fruits datant de l'époque préhistorique, trouvés dans le tumulus est à Rosiejów (district de Pińczów).

SEIDL O. (M^{lle}): Le charbon et le bois découverts dans quelques stations préhistoriques.

Commission pour l'étude de l'histoire de l'instruction et de l'enseignement en Pologne.

16 novembre. BARYCZ H.: Les études des Polonais à Rome à l'époque de la Renaissance.

LEWICKI J.: La correspondance de Kollątaj datant de l'époque de la réforme de l'Académie de Cracovie.

HULEWICZ J.: Les études des Polonais dans les universités étrangères entre 1880 et 1914.

Résumés.

29. BARYCZ H.: **Polacy na studiach naukowych w Rzymie w epoce odrodzenia.** (*Les Polonais à Rome et leurs études à l'époque de la renaissance*). Séance du 16 novembre 1935.

L'auteur trace le tableau des études que de jeunes Polonais faisaient à Rome entre 1440 et 1600. On peut répartir ces études entre quatre périodes bien tranchées. Dans la première (de 1440 à 1500), les voyages d'études des Polonais avaient en vue surtout des buts pratiques. On allait à Rome pour obtenir le diplôme de docteur en droit canon, plus rarement le titre de docteur en théologie, et pour se familiariser avec la pratique judiciaire à la Curie. Les études avaient alors deux principaux centres à Rome, dont l'un était l'Université fondée en 1244/5, qui dépendait de la Curie, tandis que l'autre, soit l'Université municipale dite »Sapienza«, avait été créée en 1303 et réformée en 1440. Lutek de Brzezie, ensuite évêque de Cracovie (1450 ou 1451), était probablement le premier Polonais promu docteur. Les étudiants et les aspirants au doctorat se recrutaient surtout dans deux milieux: ils étaient membres de différents chapitres ou professeurs de l'Université de Cracovie (Jacques de Wyganów, Jean de Latoszyn, Jean Skawinka, André de Łabiszyn, Nicolas Latowicz, Nicolas Czepel, Paul de Zalesie, Barthélemy de Widawa, Adalbert de Pniewo etc.). Vers la fin du siècle viennent les premiers adeptes de l'humanisme; ce sont: Jean Sacranus, Jean Lubrański, Jean Ursinus, des élèves de Filelf, d'Argyropule, de Pomponius Laetus etc. Nicolas Kopernik, M. Miechowita et P. Tomicki arrivent en 1500 à Rome, à l'occasion de l'*Anno Santo*. L'augmentation du nombre des personnes séjournant à Rome, quoique jouissant de bénéfices en Pologne, et les nombreuses promotions de *doctores*

bullati, étaient le mauvais côté de ces voyages d'études. Les chapitres et l'Université s'opposaient énergiquement à les admettre et le traité de J. Ostroróg les prenait également à partie.

Les buts exclusivement pratiques qu'on se proposait d'atteindre en allant à Rome, font place à d'autres fins vers l'année 1500; en effet la plupart des étudiants qui se rendent à Rome à partir de cette date, viennent sur les bords du Tibre, guidés par des aspirations plus idéales et tâchent surtout de connaître les souvenirs de la Rome antique. La cour de l'évêque E. Ciołek était surtout le centre vers lequel gravitait la jeunesse qu'attirait l'humanisme. Nous y voyons entre autre B. Wapowski, P. Gamrat, J. Zambocki et le poète M. Hussowczyk. Parmi les personnages de marque partis pour Rome, nommons St. Orzechowski, M. Kromer, A. P. Nidecki, J. Kochanowski et Chr. Warszewicki; n'oublions pas le juriste Sliwnicki, mentionnons également des magnats et des prélats comme les Boner et les Łaski, enfin n'omettons pas Fr. Krański, P. Zborowski et J. Chr. Tarnowski.

La renaissance et la consolidation du catholicisme font changer entre 1560 et 1576 les motifs qui poussent les Polonais à Rome et déteignent sur le but de ces pérégrinations. Rome devient maintenant le centre qui élève les plus ardents zéloteurs de la contre-réforme en Pologne. Les premiers jésuites polonais font presque tous leurs études dans la Ville Eternelle (P. Skarga, J. Wujek, St. Warszewicki, B. Herburt, St. Grodzicki, J. Rab, K. Sawicki); des hommes destinés à occuper un rang élevé dans la hiérarchie ecclésiastique (Rozdrażewski), suivent leur exemple, enfin nous y voyons des écrivains militant pour l'Eglise (J. Górski, St. Sokołowski, H. Powodowski etc.). Les premières conversions retentissantes, comme celle de M. Chr. Radziwiłł dit Sierotka (1566) et de M. Firlej (1569), sont l'expression d'une forte propagande religieuse émanant de Rome. Le Collège Romain et le Collège Allemand sont à présent les principaux foyers où se concentrent les études, aussi y voit-on affluer depuis l'année 1569 la jeunesse des diocèses de Warmie, de Chełmno et de Cujavie. Les jeunes aristocrates habitent surtout l'internat attaché au *Collegium Germanicum* et fréquentent depuis 1573 le Séminaire Romain. La cour du cardinal St. Hosius qui entoure la jeunesse polonaise de sa protection, est appelée entre 1569 et 1579 à jouer un grand rôle. Parmi les touristes qui ne font qu'un court séjour

à Rome et à Naples, nous trouvons: J. Siemuszowski, J. Cikowski, M. Leśniowski, A. Tęczyński, J. Orzelski et M. Sęp Szarzyński.

Les voyages qu'on fait à Rome pour y acquérir »la piété et le savoir« (*pietatis et doctrinae causa*) atteignent le maximum de fréquence entre 1575 et 1600. Citons en fait de gens de lettres les personnes suivantes: St. Niegoszewski, J. Etienne Herbut, S. Petrycy de Pilzno, K. Cichocki, A. Schoneus et mentionnons les jésuites: M. Śmiglecki, Martin d'Ujazd, Fr. Bartsch, F. Quadrantinus, Nicolas de Łęczyca et P. Kulesza. Parmi les futurs évêques nous voyons: J. Radziwiłł, M. Szyszkowski, S. Maciejowski, le cardinal A. Batory, B. Wojna, Sz. Rudnicki, A. Gomoliński, H. Firlej, J. Wężyk, J. Zadzik et nous trouvons également à Rome les historiens Chr. Podkański, T. Pirawski, J. Janidło etc.

L'affluence énorme de jeunes polonais rendait nécessaire la création d'un centre d'études permanent. A. Konarski caresse déjà en 1552 le projet de fonder à Rome un collège polonais copié sur le *Collegium Germanicum* et compte sur l'appui du roi et de l'épiscopat pour réaliser ce plan. Les nonces J. Ruggieri (1568) et J. A. Caligari (1578) ont la même intention. Quant au cardinal Hosius, il se propose de résoudre autrement ce problème; en effet, il obtient de Grégoire XIII l'autorisation de réorganiser le *Collegium Germanicum* qui dorénavant devait être accessible à la jeunesse polonaise. Comme ce plan ne donne pas de résultats satisfaisants, St. Reszka réussit après de longues démarches à créer en septembre 1582 un collège polonais pour quatre jeunes gens, étudiant le droit canon. Le collège en question se trouvait auprès du couvent des oratoriens Santa Maria in Vallicella. Les démarches ultérieures qu'Etienne Batory entreprit en 1584 par l'entremise de Reszka et du cardinal A. Batory auprès de Grégoire XIII, en vue d'assurer des ressources financières au collège et de pouvoir y loger un plus grand nombre d'étudiants, échouèrent cependant et bientôt le collège cessa d'exister après la mort du roi. Les efforts tentés en 1584 afin de rétablir l'ancien Collège Hongrois à côté de l'église hongroise S. Stefano Rotondo et de le séparer du *Collegium Germanicum*, n'aboutirent également à aucun résultat. D'après les intentions du roi ce collège devait recevoir la moitié de jeunes hongrois étudiant la théologie et autant de Polonais se consacrant aux mêmes études.

30. BOCHNAK A.: *Oplakiwanie Chrystusa, obraz w głównym ołtarzu kościoła parafialnego w Bieczu. (Die Beweinung Christi, ein Bild im Hochaltar der Pfarrkirche in Biecz)*. Séance du 28 novembre 1935.

Auf Grund einer Stelle des Giorgio Vasari (Vite, Ausgabe Milanese, Bd. V, S. 288) sprach S. Tomkowicz die Vermutung aus, daß die Beweinung Christi im Hochaltar der Pfarrkirche zu Biecz mit dem Bilde des Veroneser Malers Francesco Caroto identisch sei, welches von der Familie des eben damals (1555) verstorbenen Künstlers dem Lorenz Spytek Jordan, während dessen Kuraufenthalt in einem Badeorte in der Umgegend von Verona, geschenkt wurde. Von dem deutlichen Stilunterschied, abgesehen, der die Richtigkeit dieser Hypothese ausschließt, widerspricht ihr entschieden Vasaris Text selbst. Wir lesen doch bei Vasari, daß Jordan »un quadretto«, also ein kleines Bild Carotos, die Kreuzabnahme darstellend, als Geschenk erhalten hat. Die Maße des Bildes von Biecz sind: 3×1.75 M., man kann daher nicht vermuten, daß es jemand ein Bildchen nennen könnte. Ebenfalls die von Tomkowicz erwähnte Hypothese Hausers, der das in Rede stehende Bild konserviert hatte, und der es für ein Werk des Federigo Baroccio hielt, kann aus stilistischen Gründen nicht angenommen werden.

Außer dem Bild von Biecz, gibt es noch zwei andere, welche im Allgemeinen dieselbe, in den Einzelheiten jedoch etwas abweichende Komposition aufweisen. Das eine, von Lorenzo Sabbatini in den Jahren 1572—6 gemalte, befindet sich in der Sakristei der Vatikanischen Peterskirche, das andere dagegen, ein frühestens in den Jahren 1585—90 entstandenes Werk von Antonio Viviani, in S. Maria ai Monti zu Rom. Das ähnlich aufgebaute Bild von Daniele da Volterra in der Galerie Czernin in Wien unterscheidet sich von demjenigen in der Pfarrkirche zu Biecz, wie auch von beiden Römischen Bildern durch geringere Zahl der Figuren: statt sieben gibt es hier nur vier Figuren. Das späteste zulässige Datum des Wiener Bildes ist das Jahr 1566, in welchem Daniele da Volterra gestorben ist.

Alle genannten Bilder verdanken ihr Entstehen der im Dome zu Florenz aufgestellten Pietà von Michelangelo. Das Wiener

Bild ist eine umso mehr getreue Nachahmung Michelangelos, daß Daniele bei denselben vier Figuren, aus welchen die Florentiner Gruppe besteht, bewenden ließ, im Gegenteil zu Sabbatini, Viviani und zu dem Meister der Beweinung Christi in der Kirche von Biecz, welche noch drei andere Figuren hinzugefügt hatten. Der Kupferstich von Cherubino Alberti aus den Jahren 1572—85 ist im Großen und Ganzen eine getreue, jedoch wie im Spiegel verkehrte Wiedergabe der Michelangelesken Pietà im landschaftlichen Hintergrunde.

Von den drei Figuren, um welche der Meister der Beweinung von Biecz, Sabbatini und Viviani Michelangelos Komposition bereicherten, ist Maria Magdalena derjenigen Frauenfigur des Sebastiano del Piombo, welche auf der Auferweckung des Lazarus (London, Nationalgalerie, um 1520) zu Christi Füßen kniehet, ganz deutlich nachgebildet. Da die Anordnung der bei Sabbatini, Viviani und in Biecz hinzugefügten Figuren fast dieselbe ist und da das Bild von Biecz die beiden Römischen in künstlerischer Hinsicht ganz entschieden überragt, so könnte man geneigt sein, es schlechthin als deren Muster anzunehmen. Man darf aber die Sache nicht so hinstellen, denn das Bild Vivianis nähert sich in gewissen Details mehr demjenigen von Biecz, in den anderen aber stimmt es eher mit dem Bilde Sabbatinis überein, und in einem, scheinbar geringfügigen Detail (es ist die Spange in den Haaren der Frau zur Rechten Christi) scheint es geradezu der Pietà von Michelangelos oder dem Kupferstiche Albertis zu folgen. Da ein solches Zusammensetzen des Gemäldes durch Viviani ganz unwahrscheinlich vorkommt, so liegt die Vermutung nahe, daß es noch ein Bild existierte, in welchem die Gruppe Michelangelos nachgebildet wurde, und das die Details des Bildes Sabbatinis und des Bildes Vivianis in sich vereinigte. Es wäre eine eigenhändige Replik des Meisters des Bildes von Biecz. Eine treue, wenn auch rohe Kopie dieses verschollenen Bildes wäre das Gemälde Vivianis, eine freiere, in künstlerischer Hinsicht jedoch bessere, das Bild Sabbatinis. Da die Pietà von Michelangelo den Malern erst seit dem Jahre 1555 als Muster dienen konnte, so ist dieses Jahr terminus a quo für das Bild von Biecz. Der terminus ad quem ist die Zeit der Entstehung des Bildes von Daniele da Volterra, welches nicht später, als im J. 1566 gemalt werden könnte. Das linke Bein Christi, das in der Gruppe von

Michelangelo fehlt, wurde in dem Wiener Bilde auf dieselbe Weise, wie in demjenigen von Biecz, in den beiden Römischen und in dem Kupferstiche Albertis, ergänzt. Da das Bild der Pfarrkirche zu Biecz auch das Gemälde Daniele's an künstlerischem Werte überragt, muß man daher annehmen, daß dasselbe (oder die abhanden gekommene Replik) in dieser Hinsicht ein Muster für Daniele gewesen sei, daß es also früher entstanden ist. Der Umstand, daß zur Zeit der Entstehung aller dieser Bilder die Gruppe Michelangelos sich in Rom befand, zwingt zur Annahme, daß das Bild von Biecz in Rom gemalt wurde. Dieses in Ausführung und reichem Kolorit ausgezeichnete Bild ist ein Werk irgendeines, höchstwahrscheinlich aus Norditalien, möglicherweise aus Venedig stammenden Malers, eines von den zahlreichen oberitalienischen Künstlern, die zu jener Zeit nach Rom, als dem künstlerischen Zentrum hinstrebten.

-
31. BUCZKOWSKI K., SKÓRCZEWSKI W.: **Krakowskie szkła gabinetowe z w. XV, XVI i XVII. (Die Krakauer Kabinettglasmalerei des XV., XVI. und XVII. Jahrhunderts)**. Séance du 12 décembre 1935.

Den gotischen Glasmalereien der Marien- und der Dominikanerkirche zu Krakau ist bereits in besonderen Bearbeitungen eine Würdigung widerfahren, es fehlt nur eine Monographie deren in der Fronleichnamskirche. Die vorliegende Arbeit betrifft jedoch nicht diesen Teil der Glasmalerei, sondern die sogenannte Kabinettglasmalerei. Es handelt sich um kleine, farbige oder bemalte Glastafeln, die auf dem glatten, farblosen Hintergrunde der Fensterfläche angebracht wurden, sowie um bemalte Pokale. Die Exemplare der Kabinettglasmalerei, die aus Krakau und dem Gebiete der ehemaligen Woiwodschaft Krakau stammen, kann man in technischer Hinsicht in drei Gruppen einteilen. Zur ersten gehören jene Exemplare, die mittels der Glasmalereitechnik im eigentlichen Sinne des Wortes ausgeführt wurden, also Gläser, die aus den in der Maße gefärbten, durchsichtigen Glastafeln zusammengesetzt wurden, zur zweiten farblose Glastafeln, deren Fläche mit durchscheinenden Farben bemalt ist, zur dritten dagegen jene, die mit nicht durchsichtigen Emailfarben bemalt sind.

Die erste Gruppe bilden zwei kleine Gläser aus dem XV. Jahrhundert, das eine mit dem Wappen Starykoń in der Kapelle der Familie Szafraniec in der Domkirche zu Krakau, das andere dagegen mit dem Wappen Kościesza, das aus Równie bei Dukla herrührt und sich gegenwärtig im Nationalmuseum zu Krakau befindet.

Die zweite Gruppe enthält Exemplare aus dem XVI. und XVII. Jhdt, und zwar: die kleinen Gläser mit dem Wappen Nowina des Bischofs Philipp Padniewski, heute in der Kapelle der heiligen Maria Schnee in der Krakauer Domkirche, mit dem Wappen Gryf Johann Branicki's, aus Niepołomice stammend, gegenwärtig Privateigentum in Krakau, mit dem Wappen Radwan der Familie Zebrzydowski und mit dem Wappen Korab der Familie Laskowski, beide aus der Krakauer Domkirche, gegenwärtig in den Staatlichen Kunstsammlungen der Wawelburg, endlich das kleine ovale Glasgemälde mit dem Wappen des livländischen Bischofs und Administrators der Abtei Sulejów Otto Schenking, das aus dem Zisterzienserkloster in Sulejów stammt und gegenwärtig im Nationalmuseum zu Warschau aufbewahrt wird.

Die dritte Gruppe bilden runde Fensterscheibchen aus kleinen, meist hölzernen Kirchen, wie in Zabłocie (Stadtviertel von Tarnów), in Miedzieża und Moszczenica, mit Wappen und Darstellungen von Heiligen, wie auch sieben Scheibchen aus der Kapelle der Familie Wasa im Krakauer Dome, heute in den Staatlichen Kunstsammlungen der Wawelburg, mit den Wappen des Königs Johann Kasimirs, beziehungsweise denen des Bischofs Trzebicki.

Außer diesen Scheibchen haben sich in Krakau einige Zunftpokale erhalten: zwei Willkomme der Krakauer Schwertfegerzunft, der Willkomm der Krakauer Hutmacherzunft und der Willkomm der sogenannten großen Zunft zu Biecz. An den Willkommen fällt der charakteristische, fast nirgendwo vorkommende wellenförmige untere Rand des Trinkglases auf; kennzeichnend ist auch das wellenförmige gemalte Ornament am Obertheil des Trinkglases, dem auf den fränkischen Gläsern ähnlich.

Alle oben genannten Stücke sind zweifelsohne in Krakau entstanden, wo — wie es sich aus den archivalischen Quellen ergibt — die polnische Glasmalerei am höchsten entfaltet war. Für die Krakauer Herkunft aller dieser Stücke sprechen die The-

men der sie schmückenden Malereien, die mit denen der »Meisterstücke« der Glaserzunft in Krakau identisch sind, wie auch die Wappen und Inschriften, die sich auf die mit Krakau und dem Krakauer Milieu verbundenen Persönlichkeiten beziehen.

Auf Grund der Archivquellen darf man unter den Krakauer Glasmalern vom XV. bis zum XVII. Jahrhundert eine große Zahl von polnischen Tauf- und Familiennamen feststellen. Unter den Ausländern kann die Gruppe der Ankömmlinge aus Franken, dem Zentrum der deutschen Glasmalerei, herausgesondert werden. Die auf manchen Gläsern sichtbaren frankischen Einflüsse werden hierdurch deutlich erklärt. Die Zweifel, ob die Krakauer Glaser die künstlerische Glasmalerei betrieben, werden durch die Tatsache aufgehoben, daß die »Meisterstücke« künstlerischen Charakter trugen. Aus dem Vergleich der Wirksamkeit der Glaserzünfte in den anderen polnischen Städten mit der Krakauer Zunft ergibt es sich, daß diese Zunft im XV., XVI. und XVII. Jahrhundert den ersten Platz behauptete und daß ihre Wirksamkeit für alle anderen Zentren vorbildlich war. Die Einfuhr von ausländischem Glas nach Polen war im Vergleich mit der Krakauer Produktion im XV.—XVII. Jahrhundert ganz unbedeutend.

Die Verfasser legten die von ihnen gesammelten Nachrichten über die polnischen Glashütten im XV., XVI. und XVII. Jhd. vor, mit besonderer Berücksichtigung der in der Nähe von Krakau befindlichen. Wahrscheinlich besaß die Stadt Krakau selbst keine Hütte; ihren Bedarf deckte mutmaßlich — außer den Hütten des Bistums Krakau — vorwiegend die Glashütte in Myslenice, die in den Akten vielfach erwähnt wird. Es gibt gewisse Nachrichten, die sich auf den Glashandel in Krakau im XVI. Jahrhundert beziehen.

-
32. DOBROWOLSKI K.: **Ekonomiczna, kulturalna i polityczna asymilacja robotników polskich w Londynie.** (*The economic, cultural and political assimilation of Polish workmen in London*). Séance du 25 novembre 1936.

I. Aims, sources and method of the study. The chief object of the study is the elucidation of the mechanism of eco-

nomie, cultural and political assimilation on the example of a group of Polish workmen in an English environment, taking into consideration the comparative data of other environments (the Poles in Czechoslovakia, in France, in Germany). The study has been based on archival and printed materials, and above all on systematic field work carried out by the author (observations, personal avowals of the workmen, both oral and written, opinions of the workmen about their fellows, written answers to questionnaires). Having presented the methods applied in similar investigations, the author discusses the technique of gathering materials, the principles of their critical elaboration, the problem of the statistical treatment of phenomena, the question of the subjectivism and intuition of the investigator.

II. Survey of the currents of emigration from Poland with special consideration of the XIX-th and XX-th centuries. After a brief survey of the currents of emigration from Polish territories from the Middle Ages till the XIX-th century (two types of emigration: permanent and seasonal, and four directions: western, northern, eastern and southern) the author presents an outline of emigration movements from Poland during the XIX-th and at the beginning of the XX-th century, directed both to the European and Asiatic continents, as well as overseas. In turn the author discusses the causes of these movements followed by a detailed elucidation of the causes of the emigration to England within the years 1880—1914 and of the formation of Polish groups in London, Wales, Scotland, Liverpool and Manchester. The following problems are the object of the successive parts of this chapter: the origin of the emigrants (in the London group all Polish territories are represented, most strongly, however, the north-eastern counties of the former Congress Kingdom), their professional character (mostly unqualified peasants), and their intellectual and moral level before their coming to England.

III. The economic assimilation of the Polish emigrants in London. The subject-matter of the third chapter deals with the following problems: a) the process of the creation of a Polish settlement group in the eastern districts of London in close contact with the Jewish population and the successive dispersion of the emigrants in other districts of London; b) the

economic adaptation of the Polish emigrants; c) psychological comparison of Polish and English workmen. The author lays among other things special emphasis on the presentation of: the professional groups which arose among the emigrant men and women, the development of wages and housing conditions up to 1934, as well as on the elucidation of the way in which unqualified workers, engaged in out-door work, passed on to the category of qualified workers and in the course of time to the group of independant employers.

IV. The origin of an organised Polish group and the factors maintaining the national particularity. In the fourth chapter the author endeavours to explain: a) the manner in which the organised group arose from separate individuals and families of emigrants, b) the factors thanks to which the cultural traditions brought from the home-country are maintained. Among these factors the author discusses the rôle of the Polish church in London, the rôle of societies, political parties, the Polish school and contacts with the home-country. Further paragraphs have been devoted to the rôle played by political leaders as well as to the problem of the formation of the national consciousness among the emigrants, who mostly from home brought with them only an attachment to their immediate homeland the neighbourhood of their birthplace or of their residence. The closing paragraphs of this chapter have been devoted to the cultural and political functions of national consciousness. The intensity of those functions (preservation of the language, cultivation of the reading of Polish books, maintenance of religious customs, movements of political independance, offerings for Polish purposes, returns to Poland) was not uniform depending chiefly on the strength of the ideological stimuli and of the lesions brought by the English environment.

V. The cultural and political assimilation of emigrants born in Poland. In this chapter the author discusses the assimilative influence of the English environment on the first generation of emigrants. Here the following questions have been handled: the methods by which the emigrants acquire the English language, the formation of Anglo-Polish dialect, the psychological foundations of linguistic loans, the contacts with English society, which are rather small where the first generation is concerned (neigh-

bourhood relations, working in workshops together with English workers, participation in trade-unions, mixed marriages, the rôle of English liberalism in the process of assimilation, the gaining of one's own workshop as an assimilative factor, the influence of children born in England on their parents, the influence of serving in the British army during the war, contacts in public houses and clubs, the rôle of the inferiority complex and of lesions in relation to the home-country and to the Polish environment in the process of assimilation). The second part of this chapter has been devoted to the consequences of assimilative influences (changes in clothing and in the manner of living, reception of English customs, influences in the sphere of moral ideas and in the conception of life, naturalisation, changing of names, cases of breaking contact with the Polish group, formation of a cosmopolitan view of life.

VI. The assimilation of the second and third generations. Here we find an analysis of: a) the factors causing the preservation of Polish traditions in the second, third and even fourth generation, b) the factors accelerating the process of assimilation. In the first group of factors have been discussed the influence of the family environment, of contacts with Polish organisations, and the rôle of mental dispositions based on a biological foundation (the consciousness of the mental differences). In the second group of factors the author examines the conscious education of children by parents in the English spirit, the significance of the English school, mixed marriages, professional work in English firms, the ignorance of Polish culture, a sense of an intellectual superiority of children above their parents, the dispersion of settlements in London, finally the influence of participation in English sport clubs. The concluding paragraphs of this chapter contain a discussion of the consequences of both these factors (in the second generation 80% children undergo complete assimilation, returns to Polonism with old men).

VII. Psychopathological and biological problems. In this chapter the author discusses the rôle of the English environment in the liberation of psychopathic dispositions in the emigrants. The author distinguishes three basic types of disharmonic dispositions in emigrants (a constitutional one and two environmental ones: a) called forth by the impossibility of coalescing with the foreign, psychically different environment, b) caused

by the superiority complex of the English towards emigrants), analyses various types of mental phobias, perturbations and derangements which are liberated as the effect of environmental lesions. In the second part of chapter VII is touched the problem of the anthropological structure of the emigrants born in the home-country, and of the physical changes taking place in the second and third generation.

VIII. Poles and Englishmen in the light of mutual opinions. In this chapter the author examines the opinions of Polish emigrants concerning the English character (abilities, temperament, impulses, above all of the working population) and English views as to the mentality of Polish workmen.

IX. Remarks about the consequences of emigration. The last chapter treats of the problems of emigration policy. Here have been discussed the biological, cultural and political effects of emigration for the Polish nation.

-
33. HORNING Z.: **Jan Marja zwany il Mosca albo Padovano. Próba charakterystyki.** (*Gianmaria, genannt il Mosca oder Padovano. Versuch einer Charakteristik*). Séance du 14 Novembre 1935.

Auf den im Titel genannten Künstler wurde man vor allem durch eines seiner Flachreliefs aufmerksam, das sich im Santo zu Padua befindet. Außerdem erweckte jedoch seit jeher die vielseitige Wirksamkeit des Paduanischen Meisters in Polen, wo er über vierzig Jahre seines Lebens verbracht hatte, kein geringes Interesse. Dank den Forschungen Planiscig's, sind wir imstande, uns die erste Phase seines Schaffens in seiner Geburtsstadt und dem nahegelegenen Venedig, das die Jahre 1516—29 umfaßt, zu vergegenwärtigen. Eine empfindliche Lücke bildet dagegen das Fehlen genügend genauer und ausführlicher Anhaltspunkte über seine in Polen ausgeführten Arbeiten, die der Reifeperiode des Meisters angehören. Die Aufgabe des vorliegenden Referats wird die Festlegung und Identifizierung seiner Werke sein, um dann, gestützt auf die Gesamtheit seines erhaltenen künstlerischen Nachlasses, den Versuch einer Charakteristik der künstlerischen Physiognomie il Mosca's vorzunehmen.

Die vom Verfasser durchgeführten archivalischen Untersuchungen lassen es vor allem festsetzen, daß der von A. Grabowski auf seine Person bezogene Geschlechtsname Fabrucci einem zu gleicher Zeit in Krakau lebenden Kaufmann aus Florenz gebührte. Ferner ergab es sich, daß er nicht, wie man bisher auf Grund einer Erwähnung Scardeonis glaubte, zwecks Ausführung des Grabdenkmals des Königs Sigismund I. im J. 1529 nach Krakau berufen wurde. Die letzten Quellenforschungen Komornicki's erwiesen, daß dieses Denkmal, laut Vertrag vom 6. Februar 1529, bei dem königlichen Bildhauer Bartolommeo Berrecci aus Florenz bestellt wurde. Obige Nachricht des Paduanischen Chronisten aus dem Jahre 1560 bezieht sich zweifelsohne auf das verschollene Grabmonument Sigismund Augusts, das für das königliche Mausoleum in Wilno bestimmt, um das Jahr 1555 ausgeführt wurde.

Das früheste Werk Padovanos in Polen wird daher erst das Grabmal des Bischofs Peter Tomicki in der Krakauer Domkirche aus den Jahren 1530—2 sein, das eine Reihe seiner vortrefflichen Sepulkralmonumente eröffnet. Bald nach Beendigung dieses Werkes schuf Mosca im J. 1538 auf Bestellung desselben Bischofs ein Marmorziborium für die Krakauer Domkirche, das spurlos verschollen ist. Möglicherweise aber rühren die im J. 1890 für das Nationalmuseum in Krakau erworbenen zwei Fragmente, die adorierenden Engel darstellen, von eben diesem Altar her.

Die charakteristischen Stilmerkmale am Grabmal des Bischofs Tomicki lassen uns in der Folge den Meißel des Paduanischen Meisters auch in einigen anderen Grabdenkmälern erkennen, die diesem Grabmal verwandt, sind und zwar in denen des Nikolaus Szydłowiecki († 1532) in Szydłowiec, des Bischofs Johann Choiński († 1538) in der Krakauer Domkirche und vor allem des Erzbischofs Andreas Krzycki († 1537) in dem Dome zu Gnesen.

Außerdem fällt in den Anfang der vierziger Jahre des XVI. Jhdts die Entstehung der Grabplatte für einen Angehörigen der Familie Betman in der Marienkirche zu Krakau. Zur vollen Entfaltung gelangt die Kunst Padovanos in dem prächtigen Monument des Krakauer Bischofs Peter Gamrat, das dem erhaltenen Vertrag nach, von dem Künstler in den Jahren 1545—7 geschaffen wurde. Unmittelbar darnach finden wir ihn an dem kleinen Kindesgrabmal Raffael Ocieski's († 1547) in dem Kreuzgang des Dominikanerklosters in Krakau beschäftigt. Die letzten

Jahre dieses Dezenniums dagegen und die ersten des nächsten waren bei Padovano mit der Arbeit an dem herrlichen Grabmal der Königin Elisabeth († 1545), der Gemahlin Sigismund Augusts, ausgefüllt, das für das königliche Mausoleum bestimmt, im J. 1552 nach Wilno gebracht wurde. Da das letztere aber erst in Bau begriffen war, der nie beendet werden sollte, wurde das Grabmal in der Kathedrale untergebracht, wo es schließlich bis zur Okkupation durch die Russen in den Jahren 1655—61 verblieb, und wo es zusammen mit dem ein wenig späteren Grabmal Barbaras († 1551), der zweiten Gemahlin Sigismund Augusts, von den Okkupanten vernichtet wurde, was einen unersetzlichen Schaden für die Geschichte der Renaissanceplastik in Polen bedeutet.

Aus dem sechsten Zehntel des XVI. Jahrhunderts, welches die größte Expansion von Padovanos Talent bedeutet, besitzen wir die verhältnismäßig zahlreichsten Nachrichten über unseren Bildhauer. Und so erhielt er im J. 1551 Bezahlung für ein Modell des Schlosses der Krakauer Bischöfe in Prądnik, welches aber im Laufe der letzten Jahrhunderte sein ursprüngliches stilvolles Aussehen fast ganz verloren hat. Im folgenden Jahre schuf Padovano das bis auf den heutigen Tag in der Marienkirche zu Krakau erhaltene schöne Marmorziborium, wie auch bald nachher irgend näher nicht bekannte Statuen für dieselbe Kirche, um welche im J. 1555 ein Prozeß geführt wurde. Aus dieser Zeit stammt ferner das Grabmal des Erzbischofs Nicolaus Dzierzowski her, das sich dieser noch zu der Lebzeiten in der Domkirche zu Gnesen im Jahre 1553 errichten ließ. Endlich projiziert Padovano gegen Ende dieses Dezenniums, im Jahre 1557, die berühmte Attika der Krakauer Tuchhalle, welche einen so großen Einfluß auf die polnische Architektur des XVI. Jahrhunderts ausübte. Im nächsten Jahre liefert Padovano den Bauplan für die Außentreppe desselben Gebäudes. Hohe technische Fertigkeit erreicht Padovano in zwei chronologisch und stilistisch einander sich nähernden Grabmälern, und zwar in demjenigen des Bischofs Johann Dziaduski († 1559) in der Domkirche zu Przemyśl, wie in dem Johann Kamieniecki's, des Woiwodensohnes aus Podolien († 1560), in der Minoritenkirche zu Krosno. Außerdem erfahren wir aus dem Testament des Goldschmiedes Jacopo Carraglio aus Verona aus dem Jahre 1565, daß Padovano für das

(verschollene) Grabmal des königlichen Arztes Bonaventura Cardiani 80 Goldstücke erhalten haben soll. In die sechziger Jahre fällt endlich auch die Arbeit an dem riesigen Grabmonument des Hetman (Feldherrn) Johann Tarnowski († 1561) und seines Sohnes Johann Christoph († 1567) in der Domkirche zu Tarnów, in dem Padovanos Kunst ihren Höhepunkt erreicht. Die letzte Arbeit des greisen Künstlers, die er vor seinem wahrscheinlich zu Anfang des Jahres 1574 erfolgten Tode ausgeführt hat, ist das Doppelmonument der letzten Jagellonen in der Sigismundkapelle des Krakauer Domes. Aus dem Testamente Sigismund Augusts vom 6. Mai 1571 wie auch aus den erhaltenen Rechnungen ergibt es sich, daß es Padovano war, der die Statue dieses Monarchen ausgeführt hat, und nicht Santi Gucci, wie man bisher immer annahm. Außerdem scheint alles darauf hinzuweisen, daß zu dieser Zeit, d. h. in den Jahren 1571—3 die frühere Statue Sigismunds I. aus dem J. 1529, die, wie man aus den anderen Grabmalarbeiten des Bartolommeo Berrecci, z. B. dem Grabmal des Bischofs Johann Konarski in der Krakauer Domkirche, schließen kann, noch den Stil des Quattrocento repräsentiert haben mußte, beseitigt und durch die heute vorhandene Figur ersetzt wurde, die alle Merkmale eines Werkes der ausgehenden Renaissance trägt. An den Grabmälern der letzten Jagellonen in der Krakauer Domkirche läßt sich der deutliche Verfall und die Degeneration der Kunst Padovanos bemerken, die damals fast durch gar nichts mehr an die frühere Glanzperiode erinnert.

Das oben zusammengestellte Material bietet uns eine ausreichende Grundlage für die Charakteristik des künstlerischen Schaffens des Paduanischen Meisters. Das am meisten charakteristische Merkmal, das sich durch alle Werke verfolgen läßt, ist die Gestalt des Verstorbenen, die auf dem Sarkophag schlafend, mit dem in die Hand gestützten Haupte liegt. Der Stammbaum dieses kompositionellen Schemas, das Padovano nach Polen verpflanzte, geht auf Andrea Sansovino zurück, der es als erster im J. 1504 beim Grabmal Pietro da Vicenza in S. Maria in Ara-coeli in Rom angewendet und es nachher in den berühmten Grabmälern in der Kirche S. Maria del Popolo fortgebildet hat. Diese Neuerung Sansovinos fand bald zahlreiche Nachahmer sowohl in Rom, wo das Motiv in den Grabmälern des Kardinals »di S. Angelo« aus dem J. 1511, des Papstes Hadrians VI., der Armellini

aus dem J. 1524 u. s. w., sowie in anderen Zentren Italiens zutage tritt, wovon das Monument des Raffaello Maffei († 1522) in S. Lino zu Volterra, von Silvio Cosini aus Fiesole geschaffen, wie auch jenes von Giovanni da Nola in Neapol zeugen. In Norditalien wurde das Motiv Sansovinos von Bartolommeo Clementi, Spani genannt, eingeführt, dem Bildner des Grabmals des Bischofs Buonfrancesco Arlotti († 1508) in der Domkirche zu Reggio, der auf den venezianischen Bildhauer Lorenzo Bregno einen großen Einfluß ausgeübt hat, wie es das Grabmal des Bischofs Lorenzo Gabriello aus dem J. 1512 beweist, das sich einst im Oratorium bei Scuola di S. Marco in Venedig befand und gegenwärtig im Museum für Kunst und Industrie in Wien aufbewahrt ist. Zur Verbreitung des besprochenen kompositionellen Motivs in Norditalien trug auch der Schüler Sansovinos Alfonso Lombardi, Cittadella genannt, mit seinen Grabmälern Alessandro Buttrigaris aus dem J. 1518 und Armaciotto de Ramazzottis aus dem J. 1526 in S. Michele in Bosco zu Bologna bei. Die Richtung Sansovinos repräsentiert endlich Gianfrancesco da Grado oder Agrate mit seinen Grabmälern des Beltrando Rossi († 1527) und Sforzino Sforza in S. Maria della Steccatta in Parma, beide nach dem Jahre 1528 geschaffen.

Es unterliegt keinem Zweifel, daß das Grabmal des Bischofs Lorenzo Gabriello auf die schöpferische Phantasie Padovanos den entscheidenden Einfluß ausübte, worauf bereits Antoniewicz treffend aufmerksam gemacht hat. Außerdem darf man wohl der Vermutung Ausdruck geben, daß er während seiner Lehr- und Wanderjahre nach dem nahegelegenen Emilia kam, wo die oben genannten Werke in Reggio und Bologna seiner Aufmerksamkeit bestimmt nicht entgingen. In dieser Beleuchtung erscheint Gianmaria il Mosca als einer der hervorragenderen Epigonen oder Kontinuatoren der Kunst Andrea Sansovinos. In den Flachreliefs des Künstlers läßt sich eine auffallende Abhängigkeit von den Werken des Paduanischen Bildhauers Giovanni Zorzi, Pyrgoteles genannt († 1531), verspüren. Die Analyse des gesamten Schaffens Padovanos lehrt, daß jene klassischen Reminiszenzen, denen wir in dem Relief aus Santo begegnen, das charakteristische Merkmal der Jugendepoche seines Schaffens bloß sein werden. In den nächsten Jahren wird er bald diese Schulmanier abschütteln und wird, dem ihm eigenen Formgefühl gemäß, in ausgesprochen naturalistischem Geiste zu schaffen begin-

nen, indem er deutlich Spuren der Schulüberlieferung Donatellos, die in Padua so tiefe Wurzeln gefaßt hatte, aufweisen wird. Außerdem kann man sich des Eindrucks nicht erwehren, daß zu dieser Metamorphose in der Kunst Padovanos ebenfalls die Berührung mit dem ausgesprochen realistischen Schaffen Bartolommeo Berreccis beigetragen hat, der im Augenblicke der Ankunft des jungen Künstlers in Krakau auf dem Gipfel seines Ruhms angelangt war.

-
34. HULEWICZ J.: **Studja Polaków w uniwersytetach obcych w latach 1880—1914.** (*Les études de la jeunesse polonaise dans les universités étrangères entre 1880 à 1914*). Séance du 16 novembre 1935.

Nous pouvons nous placer à deux points de vue différents en traitant de ce sujet: 1) nous pouvons examiner les travaux scientifiques entrepris au cours des études universitaires, nous renseigner sur les directions qu'ils suivaient, étudier la répartition de la jeunesse entre les différents centres universitaires, fixer notre attention sur les résultats obtenus se traduisant par les brevets et diplômes délivrés, enfin nous pouvons nous demander dans quelle mesure les jeunes gens étaient préparés en Pologne à faire des études à l'étranger; 2) nous pouvons nous renseigner ensuite sur les idées et courants politiques et sociaux se faisant jour dans la jeunesse, sans perdre de vue que toutes les organisations politiques en Pologne tâchaient d'avoir leurs cellules parmi les jeunes gens à l'étranger. Quant aux motifs qui faisaient émigrer en masse la jeunesse polonaise et la dirigeaient vers les universités de l'étranger, il faut les chercher surtout dans la politique scolaire, hostile aux Polonais, qu'avaient adoptée deux puissances copartageantes, savoir la Russie et la Prusse. La jeunesse polonaise née dans les Marches de l'Est (Lithuanie, Russie-Blanche, Ukraine, Podolie, Volhynie), qui étouffait dans l'atmosphère imbue de despotisme des universités russes et ne pouvait donner libre cours à ses idées politiques très avancées, commença à partir la première pour les centres universitaires de l'Europe occidentale. Depuis la politique scolaire inaugurée dans la Pologne du Congrès par le curateur Apuchtin et la russification de l'Uni-

versité de Varsovie (1869), les décrets destinés à restreindre et à limiter les droits des Polonais dans l'enseignement se multiplient à tel point, que ceux-ci commencent à quitter de plus en plus souvent l'Université russe de Varsovie, pour continuer leurs études dans les pays démocratiques de l'Occident. Le mouvement socialiste et national qui gagne de plus en plus de terrain dans la jeunesse, ne peut que favoriser cet exode. Une grève scolaire éclate en 1905 dans la partie de la Pologne annexée par la Russie, la jeunesse polonaise proclame le boycottage des écoles supérieures à Varsovie et celui-ci dure jusqu'au moment où commence la guerre mondiale. Du jour où fut proclamé le boycottage, le nombre des jeunes gens partant pour l'étranger ne cesse d'augmenter dans de très fortes proportions. Quant à la jeunesse de la Pologne allemande, privée d'une université, elle doit en grande partie fréquenter les écoles supérieures en Allemagne, quoiqu'un certain nombre de ces jeunes gens cherchent en Occident une atmosphère qui leur permettrait de respirer plus librement. Les jeunes gens originaires de Galicie où il y avait deux universités polonaises, dont l'une à Cracovie, l'autre à Lwów, font leurs études surtout dans le pays, aussi ne sont-ce que les personnes désirant se spécialiser dans telle ou telle autre branche de la science, qui partent pour l'étranger.

Mes recherches se sont étendues aux centres universitaires de la France, de la Belgique et de la Suisse, quoique j'eusse commencé à étudier également les groupes de jeunes Polonais inscrits aux facultés des écoles supérieures en Allemagne. Ces recherches permettent de donner une réponse assez précise à certaines questions que je me suis posées; en effet, elles nous renseignent sur le nombre d'étudiants dans les diverses écoles, nous font connaître le genre de leurs études, nous informent sur le milieu social dans lequel les jeunes gens étaient placés, nous disent de quelle partie de la Pologne démembrée ils provenaient et indiquent les résultats des examens. En ce qui concerne la France, je n'ai tenu compte que des écoles supérieures de Paris, vu qu'elles reflètent le mieux les conditions dans lesquelles vivait et travaillait la jeunesse polonaise. On ne peut qu'être frappé par le grand nombre de Polonais inscrits à l'Université et à l'Ecole des Sciences Politiques, puis par le pourcentage minime de nos compatriotes qui font leurs études dans les écoles polytechniques. Il y avait à la Faculté des

Sciences 296 personnes ayant pris leurs inscriptions, qui suivaient surtout des cours de physique, de chimie et de mathématiques. Des Polonais relativement peu nombreux étudient à Paris entre 1880 et 1890, puis entre 1890 et 1900. Le groupe des premières étudiantes polonaises, parmi lesquelles on trouve le nom de M^{lle} Skłodowska, la future M^{me} Curie, méritent cependant de retenir l'attention. La plupart des Polonais font leurs études à Paris après l'année 1905. On compte 256 Polonais ou Polonaises inscrits à la Faculté de Médecine, mais c'est à la Faculté des Lettres qu'ils sont les plus nombreux. Ce sont en grande partie des étudiantes aisées, des filles de propriétaires fonciers ou de bourgeois israélites, qui pendant un an ou deux remplissent les salles de la Sorbonne. Parmi les personnes inscrites à la Faculté des Lettres, il faut réserver une place à part, à celles qui ayant un grade universitaire, vinrent à Paris, surtout de Galicie, pour faire durant un an des études complémentaires. 234 personnes suivirent des cours à l'Ecole des Sciences Politiques dans la période étudiée, mais l'on pouvait observer une augmentation manifeste du nombre de ses élèves après la grève scolaire de l'année 1905. Les femmes ne fréquentaient pas les cours de cette école; on trouve d'ailleurs parmi les personnes y ayant pris leurs inscriptions, pas mal de jeunes gens provenant de familles aristocratiques. L'Ecole des Sciences Politiques a donné à notre pays bon nombre d'hommes politiques et d'économistes, aussi ses élèves ont-ils joué un rôle important lorsqu'il s'agissait de former les cadres de la diplomatie polonaise et plusieurs d'entre eux se sont distingués dans le journalisme. Parmi les hommes les plus en vue qui en sont sortis, il importe de nommer M^r Casimir Kelles-Krauz, théoricien bien connu du socialisme en Pologne, puis M^r Ladislas Grabski, économiste, Ministre des Finances et Président du Conseil. Désirant se perfectionner dans les langues étrangères, un certain nombre d'élèves de l'Ecole des Sciences Politiques faisaient en même temps des études à l'Ecole Nationale des Langues Orientales. Le petit nombre d'étudiant polonais dans les écoles polytechniques (17 à l'Ecole des Ponts-et-Chaussées, 5 à l'Ecole des Mines, 17 à l'Ecole Centrale) est d'autant plus frappant, que les Polonais sont très nombreux à cette époque dans les écoles techniques de la Belgique, de l'Allemagne et à l'Ecole Polytechnique à Zurich. Quant aux peintres, il forment un groupe à part parmi les Po-

lonais étudiant à Paris. Il n'est guère possible de se renseigner sur les étapes de leurs études, vu qu'ils fréquentaient des écoles privées. On compte à peine 59 Polonais inscrits à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts. Dans ce nombre les peintres occupent la première place; plus rares sont les architectes

Depuis l'année 1905, les Polonais se rendent en masse en Belgique pour s'y instruire. Ils étudient: 1) les sciences techniques, 2) les sciences sociales et font 3) des études commerciales. L'examen des registres d'inscriptions de l'Université de Liège nous apprend que ces jeunes Polonais provenaient surtout de familles où l'on se livrait à des professions libérales, que souvent ils étaient fils de grands propriétaires terriens ou d'employés fonciers et que plus rarement ils appartenaient à la petite bourgeoisie. En ce qui concerne le nombre, Liège est au premier rang, car son Université a vu passer 1025 étudiants polonais dont la plupart étudiaient à la Faculté des Sciences techniques. Ils étaient encore peu nombreux au début du XX^e siècle, mais leur nombre a fortement augmenté depuis l'année 1906, tellement qu'il y en avait 300 dans certaines années. Comme cette colonie polonaise était animée d'aspirations idéales, elle occupe une place à part parmi les agglomérations de jeunes Polonais dans les pays occidentaux. D'entre les nombreux élèves de l'Université de Liège, nous nous bornerons à nommer le savant physicien Stefan Pieńkowski, actuellement recteur de l'Université de Varsovie. La plupart des Polonais venus à Bruxelles étudiaient les sciences naturelles ou les sciences sociales à l'Université Libre. Depuis la création de l'Université Nouvelle qui subissait l'influence des milieux socialistes, nous y trouvons 93 étudiants polonais qui se livrent presque tous à l'étude des sciences sociales. L'Université de Gand réunit 219 élèves polonais qui suivent surtout les cours des écoles destinées à former des ingénieurs. On ne sait pas grand'chose sur les Polonais inscrits à l'Université Catholique de Louvain, les Allemands ayant brûlé les registres d'inscriptions pendant la guerre. Nous apprenons par le peu qui en reste, que les étudiants polonais n'y étaient pas nombreux, qu'ils se recrutaient en grande partie parmi les fils de propriétaires terriens et qu'ils étudiaient surtout la théologie. Ils faisaient leurs études dans les institutions attachées à l'Université, telles que l'«American College», le Collège du St. Esprit et l'Institut Léon XIII. L'Université de Lou-

vain a largement contribué à former les ecclésiastiques destinés à l'émigration polonaises et aux territoires annexés par la Prusse. L'Institut Commercial à Anvers compte 565 élèves polonais et l'on en trouve un assez grand nombre à l'Ecole Polytechnique de Mons, à l'Institut Agronomique à Gembloux, ainsi qu'à l'Ecole textile à Verviers.

Les études des Polonais en Suisse accusent certaines différences par rapport aux études en Belgique. Quoique la jeunesse ne cesse d'affluer en Suisse durant toute la période dont nous nous occupons, l'accroissement du nombre des étudiants après la grève scolaire de 1905 n'est pas aussi frappant qu'en Belgique. Les femmes sont bien plus nombreuses et c'est ici, à côté de Paris, qu'on note la présence des premières étudiantes polonaises (1874). Dans toutes les universités ont poursuivi les études pendant toute la guerre et de nouveaux étudiants arrivent même après l'année 1914. Les Polonais font des études plus sérieuses en Suisse qu'en Belgique, ce dont témoigne non seulement le nombre plus élevé de personnes qui les finissent, mais aussi le fait que dans certaines écoles supérieures, p. ex. à l'Université de Fribourg et à l'Ecole Polytechnique de Zurich, on trouve parmi les membres du corps enseignant et parmi les assistants (adjoints) un nombre relativement élevé de nos compatriotes. 960 Polonais ont pris leurs inscriptions à l'Université de Zurich; dans ce nombre il y en avait 18 qui devinrent assistants. Parmi les 380 Polonais ayant étudié à l'Ecole Polytechnique de Zurich, on trouve une série d'assistants, de privat-docents et de professeurs. Cette dernière école a formé plusieurs hommes de sciences et plusieurs politiques distingués qui ont rendu des services signalés à leur pays; en effet la Pologne lui doit Gabriel Narutowicz, ensuite Président de la République et plusieurs professeurs enseignant dans les écoles supérieures. Quant à l'Université de Bâle, elle n'a été fréquentée que par 129 étudiants polonais qui suivaient surtout des cours de médecine et de sciences. Bon nombre de Polonais venaient à Bâle pour y faire leurs derniers examens. Rappelons à cette occasion que c'est à la suite de la requête d'une Polonaise (M^{lle} Sophie Daszyńska), que l'Université dut ce prononcer en principe sur l'admission des femmes. 560 étudiants ont suivi des cours à Berne, cependant c'est Fribourg qui occupe une place privilégiée comme centre d'études polonaises en Suisse. La

colonie polonaise est ici très nombreuse et c'est à Fribourg que les jeunes gens de notre pays cherchent à s'instruire en théologie. Le chiffre global des étudiants polonais correspond à 602. Neuf professeurs (entre autres Antoine Kostanecki, Joseph Kowalski et Joseph Kallenbach) et vingt-six assistants polonais témoignent éloquemment de l'intensité du mouvement scientifique dans ce groupe polonais. L'Université de Genève avec ses 1160 Polonais dont la plupart sont inscrits à la Faculté de Médecine ou suivent des cours de sciences sociales, s'impose surtout à notre attention parmi les écoles supérieures de la Suisse romande. Genève compte le plus d'étudiantes polonaises, parmi lesquelles Joséphine Joteyko et Micheline Stefanowska méritent particulièrement d'être nommées. Les Polonais, dont le nombre atteint le chiffre de 620, ont fait également des études à l'Université de Lausanne, surtout à la Faculté de Médecine. Quant à l'Université de Neuchâtel, elle ne donna l'instruction qu'à 48 Polonais dont la plupart suivaient des cours à la Faculté des Lettres. Il faut assigner une place à part aux études que des Polonais firent à l'Ecole Technique de Winterthur et à l'Académie de Commerce de Saint-Gall.

Les démocraties occidentales ont hospitalièrement accueilli les jeunes Polonais désireux de science et d'instruction. Comme ceux-ci se trouvaient généralement dans une situation financière extrêmement précaire, ils ne réussirent pas toujours à obtenir un grade universitaire, cependant une grande partie de cette jeunesse finit ses études avec succès. La Pologne reconstituée acquit ainsi une série de travailleurs dont les efforts donnèrent des fruits abondants et qui se signalèrent aussi bien dans les domaines de la politique et de l'économie sociale, que dans celui de la science. En dépit de la vigilance des ambassades et des légations moscovites, cette jeunesse réussit à fonder un certain nombre de sociétés politiques, animées des plus nobles aspirations, que l'esprit libéral des sociétés occidentales ne cessait de tolérer; enfin elle trouva, moyen de développer une activité politique sur une grande échelle, dont la reconstitution de l'Etat polonais était le but.

35. KLINGER W.: *Hermeszjanaks z Kolofonu i zbiór jego elegij. (Hermésianax de Colophon et le recueil de ses élégies)*. Séance du 16 novembre 1935.

Après avoir brièvement traité des renseignements biographiques parvenus jusqu'à nous, concernant l'élégiarque alexandrin Hermésianax, l'auteur consacre plus d'attention à son recueil dont l'important fragment comprenant 98 vers, conservé dans Stobée, permet de se faire une idée assez exacte. Comme le texte très altéré de ce fragment a enfin été assez bien reconstitué et fixé, grâce aux efforts réunis d'une série de philologues, à commencer par Ruhnken pour finir par G. Kaibel, l'auteur croit possible d'entreprendre l'étude de la composition de la partie conservée et d'en tirer certaines conclusions sur la disposition du recueil. Vu que ce fragment, tiré, comme on sait, du troisième et dernier livre du recueil, s'occupe exclusivement des aventures amoureuses des poètes, on supposait déjà auparavant que chacun des deux livres précédents était consacré à une classe différente d'individus; ainsi, du fait que l'unique vers, conservé du I^{er} livre, parle de l'amour de Polyphème pour la belle Galatée qui appartient au groupe des personnages bucoliques, on a conclu que ce livre chantait les amours des pâtres et des agriculteurs; aussi a-t-on admis qu'il contenait toutes les histoires analogues qu'on trouvait chez les mythographes qui exploitaient Hermésianax, sans citer toutefois le livre dont elles étaient tirées. S'appuyant sur le fait qu'Antoninus Liberalis (n^o 39) emprunte au livre II l'histoire de l'amour du riche Archéophon pour la fille de Nicocréon, roi de Salamine dans l'île de Chypre, on a tiré la conclusion, tout aussi légitime d'ailleurs, que ce livre célébrait exclusivement la vie amoureuse de gens riches et puissants. C'est pourquoi on rapportait à celui-ci toutes les aventures semblables que, sans nommer le livre dont elles proviennent, les mythographes nous ont tirées du recueil d'Hermésianax.

Quoique l'auteur soit jusqu'ici d'accord avec ces devanciers, il ne partage pas l'opinion bien répandue, que l'apostrophe »Tu sais« qu'on trouve à trois reprises dans le fragment conservé dans Stobée (vers 49, 73 et 75) et qui s'adresse à un être féminin (vers 73: *γίγνωσκεις αἴουσα...*), intéresse Léontium, la femme

qu'aimait le poète, à laquelle son recueil d'élégies était dédié. Il suppose au contraire, qu'il faut penser plutôt à un être d'une nature supérieure, p. ex. à la déesse Aphrodité ou tout simplement à la Muse. Cette interprétation s'accorde bien avec le savoir ou la sagesse de l'être auquel s'adresse le poète, sur laquelle il ne manque pas d'insister; en effet, comme c'est d'elles que vient l'inspiration poétique, les Muses passent généralement pour être dotées de sagesse ou douées du don de prophétie (comp. p. ex. Hom. II. II 484—86; Hésiode, Théog. vers. 28—29). Pour mieux connaître la technique dont se sert le poète dans ses élégies, l'auteur applique une analyse minutieuse au fragment mentionné, qui contient 15 aventures amoureuses. Elles sont racontées en peu de mot, et chacune est renfermée dans deux ou trois distiques. Si l'histoire d'Orphée occupe plus de place, c'est que, de l'avis de l'auteur, elle est placée au commencement de la série et constitue, pour ainsi dire, la façade de l'édifice. Il est à remarquer que ces aventures ou histoires se suivent dans l'ordre chronologique, car après avoir commencé par Orphée et Musaios, dont la vie se perd dans la nuit des temps, le poète nous parle de personnages historiques, pour aboutir enfin à Philétas qui appartenait à ses contemporains. Le poète ne déroge pas au principe chronologique, suivant l'auteur, en parlant d'Hésiode avant Homère, car jusqu'à l'époque d'Eratosthène et d'Aristarque, la science alexandrine en faisait autant. Il n'enfreint également pas cette règle, en nommant Philétas avant Pythagore, car après avoir dressé la liste des poètes dociles à Eros jusqu'à l'époque où il vivait lui-même, Hermésianax commence une nouvelle liste des penseurs et des philosophes obéissants aux ordres du dieu, en plaçant à leur tête Pythagore, entouré d'une auréole par la légende. Même extérieurement, il indique le commencement d'un chapitre nouveau en plaçant au début la formule hésiodique: *οἷν μὲν...* (vers 85) conformément à la même formule qu'on trouve au commencement de la liste des poètes (vers 1: *οἷν μὲν...*). L'auteur tâche de se rendre compte ensuite de ce que représente le fragment parvenu jusqu'à nous; il se demande donc s'il constitue le commencement du troisième livre, s'il en est le passage final ou s'il a été tiré du milieu du livre. L'analyse de ce problème l'amène à conclure que la fin du passage est perdue, car pour douze aventures amoureuses concernant des poètes, il

n'y en a que trois qui se rapportent aux philosophes. Cette disproportion frappante s'explique par la circonstance que la liste des poètes se prolonge jusqu'à l'époque alexandrine et que par contre la liste des philosophes finit brusquement par Aristippe, penseur de l'école de Socrate; or on ne saurait guère admettre que le poète l'eût abrégée à dessein. L'auteur va jusqu'à supposer que non seulement la fin de la liste des philosophes manque, mais que la perte est encore plus grande. Plusieurs vers intéressants (79—84) entre la partie consacrée aux poètes et celle où il est question des philosophes, semblent indiquer que cette supposition est légitime. Voici la traduction de ce passage: »Même tous ceux qui ont voulu rendre la vie humaine austère en cherchant une sagesse fallacieuse, ceux que des soucis amers et un talent sévère veillant sur l'éloquence, ont attaché aux paroles, même ces gens-là n'ont pu écarter les troubles angoissants de l'amour, mais ont dû prendre le joug que leur imposait le terrible conducteur«. L'auteur admet qui si la première phrase (»Même tous ceux qui ont voulu rendre la vie humaine austère« etc.) s'adresse aux philosophes, la seconde (»ceux que les soucis amers... ont attaché aux paroles«) se rapporte aux orateurs; il en conclut que la première partie du plan, exposé dans les vers conservés, n'a été que partiellement réalisée, tandis qu'on chercherait vainement la réalisation de la seconde. Le passage est donc mutilé aussi bien à la fin qu'au commencement. Si la seconde partie des vers où il est question de philosophes et d'orateurs, est précédée d'un court préambule, le poète n'a pu omettre, suivant l'auteur, un préambule analogue au commencement de la première partie où il nous parle des poètes qui lui étaient bien plus proches. Ce préambule devait sûrement contenir une invocation de quelque divinité et s'adresser soit à Aphrodite, soit à la Muse. L'être féminin auquel Hermésianax s'adresse plusieurs fois dans la suite, devait certainement être nommé par son nom, car ce nom seule écarte toutes les obscurités avec lesquelles lutte le lecteur moderne qui a un texte défectueux sous les yeux. Le fragment étudié dont le commencement et la fin ont été mutilés, n'est autre chose qu'un morceau tiré du milieu du livre III; il est pour ainsi dire un torse dont la tête et les jambes ont été détruites.

36. KOPERA F.: *Jan Marja Padovano i jego działalność w Polsce. (Gianmaria Padovano und seine Tätigkeit in Polen)*. Séance du 14 novembre 1935.

Auf Grund archivalischen Materials sowie stilistischer Analyse stellt der Verfasser die Werke dieses Künstlers zusammen, bestimmt die Chronologie ihrer Entstehung, bespricht sie im Zusammenhang mit der italienischen Kunst und gibt endlich die Charakteristik der Entwicklung seines künstlerischen Schaffens in Polen.

Gianmaria Padovano, geboren gegen Ende des XV. Jahrhunderts, kam im Jahre 1529 oder 1530 nach Polen, nachdem er sich in seiner Heimatstadt einen Namen gemacht hatte. Er weilte und arbeitete hier bis zu seinem Tode, d. h. bis zum Jahre 1574. Er wurde von dem König Sigismund I. zwecks Beendigung der Bildhauerarbeiten in der Sigismundkapelle berufen, da in dieser Zeit Giovanni Cini aus Siena, der diese Arbeiten ausführte, für längere Zeit nach Italien verreist war.

Die ersten, aus den Jahren 1530—2 stammenden Arbeiten Padovanos in Polen hängen demnach mit der Sigismundkapelle zusammen. Es sind: das Grabmal Sigismunds I. sowie die Figuren der Heiligen Florian und Wenzeslaus. Gleichzeitig, denn im Jahre 1532, schuf Padovano Schaumünzen, die die Bildnisse Sigismunds I., der Königin Bona, sowie ihrer Kinder, Sigismund Augusts und Isabellas, darstellen und sich in den Este-Sammlungen in Modena befinden.

Außer von dem König wurde Padovano auch von dem Bischof Tomicki beschäftigt, der den Künstler im J. 1533 mit der Ausführung des Ziboriums für die Krakauer Domkirche beauftragte. Dieses Werk, »elegantier et artificioso sculptum«, wurde erst im J. 1536 neben dem Hochaltar auf der Evangelienseite aufgestellt, und König selbst sorgte dafür, daß es »frei untergebracht werde und sich gut ausnehme«. Dieses Ziborium wurde in der Barockepoche entfernt; vielleicht ist das Ziborium in Modlnica dessen Überbleibsel. Für die Tomicki-Kapelle der Krakauer Domkirche meißelte Padovano im J. 1532 das Grabmal des Bischofs und ein Flachrelief in dem Oberteile des Altars, das die Heilige Dreifaltigkeit darstellt. Wahrscheinlich Padovano, und kein an-

derer, modellierte für denselben Bischof die Votivtafeln für die Kirchen in Częstochowa, in Święty Krzyż auf der Łysa-Góra und in Szczepanów, dem Geburtsorte des heiligen Stanislaus, sowie jene für das Grab dieses Heiligen im Dom zu Krakau. Alle diese Votivtafeln sind verschollen. Die Gestalt Tomicki's auf dem Flachrelief seines Grabmals ist die Wiederholung seines Bildnisses von diesen Votivtafeln. Im J. 1541 schuf Padovano ein Wachsmo-
 dell der Stadt Krakau, das nicht erhalten ist. Ein Werk Padovanos aus den Jahren 1543—6 sind die an der Außenseite der Heiligen-Kreuz-Kapelle im Dome zu Krakau angebrachten Wappen, aus dem J. 1558 dagegen stammen die Wappenschilder auf dem Sigismundturm her.

Das Grabmal des Bischofs Gamrat wurde in der Krakauer Domkirche in den Jahren 1545—7 errichtet. Zweifelsohne wurde von Padovano das Grabmal der Barbara Tarnowska in der Domkirche zu Tarnów ausgeführt. Vom Jahre 1546 bis 1552 arbeitete Padovano mit Cini zusammen an dem Monument der Königin Elisabeth und sandte das fertige Werk nach Wilno, wo es spurlos abhanden gekommen ist. Der Verfasser schreibt Padovano auch das Grabmal Raffael Matthias Ocieski's aus dem J. 1547 in den Kreuzgängen des Dominikanerklosters zu Krakau und dessen Repliken zu, und zwar: das Grabmal Christoph Herbut's in Felsztyn aus d. Jahre 1558 und jenes der Katharina Pilecka aus d. J. 1559 in der Pfarrkirche in Pilica. Im Jahre 1552 wurde das Grabmonument des Bischofs Samuel Maciejowski in der Krakauer Domkirche errichtet, ein Werk, das schwächer als die Grabmäler Tomicki's und Gamrat's, eher ein handwerkmäßiges ist. Das Ziborium in der Marienkirche zu Krakau, das bis auf den heutigen Tag, leider jedoch in geänderter Form, erhalten ist, entstand in den Jahren 1552—5. Zwei Engel aus rotem Marmor im Nationalmuseum zu Krakau könnten auch als Padovanos Arbeiten angesehen werden. Sigismund August erteilte Padovano den Auftrag, auch für seine zweite Gemahlin Barbara ein Grabmal auszuführen. An diesem Werke arbeitete Padovano in Wilno in den Jahren 1553—62. Von dieser Arbeit ist nichts übriggeblieben. Wahrscheinlich während seines Aufenthaltes in Litauen meißelte Padovano die Figuren der Heiligen Nikolaus und Christoph, die sich in der Kirche zu Nieśwież befinden. In das Jahr 1555 fällt Padovanos Mitwirkung an dem Wiederaufbau

der Krakauer Tuchhalle (Sukiennice). Man beauftragte ihn mit der Ausführung der »*facies et mascaræ*«. Aus den Baurechnungen ergibt es sich, daß Padovanos Werk die Attika, die Giebel und die Treppen waren. Die gegenwärtige Attika ist eine Wiederholung der ursprünglichen, doch nicht ohne Änderungen in den Einzelheiten. Von der Dekoration der Synagoge in der Krakauer Vorstadt Kazimierz, der sogenannten »Hohen Schule« (Bóznica Wyższa), die man im J. 1557 zu bauen begann, sind kaum einige Fragmente erhalten. Nach dem J. 1560 entstand das Grabmal Johann Kamieniecki's in der Minoritenkirche zu Krosno. Im Jahre 1561 begann Padovano, wahrscheinlich mit seinen Gehilfen, unter denen Canavesi offenbar eine hervorragende Rolle spielte, sein größtes und herrlichstes Werk: das Grabmonument des Hetman Johann Tarnowski in der Domkirche zu Tarnów, das nachher durch die Figur dessen Sohnes, Johann Christoph, ergänzt wurde. Dieses Monument wurde im XVII. Jahrhundert durch Zusätze verunstaltet. Aus dem Testamente Jacopo Caraglios erfahren wir über ein Werk Padovanos aus dem J. 1565, d. i. über das heute nicht mehr existierende Grabmal des königlichen Physikus Bonaventura Cardiani. Wir haben auch nebenbei erfahren, daß Padovano am Umbau des bischöflichen Palastes in Krakau arbeitete, daß er ihn aber nicht beendete, da mit der weiteren Arbeit Gabriel Słoński betraut wurde. Eine spätere, vielleicht letzte Arbeit Padovanos ist, nach Meinung des Verfassers, das Grabmal des Krakauer Bischofs Franz Krasiński, das sich dieser zu Lebzeiten in der Kreuzkirche zu Bodzentyn errichten ließ. Außer diesen Werken, die in überwiegender Zahl entweder durch Urkunden oder durch die Unterschrift des Künstlers festgestellt sind, wird von dem Verfasser, auf Grund stilistischer Analyse, Padovano, beziehungsweise dessen Werkstätte, eine Reihe kleinerer Grabmäler zugeschrieben.

Die Tätigkeit Padovanos in Polen machte sich auf drei eng miteinander zusammenhängenden Hauptgebieten geltend, und zwar in der Figural- und Ornamentskulptur, in der Medaillierkunst und in der Architektur. Der Künstler war zu uns mit der bei den Meistern der bereits entwickelten Renaissance erworbenen Ausbildung gekommen. Von den hervorragenden Künstlern stand ihm Andrea Sansovino am nächsten. Man sieht dies in dem Typus der Grabmalfiguren Padovanos und in dem Fehlen der Einflüsse

Michelaugelos, denen auch Sansovino nicht unterlegen war. In seinen ersten Arbeiten wahrt er das Niveau der italienischen Kunst, bald aber wird er ein Bauunternehmer, wiederholt sich selbst und seine Kunst gerät allmählich in Verfall. Seine besten Werke sind die Figuren: Sigismunds I. auf dem Sarkophag in der Sigismundkapelle, des Bischofs Tomicki, der Barbara Tarnowska, wie auch die adorierenden Engel im Krakauer Nationalmuseum, Denkmünzen sowie die Medaillons zahlreicher Grabmäler. Um sich den Werken Cinis und dem am königlichen Hofe herrschenden Geschmacke anzupassen, schmückt er seine Werke zunächst mit Ornamenten aus, wie wir es an dem Grabmal Peter Tomicki's sehen, nachher führt er jedoch architektonische Effekte unter Anwendung farbigen Materials ein und ersetzt auf diese leichtere Weise das Ornament. Er führt Stuck und Alabaster ein. Padovano ist in Polen der Vertreter der Spätrenaissance, die sich langsam des billigeren Malereffektes bedient, demungeachtet ist er aber ein ernster Künstler.

Padovanos Werke sind konsequent und in architektonischer Hinsicht wohl durchdacht, worin man den Künstler der Renaissance verspürt. Bei größeren Grabmälern strebt er, dem Beispiele der Epoche gemäß, das Monumentale in immer höheren Grade an, erhebt die Figur des Verstorbenen immer höher, so daß sich in der Folge die Monumente derart türmen, daß das höchste Grabmal in Polen, das Grabmonument der beiden Tarnowski's, des Hetman Johann und seines Sohnes Johann Christophs, entsteht. Die Figuren haben, ähnlich wie in der ganzen italienischen Kunst, eine immer mehr komplizierte Anordnung, wobei sich die hoch angebrachten gegen den Zuschauer neigen.

Als Medailleur war Padovano ein hervorragender Fachmann. Man nannte ihn insofern mit Recht einen Schüler Pisanellos, als man in seinen Schaumünzen ganz deutlich den Einfluß dieses vortrefflichen Meisters bemerkt, mit dem jedoch Padovano nicht zusammenkommen konnte, da jener noch im Jahre 1456 gestorben war. Die Schaumünzen Padovanos stehen auf gleichem Niveau mit jenen, die in dieser Epoche in Italien entstanden.

Als Architekt führte er wahrscheinlich kein größeres Werk aus. Die noch aus dem Mittelalter stammenden Bauwerke (Tuchhalle in Krakau, Rathaus in Tarnów) schmückte er mit Attiken aus, die er bildhauermäßig behandelte, indem er sie mit Ma-

scheroni und anderen Dekorationsmotiven verzierte. Ihm und seinen Einfluß verdankt Polen diese schönen Kronen, mit welchen die Rathäuser und andere Gebäude von der Zips bis nach Litauen bekränzt sind.

Padovano und Cini sind die beiden Künstler, die nach Veit Stoß und seiner Schule die Stützen der Skulptur in Polen sind. Cini repräsentierte noch die Traditionen des XV. Jahrhunderts, was in seinen Werken zur Geltung kam. Padovano war von dieser Richtung bereits abgewichen; sein Schaffen nähert sich mehr dem Stil der Spätrenaissance.

37. KUKIEL M.: *Wojna 1812 r. (La guerre de 1812)*. Séance du 21 octobre 1935.

La guerre de 1812 a ses bibliographies spéciales. L'exploitation entière des sources qui la concernent semble dépasser les possibilités d'un seul individu. On a écrit tant sur cette guerre, et l'on manque de travaux d'ensemble. Du côté russe, le travail vaste et consciencieux de Bogdanovitch (1859) n'a été suivi que par de brefs aperçus. Du côté français, c'est Chambray qui seul a donné, il y a plus d'un siècle (1823), un travail d'ensemble. Depuis il n'y a eu que des aperçus intéressants, mais sommaires (les deux volumes de Thiers surtout), des études de détail, des fragments interrompus (voir ceux de Margueron et de Fabry, où les documents publiés sont accompagnés d'une historique des événements à peine esquissée). A. Chuquet préparait une histoire documentée de cette guerre, mais à l'époque du centenaire il interrompit son travail et publia un choix de ses notes et copies. De la part des Allemands, Osten-Sacken (1901), a donné un excellent précis.

L'ouvrage présent est un essai d'une monographie documentée et critique de la guerre de Russie. Il fut entrepris il y a 24 ans, n'envisageant d'abord que la participation des Polonais à cette campagne. Après la guerre mondiale, les travaux français sur la guerre de 1812 n'étant plus continués, l'auteur se décida à embrasser toute l'histoire militaire de 1812; pour l'histoire politique, il comptait sur la publication des derniers volumes de l'oeuvre de S. Askenazy sur Napoleon et la Pologne. Cet espoir déçu, il se décida à élargir encore une fois le sujet de ses études et à pré-

senter l'ensemble des événements. Il chercha, sans y parvenir à épuiser les sources imprimées. Des publications lui ont échappé, d'autres lui sont restées inaccessibles. Quant aux documents inédits, il a tâché d'exploiter les archives et les collections françaises, polonaises, saxonnes, autrichiennes. Il laisse aux recherches ultérieures maint fond inexploité; il y en a d'importants dans les archives russes, surtout les papiers pris aux Français pendant la retraite; il y en a même en Pologne, principalement les papiers de Bignon, acquis récemment par le gouvernement polonais. Malgré ces lacunes de documentation, l'auteur croit disposer d'un ensemble de sources plus vaste que ses prédécesseurs, suffisant peut-être pour appuyer ses thèses et justifier son entreprise.

Il présente dans son ouvrage la genèse de la guerre avec sa préparation politique, sa préparation militaire, la campagne en Lithuanie, la campagne de Smoleńsk, l'expédition de Moscou, la débâcle.

Quant aux origines de la guerre, l'étude renouvelée des sources (pour la plupart déjà connues) semble confirmer les résultats obtenus par les historiens polonais et russes (Askenazy, le gduc Nicolas Mikhaïlovitch, Voïenski, Goriaïnov). L'alliance russe de 1807 était surtout une illusion de la part de Napoléon. L'amitié du tsar n'était qu'un masque et un jeu. Dès 1808, des antagonismes se manifestèrent au sujet de la Turquie et spécialement de la Prusse, des compromis peu durables et peu sincères ne pouvaient plus les écarter. La question du blocus continental, insupportable pour la Russie, minait les fondements de l'alliance. En 1809, au début de la guerre d'Autriche, ce fut la trahison russe déterminée par le retour de la question de Pologne; puis, à la suite du traité de Schönbrunn, un conflit survint au sujet de la Pologne. Napoleon chercha à sauver l'alliance en offrant des garanties; pour Alexandre la convention contre le rétablissement de la Pologne n'était cependant qu'une arme dans sa lutte clandestine contre Napoléon. Dès la fin de 1809 le tsar faisait ses préparatifs politiques, dès le printemps de 1810 ses préparatifs militaires, dès la fin de 1810 il livrait une guerre commerciale à son allié. L'annexion de d'Oldenbourg par Napoléon n'était pour le tsar qu'un prétexte utile pour déclarer le conflit ouvert. Pendant l'hiver de 1810/11 un grand plan d'agression russe, basé sur l'adhésion présumée de la Pologne, fut exhibé par le tsar

à Czartoryski, par Czartoryski à Poniatowski, par Poniatowski à Napoléon. C'est ici qu'il faut chercher le véritable casus belli. L'agression n'eut pas lieu, faute d'adhésion polonaise; l'hostilité mortelle d'Alexandre, dévoilée à cette occasion, provoquait cependant nécessairement et irrésistiblement la guerre. Les récriminations fréquentes contre la politique de Napoléon, qui aurait fait sombrer l'alliance, semblent dénuées de fondement.

L'empereur n'a pas voulu cette guerre; il lui répugnait de l'engager et il parlait de cette répugnance avec trop de franchise aux envoyés de son adversaire. Il prévoyait cependant dès la fin de 1809 l'éventualité de cette guerre; en automne 1810 il en parlait à Metternich. Cependant il espérait toujours pouvoir ramener Alexandre à la politique de Tilsit. Les plans d'agression russe démasqués, Napoléon, surpris dans un état de faiblesse militaire, s'efforça à en imposer un tsar par ses préparatifs formidables et par une attitude militaire colossale, espérant encore voir la Russie reculer et rentrer dans son système.

Quant aux affaires polonaises, il paraît que Napoléon pensait à leur donner «une tournure nouvelle et inattendue» par un retour à sa proposition de Tilsit: la restauration de la Pologne sous le sceptre royal d'Alexandre; mais il voulait que cela se fasse sur la demande d'Alexandre, par une entente amicale des deux empereurs, en resserrant leur alliance. Il déclinait au contraire avec indignation les insinuations insidieuses d'Alexandre: une partie du Duché de Varsovie en échange pour Oldenbourg. La situation d'Alexandre dans son propre pays ne lui permettait cependant pas de tenter la solution du problème polonais avec le concours de Napoléon. Il se savait menacé d'attentat dans le cas où il persévérerait dans sa politique de Tilsit; il se savait menacé d'attentat, s'il continuait ses efforts infructueux d'opposer sa Pologne à lui à la Pologne napoléonienne. Il n'osera se faire roi de Pologne qu'après avoir détruit l'empire napoléonien, protégé par sa gloriole de libérateur de l'Europe. Voilà pourquoi les suggestions intéressantes, faites par Czartoryski en 1810, 1811, 1812, tendant à une réconciliation des deux empereurs basée sur la solution positive du problème polonais, étaient condamnées à un échec absolu.

Vers la mi-août 1811, après avoir constaté la répugnance de tsar à entamer une négociation, après l'allocution célèbre à Kou-

rakine, Napoléon dictait les bases de son plan d'action: préparation de la guerre pour le mois de juin 1812; but principal de la guerre: maintien et augmentation du Duché de Varsovie; but secondaire: libération de territoire ottoman (principautés danubiennes); alliance avec la Prusse et l'Autriche. Ses buts de guerre relatifs à la Pologne gagnaient toujours de l'importance dans ses idées: par la restauration de ce royaume, l'Europe aura une frontière du côté de l'Orient eurasiatique; la construction de son système sera achevée; l'ordre social nouveau aura son triomphe définitif. Cependant, en plein cours de ses préparatifs militaires, il différait encore les démarches politiques qui rendraient impossibles la réconciliation et le rétablissement du système des deux empereurs. C'est pourquoi il négligea les affaires suédoises (il était d'ailleurs difficile d'obtenir un résultat positif, vu le mauvais vouloir de Bernadotte); il retarda la négociation avec les Turcs (retard des plus désastreux); il retarda aussi l'appel à la Pologne. Ce qu'il faut noter, il retarda même. vers la fin d'avril, les marches de concentration de la Grande Armée, pendant dix jours au moins: il espérait alors, sans aucun fondement, que l'ultimatum russe présenté par Kourakine n'était qu'un prélude à une négociation sous les armes.

La situation politique et militaire se compliqua dans la seconde moitié de l'an 1811 par la crise prussienne. On sait les convulsions de la Prusse, se débattant entre l'alternative d'une capitulation absolue et celle d'une lutte désespérée; les zigzags politiques d'Hardenberg, les tentatives d'action de Stein, de Scharnhorst, de Gneisenau, les armements, les travaux des places fortes, les appels des »krümpers«, les négociations clandestines avec l'Angleterre par le comte de Münster, la convention de Scharnhorst avec la Russie, son échec à Vienne; on connaît les instructions de Napoléon (septembre et novembre) tendant à l'envahissement et à l'anéantissement complet du pays et les plans détaillés de l'exécution militaire, dressés par Davout (dont la coopération à ce sujet avec Poniatowski est des plus instructives). La Prusse se décida à se soumettre in articulo mortis et Napoléon se borna à lui imposer une convention d'alliance fort onéreuse et humiliante, dont l'exécution fut plus humiliante encore. Il ne voulait pas verser sans nécessité le sang de ses soldats; il ne voulait pas non plus provoquer une intervention russe. L'anéan-

tissement de la Prusse s'imposait cependant dans ce cas concret comme opération préalable à la guerre contre la Russie, dont l'intervention aurait nécessairement déplacé le théâtre de la guerre sur les territoires prusiens et varsoviens, en épargnant peut-être à Napoléon les risques mortels de l'expédition de Moscou.

L'alliance autrichienne avait un aspect différent. Napoléon avait pour l'Autriche un sentiment familial. Il respectait sa dignité et son indépendance, il ne demandait qu'un minimum de concours. Il ne se décidait cependant pas à lui faire des concessions (Illyrie, Tyrol, le lambeau détaché de la Haute Autriche) qui auraient pu rendre l'alliance plus active et modifier les sentiments hostiles de la société viennoise, de la bureaucratie et de l'armée. L'Illyrie n'était proposée qu'en échange de la Galicie, qui serait (en entier ou en grande partie) restituée à la Pologne (l'importance et la réalité de ces stipulations du traité est prouvée par les papiers et les mémoires de Metternich). Il faut envisager la place de l'Illyrie dans la politique orientale de Napoléon pour apprécier le sacrifice qu'il faisait pour la restauration de la Pologne. Pour l'Autriche cependant il s'agissait d'un échange, non pas d'une compensation pour les pertes cruelles de 1805 et 1809. L'espoir de recouvrer la Silésie s'évanouissait; depuis la capitulation de la Prusse, l'Autriche n'avait plus qu'un intérêt commun avec Napoléon, celui d'écarter la Russie du bas Danube. La traité de Bucarest éliminant ce problème, l'alliance française ne devenait plus que la prolongation du jeu inauguré par le mariage de Marie-Louise. Une entente secrète avec le tsar (par Lebzeltern à Vilna et par Stackelberg à Vienne) réduisait la participation de l'Autriche dans cette guerre à celle d'un corps auxiliaire, établissant quant au reste une neutralité bienveillante et les relations des deux cours se resserrèrent plutôt après la rupture officielle.

C'était cependant la Pologne qui dans les idées de Napoléon était l'allié le plus important. Mais le Duché de Varsovie se trouvait en pleine crise financière, économique, sociale et politique, culminant la veille de la guerre, vers la moitié de mai, par la démission collective des ministres qui, écrasés par le fardeau de la responsabilité, n'en voulaient plus. Tout le système de Tilsit en Pologne s'effondrait dans l'opinion publique avec le trône même de Frédéric-Auguste. On était prêt à chaque sacrifice pour la délivrance de la patrie; les possibilités matérielles

du pays entièrement ruiné n'étaient pas en rapport aux efforts qu'exigeait Napoléon. Il avait raison de demander aux Polonais de fournir des masses de soldats et il n'économisait pas les armes pour leurs troupes. Les fonds nécessaires pour leur équipement et leur entretien faisaient défaut. L'emprunt français, offert par Napoléon au roi de Saxe, n'avait qu'une destination spéciale: les places fortes. Si Napoléon, qui gardait, à son dire, 300 millions d'or dans les caves des Tuileries, en avait versé au Duché au moins les 7 millions qui étaient dûs (pour le ravitaillement des troupes françaises), s'il avait employé pour les autres nécessités de cette guerre 30—40 millions, il n'aurait peut être pas été obligé de dépenser tout le contenu de ces caves deux ans après pour la défense de la France. Le Duché a rempli avec un effort inouï tous ses ordres; mais, au début de la guerre, le pays se trouvait dans un état d'épuisement, incapable d'efforts ultérieurs, tandis que Napoléon croyait avoir derrière lui en réserve »toute la nation polonaise«.

Cette nation, c'était pour lui toute la Pologne dans ses frontières d'avant les partages. La Pologne russe devait selon les prévisions de Łubieński lui-même (le plus »varsovien« des ministres varsoviens, hostile aux changements) augmenter la force armée polonaise du double. Il s'agissait cependant d'insurger ces provinces. Dès 1811 le tsar trompait leurs représentants par des promesses de rétablissement de la Pologne, d'une constitution modelée sur celle de 1791, tandis que de la part de Napoléon ce n'étaient que des agents secrets qui ranimaient les espérances, l'empereur lui-même s'obstinait à déclarer qu'il ne voulait pas faire la guerre pour la Pologne, qu'il désirait la réconciliation et la paix. Ce n'est qu'à Dresde, un mois avant le passage du Niémen, qu'il prit ses décisions quant aux affaires polonaises: le pouvoir souverain conféré au Conseil des ministres à Varsovie, convocation d'une Diète extraordinaire, une Confédération générale du Royaume de Pologne, unissant les provinces de la Pologne russe au Duché; le vieux prince Czartoryski invité à présider la Diète et la Confédération pour symboliser l'unité nationale réalisée sous la protection des aigles impériales; l'ambassade extraordinaire à Varsovie et le choix de Pradt fait par une improvisation irréfléchie, après l'abandon successif des projets d'y envoyer Talleyrand et puis (à ce qu'il paraît) Narbonne. C'est à Dresde que tout fut

décidé, jusqu'au contenu des actes de Varsovie, jusqu'à l'envoi d'une députation à l'empereur, au sens de l'adresse polonaise et de la réponse de Napoléon. L'acte de la Confédération devait coïncider avec la déclaration de la guerre (la proclamation de Wylkowyszki le 22 juin); ses proclamations devaient accompagner et précéder la marche des troupes. C'est Pradt qui fit retarder la proclamation de la Confédération jusqu'au 28 juin, jour où Napoléon (ce qu'il n'avait pas prévu lui-même) entrait déjà à Vilna. Tous les actes de la Confédération se trouvaient dorénavant dépassés par les événements.

Il faut constater, en passant, que les vieux princes Czartoryski se sont ralliés à Napoléon de plein coeur et sans réserve (leur correspondance de famille l'atteste). Le prince Adam fils se croyait enchaîné par des liens d'amitié et de gratitude envers le tsar qu'il suppliait en ami de lui rendre la liberté en le déliant de son serment; il attendit longtemps la réponse avant de se décider à passer outre. Dès le début cependant il déclarait (dans ses lettres au tsar et à Stroganov) sa solidarité entière avec sa nation. Il faut constater aussi l'effondrement total du parti russophile en Lithuanie. Entouré de courtisans à Vilna, Alexandre s'y savait cependant abandonné par les Polonais. Les membres des comités de ravitaillement de l'armée évacués par ses ordres s'évadaient à chaque occasion. Les chefs: Lubecki, Wawrzecki, Sulistrowski, Ogiński, Plater, envoyés à St-Petersbourg, demandaient bientôt la permission de rentrer chez eux (sous l'occupation napoléonienne!). Il n'y a pas eu en 1812 de dissension parmi les Polonais au sujet du parti à embrasser (excepté peut-être quelques cercles de l'Ukraine et de la Podolie, influencés par les Branicki, la comtesse Potocka de Tulczyn et son fils, le colonel Witt).

Quant aux intentions de Napoléon au sujet de la Pologne, le projet d'échange illyro-galicien suffirait pour écarter les doutes; il s'agit d'un cas tout à fait exceptionnel dans l'histoire, celui d'un souverain sacrifiant une province pour affranchir une nation étrangère. Toute la correspondance de l'empereur avec le duc de Bassano, ses entretiens non seulement avec Matuszewic et Wybicki, mais aussi avec Metternich, Frédéric-Auguste et Senfft, même ceux qu'il eut avec Balachov à Vilna, ses allocutions à ses troupes, tout confirme son vouloir de voir la Pologne affranchie.

Il y a une légende sur sa réponse du 11 juillet qui aurait éteint l'ardeur des Polonais; cette réponse n'était qu'une leçon d'énergie. Elle constatait que la solution intégrale du problème polonais n'est possible que par une victoire entière à laquelle les Polonais devront contribuer; que, dans le cas de complications et d'une guerre prolongée, l'empereur pourrait se voir réduit à chercher un compromis (c'est ce qu'il essayera à Moscou).

En attendant les événements stratégiques, Napoléon voulait éviter des engagements politiques qui auraient rendu impossible une réconciliation. Il ne voulait donc pas se prononcer sur les frontières de la Pologne rétablie (malgré qu'il aurait aimé les voir avancées vers l'Est comme avant les partages); il ne se prononçait pas non plus sur la question du trône polonais (à comparer là-dessus l'étude du même auteur dans la »Revue des Études Napoléoniennes«, 1932). Il est établi que le roi de Saxe prévoyait son élimination; que Napoléon pensait à Murat qui s'obstinait à garder son trône de Naples et à chercher son avenir en Italie; qu'il pensait à Jérôme (et c'est pour cela qu'il lui confiait malheureusement le commandement de l'aile droite), mais qu'il entrevoyait bientôt son échec moral et politique (suivi d'un échec militaire); qu'il écartait l'idée de placer Davout à Varsovie; qu'il ne voulait pas déplacer Eugène de Milan (les Polonais le proposaient de leur part); qu'il ne supposait pas assez d'autorité à Poniatowski; qu'il méditait, à ce qu'il paraît, à la candidature du grand-duc de Würzburg, Ferdinand d'Autriche-Toscane, qui pourrait épouser notre »infante« Marie-Auguste: qu'il lançait en passant le nom du gd-duc Constantin. Certaines de ces candidatures correspondaient dans ses idées à certaines éventualités quant aux résultats de la guerre. Cependant dans le cas d'une victoire intégrale, il était enclin à prendre lui-même cette couronne (solution préférée par les Polonais qui, dès le mois de juin, la croyaient assurée; au mois de septembre ils voulaient faire à ce sujet une démarche officielle; au mois de novembre encore Madame Tyszkiewicz écrivait à Talleyrand de la »glorieuse adoption« et du désir ardent des Polonais »que l'Empereur veuille bien se déclarer notre souverain«).

Très enclin à faire des concessions aux traditions nationales polonaises, Napoléon était cependant irréconciliable quant à la question de la liberté paysanne. Son 6-e Bulletin, daté de Vilna le 11 juillet, tranchait les discussions à ce sujet: l'affranchisse-

ment des serfs en Pologne y paraissait un des buts de la guerre. Cette question sociale pèsera de tout son poids sur les événements en Pologne russe.

L'attitude de la Lithuanie en 1812 a été étudiée dans un rapport présenté au Congrès des Historiens polonais tenu à Vilna en 1935. Ce qui est essentiel, c'est qu'en Lithuanie (même en Russie Blanche) une grande partie de la noblesse était portée à une action spontanée et que toute la masse paysanne prenait instinctivement le parti de Napoléon; qu'il y a eu (surtout dans la partie occidentale du pays) une coopération active des uns et des autres avec les troupes napoléoniennes; qu'elles trouvaient le concours des patriotes polonais sur les confins même de l'ancienne République. La question se compliquait cependant non seulement par les lenteurs prudentes d'une partie importante de la noblesse, mais aussi par sa répugnance pour un changement social (en Russie Blanche, une révolte paysanne éclatait en attaquant la noblesse). Les possibilités existantes d'un grand mouvement insurrectionnel furent perdues à cause de la terreur et de la dévastation qui accompagnaient la marche des troupes libératrices, à cause aussi du peu d'énergie du gouvernement lithuanien (mal choisi et choisissant mal les dirigeants en sous-ordre) ainsi que de l'absence d'un chef polonais pour ce pays (Kościuszko, invité, s'obstinait dans son attitude hostile envers le despotisme de Napoléon).

Tandis que Napoléon faisait marcher contre la Russie presque tout le continent européen, Alexandre s'efforçait en vain de sortir de son isolement. Sa seule alliance, la suédoise, loin de lui procurer un appoint de forces, lui imposait au contraire la charge d'une expédition commune contre le Danemark; les troupes, qui devaient défendre St. Pétersbourg contre les Suédois hostiles, restaient fixées par les engagements envers les Suédois alliés; elles ne deviendront disponibles en partie que dans la seconde moitié de la campagne (corps de Steinheil). Les autres résultats positifs des efforts politiques du tsar étaient la «neutralité» de l'Autriche rendant disponible l'armée de Tormasov, la paix avec la Turquie rendant disponible l'armée de Tchitchagov. Dans sa politique intérieure, le tsar s'efforçait de sortir de son isolement en se soumettant aux volontés de l'opposition réactionnaire groupée autour de la gde-duchesse Catherine (Speranski écarté et exilé,

Rostoptchine à Moscou, les plans d'une autonomie de la Pologne russe abandonnés). Il avait pleine conscience de la supériorité numérique, matérielle et intellectuelle de l'adversaire. Il se savait seul, sans prestige ni à l'étranger ni dans son empire. Il cherchait à faire jouer les facteurs moraux, en prenant l'attitude d'une victime d'une agression injuste. Un germe des alliances futures était représenté dans sa capitale et son quartier général par la nombreuse émigration prussienne; il avait enfin des rapports avec l'opposition secrète en France, il avait ses amis dans l'entourage immédiat de Napoléon.

Il est impossible de présenter dans ce résumé l'histoire militaire de la guerre. On n'en donnera que les grandes lignes.

La préparation militaire de la guerre est caractérisée par l'insuffisance des moyens dont Napoléon dispose pour résister à l'agression possible dans les premiers mois de 1811 (comme troupes françaises il n'a que les 52.000 hommes de l'armée de Davout qu'il ne pourra renforcer que plusieurs mois plus tard). Il n'aurait pu opposer une résistance sérieuse que sur l'Oder (le tsar l'avait bien calculé). L'augmentation des forces françaises, prévue depuis l'automne passée et calculée à 300.000 combattants, ne pouvait être réalisée qu'en automne 1811. Cette situation, compliquée encore par la révolte imminente de la Prusse, reste caractéristique pour les 9 premiers mois de cette année: on voit la position exposée de l'armée polonaise. L'effort croissant de l'année 1811 est couronné par la formation de la Grande Armée, comptant en mars (les troupes alliées comprises) 560.000 hommes, augmentée successivement jusqu'à la force nominale de 675.000 effectifs et 619.000 »présents sous les armes« (dont 80.000 Polonais, plus de 240.000 autres contingents étrangers) avec 1.300 pièces; 430.000 furent concentrés au mois de juin sur la frontière ennemie, plus de 560.000 prirent part aux opérations sur le territoire russe (le Duché de Varsovie fournit 95.000 soldats, la Lithuanie environ 16.000). Ces chiffres tirés des »situations« sont loin de la réalité sans doute (voir ce qu'en pensaient Berthézène, Dedem de Gelder etc.); jamais on ne saura les vrais. En réduisant les totaux de plusieurs milliers, on aura quand même des masses énormes dépassant tout ce qu'on a vu dans les guerres précédentes.

»Cette belle, cette incomparable armée est une véritable tour

de Babel». C'est une armée européenne, internationale. Créée par un effort subit, elle est très jeune (les troupes françaises surtout, les classes 1810—11 formant ici les 2/3 des effectifs). Les cadres sont très solides. On remarque cependant chez les officiers supérieurs surtout une certaine lassitude. Les alliés (en grande partie) feront la guerre à contre-cœur, ce qui contribuera à l'effondrement de certains corps (les Bavares, les Wurtembergeois). Les Autrichiens et les Prussiens ne se font pas trop de scrupules pour dissimuler leur haine contre l'empereur et leur sympathie pour l'adversaire; ils feront la guerre de sorte que l'honneur de leurs armes reste sauf, sans cependant faire trop de mal à leurs amis les ennemis. Il faut noter l'excellent état des troupes italiennes. Pour les Polonais, leur ardeur et leur dévouement sont hors de doute, les troupes sont en général bien instruites; l'encadrement de plusieurs régiments reste à désirer; pour l'infanterie le physique est atteint par les maladies contagieuses occasionnées par les grands rassemblements et les travaux exténuants dans des conditions pénibles.

La puissance de l'armée est augmentée par le génie du chef. Il est cependant mal secondé par ses collaborateurs immédiats; tous les services reposent sur la prévoyance et l'activité d'un seul homme (inéptie de Berthier, insuffisance de Dumas etc.).

Le préparation matérielle de la campagne surpassait tout ce que Napoléon avait fait pour les précédentes. Il savait bien qu'il lui sera impossible de faire vivre les troupes sur le pays, comme il l'avait fait en Allemagne, en Italie, en Espagne (expériences de 1806—1807). D'où le développement extraordinaire des trains et convois (insuffisant cependant quant au nombre et la mobilité du matériel). Par ces moyens, en surchargeant d'ailleurs le soldat de pain et de farine (aux dépens même de vêtements chauds laissés dans les dépôts) il espérait assurer à l'armée une réserve de 20 jours de vivres, renouvelée à chaque arrêt prolongé. Son erreur capitale, c'était de croire qu'il pourrait remplir les magasins de sa base d'opération, faire vivre ses troupes pendant la concentration et les munir de 20 jours de vivres par la réquisition des moyens seuls de la Prusse et du Duché, sans y avoir commandé des préparatifs de longue main, tout cela dans une année de disette, avant la récolte nouvelle; ce fut la ruine des deux pays et la désorganisation de l'armée avant même qu'elle eût

atteint la frontière. Son insouciance quant au fourrage ruina les chevaux avant le début des hostilités (tenus par un ordre de jour à se contenter d'herbe fraîche, ils désobéirent). Sur le territoire de la Lithuanie, moins peuplée et plus pauvre en subsistances, les mêmes causes produiront la dévastation du pays et la dissolution des troupes. Il était impossible d'y obvier sans exploiter les ressources de l'Allemagne et de la France, ce qui exigeait des dépenses importantes pour l'achat et le transport. L'empereur y eut recours pour certains produits en quantités fort modestes. Son économie intempestive eut encore une fois des conséquences désastreuses. Il faut noter enfin l'insuffisance révoltante du service de santé et des ambulances.

Les moyens de la Russie étaient en disproportion flagrante avec l'étendue et la population de cet empire. Déduction faite des troupes, employées en Turquie, au Caucase et sur les autres confins, Alexandre ne disposait en 1810 que de 165.000 soldats à l'Ouest. En retirant des troupes des principautés danubiennes, de la Finlande, de l'Orenbourg, il portait ces forces vers le printemps de 1811 à 240.000; il formait des réserves avec des recrues, 124.000. Ce plan ne réussit pas tout à fait. Au commencement de 1812 ses forces destinées pour l'Ouest ne dépassaient pas 290.000, dont 218.000 formèrent les trois armées d'Ouest, 56.000 deux corps de réserve, le reste garnit les forteresses de Riga, de Dunabourg et de Bobruïsk. Napoléon disposait donc d'une supériorité numérique écrasante et tout l'effort de la Russie au cours de la campagne, 450.000 hommes (dont 80.000 cosaques et miliciens) employés pour les opérations, resta bien au-dessous du sien.

La bravoure et le stoïcisme des troupes russes étaient admirables, leur instruction passable, leur valeur tactique très inférieure à celle de l'adversaire; l'intelligence et l'instruction des officiers laissaient à désirer, les chefs étaient pour la plupart insuffisants. Le haut commandement reposait d'abord entre les mains du tsar (qui l'exerçait effectivement); le ministre de la guerre, Barclay de Tolly, donnait des ordres au nom de l'empereur. Vue le peu d'autorité de Barclay et le peu de confiance dans les talents militaires du souverain, cette solution dut être abandonnée.

La supériorité des Russes consistait dans la préparation matérielle de la campagne: ils rassemblèrent des quantités énormes

de vivres et bien qu'une grande partie de leurs magasins fût détruite ou prise pendant la retraite, le ravitaillement de leurs troupes ne fit pas défaut. Ce qui est essentiel, l'organisation de leurs services et leur matériel était parfaitement adapté aux conditions d'une guerre sur leur sol national.

Le plan de Napoléon (dont il est impossible de présenter ici les phases successives et les variantes) prévoyait une offensive de ses forces réunies en Lithuanie et au-delà, vers Moscou. L'empereur envisageait les provinces centrales de la Russie, les plus peuplées, comme le centre vital de cet empire, dont l'invasion devrait priver l'adversaire des moyens de prolonger la lutte. Dans la première phase de la campagne il comptait jeter la masse principale de ses armées (qu'il concentrait dans la Prusse Orientale) sur Vilna, où se trouvait le tsar et où Napoléon devinait justement le centre du dispositif ennemi; il voulait y surprendre l'adversaire et le battre (l'armée de Barclay), puis manoeuvrer ensuite vers le sud pour envelopper les autres corps ennemis (armée de Bagration) constatés dans la région de Brest et de Białystok et fixés du côté de Varsovie par l'armée de Jérôme (à comparer le même plan défiguré par Bonnal, »La manoeuvre de Vilna«). Il attendait des batailles décisives dans les premiers jours des opérations. Il négligea entièrement la direction de la Volhynie et les forces que les Russes y avaient laissées (armée de Tormasov), persuadé qu'il s'agissait de l'observation de la frontière autrichienne (on sait comment l'observation de cette frontière était superflue pour les Russes). La campagne de 1812 devait se terminer par la délivrance de la Lithuanie et par la prise de Smoleńsk, menace pour Moscou. Dans le cas où l'ennemi s'obstinerait à continuer, la campagne de 1813 devait livrer à l'empereur Moscou et la Russie centrale; dans le cas improbable d'une résistance ultérieure, celle de 1814 serait achevée à St.-Pétersbourg. Malgré ces prévisions plutôt théoriques, il espérait une décision rapide et la paix après la première victoire foudroyante.

Dès ses premières méditations au sujet de cette guerre, Alexandre voulait opposer à cette stratégie classique un système d'opérations tendant à éviter les batailles générales et à retarder la décision. »J'ai pour moi — disait-il — l'espace et le temps«. Ceci n'était qu'une idée maîtresse. Elle se perdait dans les plans d'opérations modifiés sans cesse, prévoyant tantôt une offensive

à buts limités sur le territoire prussien et varsovien, tantôt une défensive pure et simple. Un ordre d'idées différent comportait une manoeuvre en retraite d'une armée sur un camp fortifié bien placé pour menacer de flanc les directions éventuelles de l'offensive ennemie, ceci combiné avec une manoeuvre offensive d'une autre armée sur le flanc et les arrières de l'adversaire. La manoeuvre de retraite serait accompagnée d'une destruction systématique des ressources du pays abandonné, d'entreprises de partisans et de diversions proches et lointaines. On sait l'histoire du camp fortifié près de Drissa sur la Dvina, la panacée du tsar et de son précepteur en stratégie (le Wurtembergeois Phull) et »une souricière pour l'armée russe«, selon l'opinion de la plupart des généraux. On se querellait encore à Vilna au sujet du plan d'opération, lorsque Napoléon passait le Niémen près de Kowna et marchait sur Vilna; l'armée de Barclay, surprise dans ses cantonnements étendus depuis Kieidany jusqu'à Lida (250 km.), ne pouvait plus se concentrer sur Vilna; sa concentration sur Swientsiany ne réussit qu'imparfaitement, avec des dangers mortels pour certains corps. L'armée de Bagration à Wolkowysk et le corps volant des Cosaques de Platov à Grodno reçurent l'ordre de manoeuvrer sur les derrières de l'ennemi, ordre que jamais ils ne pensèrent à exécuter. Ces ordres furent d'ailleurs modifiés: il ne s'agissait plus que de rejoindre la 1-re armée par la voie la plus proche.

Le coup destiné à l'armée russe et porté rapidement sur Vilna donna dans le vide. L'incertitude sur la situation ennemie imposait une attente stratégique, des reconnaissances dans tous les directions, une division des forces devenait inévitable et, l'espace devant les masses, les opérations décisives devenaient impossibles pour le moment. La cavalerie lancée vers le sud constatait l'existence des corps ennemis au sud-ouest du pays et la possibilité de couper l'armée de Bagration que l'armée de Jérôme, opérant par Grodno, devait fixer et poursuivre. Pour couper Bagration, Davout fut lancé sur Minsk; mais les forces dont il disposait étaient insuffisantes pour une action décisive. Il ne pouvait obtenir des résultats plus sérieux que dans le cas où Bagration serait serré par Jérôme. Mais le roi de Westphalie, dépourvu de talents militaires, d'expérience et de la conscience de ses responsabilités, n'exécutait pas les ordres reçus, qui cependant n'avaient rien d'équivoque. Il perdit deux journées en marchant sur Grodno, trois

autres à Grodno et ce retard décidait du sort de la poursuite qu'il entreprenait trop tard et qu'il organisait d'une manière déplorable, à l'encontre des enseignements de l'empereur (une rancune que le roi portait contre Poniatowski en était une des causes). Les épisodes fâcheux de Mir et Romanow (échecs immérités de la cavalerie légère polonaise) en furent le premier résultat. L'armée de Bagration put échapper sur Bobruïsk sans engagement sérieux. Bagration et Platov avaient reçu l'ordre du tsar d'agir sur les arrières de Napoléon; ils n'y pensaient pas. Ils recevaient ensuite l'ordre de se faire jour sur Smorgonie et Wileïka; ils abandonnèrent cette direction après avoir constaté le mouvement de la cavalerie française au sud de Vilna. Ils devaient marcher ensuite sur Minsk, mais ils retournèrent encore une fois sur leurs pas à la nouvelle de la marche de Davout sur ce point. La retraite de Bagration, tant vantée par des écrivains russes et également par certains français (voir les éloges naïves de Fabry) n'était qu'une fuite au mépris des instructions reçues et du devoir.

Napoléon devinait bientôt l'issue de la manoeuvre contre Bagration. Ses manoeuvres visaient dès lors un but nouveau: il s'agissait de fixer de front l'armée de Barclay qui se retirait de Swientsiany sur la Dvina et de la couper du centre de l'empire par le mouvement des masses principales sur Polotsk et Witebsk. La mission de Davout et de l'armée de droite (abandonnée au cours des opérations par le roi Jérôme) se modifiait; elle devait prévenir Bagration sur les voies latérales reliant les deux armées russes. La manoeuvre de Polotsk fut retardée par la nécessité d'organiser à Vilna une nouvelle base d'opérations et de ravitaillement, ce qui ne fut réalisé que d'une manière insuffisante. Entreprise tardive, la manoeuvre échouait; on ne réussit pas à prévenir l'adversaire dans sa retraite latérale à l'amont de la Dvina de Drissa à Witebsk.

Le tsar avait concentré son armée principale sur le camp retranché de Drissa; il fut immédiatement forcé de l'abandonner non pas sous la pression de l'adversaire, mais sous la pression de ses généraux. On se rendait compte que la manoeuvre de retraite de Vilna à Drissa n'avait pas eu le résultat prévu et que l'usure de l'armée de l'invasion ne l'empêcherait pas d'envelopper les Russes avec des masses bien supérieures; on savait que la manoeuvre offensive de Bagration ne fut même pas essayée; les

renforts aussi qu'on attendait sur la Dvina étaient bien au-dessous de ce qu'on espérait. Le plan conçu par Alexandre s'effondrait; il dut l'abandonner et son autorité en fut grièvement atteinte. On taxait ses conseillers de trahison. Un comité de trois ministres (Arakcheiev, Balachov et Schichkov), auquel il confia l'étude de la situation, décidait la retraite sur Polotsk et Witebsk pour couvrir avec le concours de l'armée de Bagration le centre de l'Empire. On invitait le tsar à se rendre à Smolensk et Moscou »pour faire battre le coeur de la Russie«. C'était sa destitution du commandement et son éloignement de l'armée. Il le comprit et il se savait chassé. Il suivit les décisions du comité. En se séparant de Barclay, il lui laissa l'indication de ne pas risquer l'existence de son armée. Le tsar sortait de ses illusions primordiales; il comprenait l'insuffisance de l'effort initial et l'irréalité de ses calculs. Ce n'est qu'alors qu'il renonça à ses projets fantaisistes d'une diversion de l'armée de Tchitchagov à travers la péninsule balcanique vers les provinces Illyriennes et qu'il proposa à l'amiral de prendre la direction de la Pologne. Tchitchagov, qui recontraît une opposition des Turcs dans la réalisation de sa diversion, était décidé à ce moment de marcher sur Constantinople et d'insurger tous les Slaves du Sud. Cette diversion fort singulière fut abandonnée au détriment irréparable de l'adversaire et la libération des Slaves et des Grecs fut remise à contre-cœur à une autre occasion.

Les décisions prises le 13 juillet à Drissa épargnaient à l'armée de Barclay un désastre, au tsar un échec décidant du sort de la guerre. Elles tendaient à rapprocher les deux armées et à les faire opérer en liaison pour la défense de la »porte de Smolensk«, celle de Barclay ramenée à Witebsk, celle de Bagration à Mohylew et Orcha. Bagration, marchant sur Mohylew, s'y trouvait cependant prévenu par Davout; il engagea sans succès son corps de tête et après l'échec de Soltanowka il revint sur ses pas. Ce n'est qu'avec bien des efforts que des aides de camp du tsar réussirent à le faire marcher sur Mstislav et Smolensk, tandis qu'il voulait déjà se retirer en Ukraine. Pour couvrir ses opérations, Barclay dut faire face à Napoléon sous Witebsk et se trouva dans une situation périlleuse. Dans le combat d'Ostrowno une partie minime des forces napoléoniennes réussit à ébranler une grande partie des forces adverses engagées succesivement; le soir

du 27 juillet le gros de l'armée russe était débordé. Le retard seul d'un jour, causé par un faux calcul de Napoléon, laissa à Barclay la faculté de décamper et de battre en retraite sur Smolensk, où les deux armées russes purent enfin se rejoindre.

La campagne en Lithuanie eut comme résultat non seulement l'abandon de ces provinces par les Russes, mais aussi l'effondrement de leur plan, du prestige du tsar et également de Barclay. La nature des choses ramenait maintenant les Russes à un système de guerre défensive sur le sol de la vieille Russie et rendait cette guerre nationale. D'autre part Napoléon lui aussi n'avait pas atteint le but qu'il s'était proposé. Il arriva à la Dvina et au Dniepr beaucoup plus tôt qu'il n'avait prévu, mais sans bataille décisive et sans victoire préalable. La décision s'éloignait dans l'espace et le temps. Un facteur imprévu était entré en jeu: une usure incroyable de la Grande Armée, produite par les fatigues, la misère, les maladies (la dysenterie surtout) et la désertion. Les corps avaient perdu du Niémen à la Dvina et au Dniepr une moyenne d'un tiers des présents sous les armes; l'usure des chevaux était plus effroyable encore.

Une crise de confiance se manifestait dans le quartier général de Witebsk. Le découragement de plusieurs hauts dignitaires et maréchaux se traduit par des instances pour un arrêt définitif des opérations et l'établissement de l'armée dans la Pologne russe jusqu'à la campagne suivante. Ce n'était, cependant, que la fin de juillet; Napoléon avait encore trois mois de belle saison à sa disposition, il n'était éloigné que de 5 à 6 marches de Smoleńsk, il avait encore une grande supériorité numérique sur l'ennemi (180.000 contre 112.000 combattants). Il savait parfaitement que les chefs russes ne lui livreraient pas Smoleńsk sans combattre.

La situation s'était compliquée par les événements sur les deux flancs du théâtre des opérations. Sur le flanc droit, Tormasov partait, par ordre du tsar, de la Volhynie se dirigeant sur Kobryń et Brest, il écrasait à Kobryń une brigade saxonne et forçait le reste du corps d'observation de Reynier à une retraite précipitée. Pour dégager les Saxons, Schwarzenberg, qui était en marche à l'armée par Nieszwiez sur Minsk avec son corps autrichien, revenait sur ses pas prévenant les ordres de Napoléon. Le groupement saxo-autrichien formé par ce fait allait bientôt

obtenir un succès tactique à Horodeczna et refouler les Russes jusqu'en Volhynie. L'incident eut cependant une conséquence fâcheuse et irrémédiable: les Autrichiens, destinés à remplacer à la Grande Armée le corps polonais de Poniatowski, allaient maintenant opérer en armée autonome en Volhynie, ce qui ne pouvait pas favoriser l'insurrection de cette province, tandis que Poniatowski, devant marcher par Mozyr en Volhynie et en Ukraine et insurger le pays, allait maintenant marcher sur Smoleńsk et Moscou, s'éloignant du sol national.

Un autre incident se produisait au même moment: l'échec inattendu essuyé entre Polotsk et Sebeje par le puissant corps détaché d'Oudinot qui n'avait à faire qu'aux forces beaucoup inférieures de Wittgenstein couvrant la direction de St.-Pétersbourg. Napoléon y remédia en renforçant Oudinot avec le corps bavarois de Saint-Cyr; les deux corps réunis après des péripéties nouvelles réussirent enfin à battre Wittgenstein à Polotsk.

Les ailes renforcées, l'armée remise en ordre, le ravitaillement organisé, Napoléon voulait surprendre les Russes par une marche rapide sur Smoleńsk en remontant la rive gauche du Dniepr. Tandis qu'il mûrissait son plan, les généraux russes, s'agitant contre le système défensif de Barclay, lui imposèrent un mouvement offensif, dans le but de surprendre l'armée d'invasion dont le dispositif avait les apparences d'une dispersion des forces. Le mouvement fut interrompu par ordre de Barclay le deuxième jour; il appréhendait une manoeuvre adverse qui lui couperait la retraite. Il avait raison d'agir ainsi; à la nouvelle de l'offensive russe Napoléon prépara une manoeuvre concentrique pour envelopper les armées ennemies. Après avoir constaté qu'ells avaient interrompu leurs mouvements, il continua les mouvements de son armée pour la concentrer sur la rive gauche du Dniepr et la jeter avec une rapidité foudroyante vers l'est, sur Smoleńsk, tandis que Barclay, poussé en avant par un ordre du tsar, reprenait sa marche vers l'ouest par la rive opposée. Les Russes étaient menacés de perdre Smoleńsk, leur pivot d'opérations, et d'être coupés de Moscou. Au dernier moment ils réussirent à faire rentrer à Smoleńsk un corps retardé; au dernier moment aussi les armées accouraient à son secours. Napoléon espérait qu'ils sortiraient de la ville pour lui livrer une bataille. Barclay ne se décidait ni à la bataille, ni à l'abandon de la ville: il se contenta de la

défendre le 17 août avec une grande partie de son armée, tandis que Bagration s'en allait par la grande route de Moscou pour assurer la retraite. Le combat sanglant de Smoleńsk s'achevait par la retraite nocturne des Russes de la ville incendiée et par une émeute des généraux russes contre leur chef. La désorganisation de leurs commandements livrait le lendemain à Napoléon les passages du Dniepr; le désordre inouï de leur retraite exposait le surlendemain une grande partie de leur armée à une défaite qui fut évitée grâce à l'inéptie de Junot («abruti par l'excès de boissons») et par l'absence de Napoléon qui n'avait pas pu prévoir l'occasion qui se présentait.

Les armées russes, le moral fort éprouvé, se retiraient sur Dorohobouje. Le commissaire anglais, le gen. Wilson, était parti comme «ambassadeur des rebelles» pour exiger du tsar la démission de Barclay et du chancelier Romantsov (soupçonné non sans raison de vues pacifiques). De Dorohobouje, Barclay renvoyait lui-même le gd-duc Constantin (toujours rebelle aux décisions de son frère et de Barclay, mais prêchant la paix qu'il se croyait en mesure de faire et espérant y gagner la couronne royale de Pologne). Bagration était en guerre ouverte contre Barclay, Platow manifestait contre Barclay et faisait mal son service; on décida son renvoi. Les Russes cherchaient une position pour se battre; brouillés entre eux à l'occasion de chaque choix, ils abandonnaient l'une sous un prétexte quelconque pour en chercher une autre. C'était l'histoire d'Ousviatie, de Dorohobouje, de Viasma, de Tsarevo-Saïmichtche.

Napoléon se heurtait à Smoleńsk à un retour de découragement de son entourage et de ses principaux collaborateurs, à une opposition presque générale contre la continuation de la marche offensive, devant nécessairement conduire à Moscou (c'étaient, entre autres, les Polonais, Poniatowski et Vincent Krasiński surtout, qui cherchaient à l'avertir; Poniatowski suppliait de le faire marcher vers le sud, en Ukraine). Moscou n'était cependant qu'à une douzaine de marches; avant Moscou, c'était la certitude d'une bataille décisive; à Moscou c'était (Napoléon en était convaincu) la paix. L'empereur connaissait les fermentations dans le camp ennemi, il avait notion des trames d'une révolution de palais; il croyait fléchir la volonté de son adversaire. Pour lui faciliter le premier pas, il lui fit transmettre deux fois un encou-

agement discret. Il disposait pour l'expédition de Moscou de 160.000 combattants; il appréciait les forces adversés à 100.000 hommes, ce qui serait exact, sans compter cependant les cosaques, les troupes nouvelles composées de recrues et les milices (opol-tchénie). Sa supériorité suffisait pour assurer la victoire et l'entrée à Moscou; elle ne suffisait plus pour la conquête de la Russie centrale et chaque pas en avant conduisait, par l'usure des troupes et par les détachements inévitables, à l'équilibre des forces opposées et dans la suite, à la prépondérance des forces russes. Rien n'était préparé ni prévu pour la campagne d'hiver. Comme réserve, le corps de Victor rassemblé à Tilsit entraînait en Lithuanie. Ce maréchal était chargé du haut commandement de tous les corps opérant dans ce pays. Cette réserve devait cependant suivre la marche de l'armée et se porter sur Smoleńsk. La Lithuanie restait sans réserve stratégique, les corps opérant en Volhynie et sur la Dvina restaient sans chef qui aurait assuré la coordination des efforts (le duc de Bassano, ministre des relations extérieures, devient par la force des faits régulateur des mouvements militaires). L'expédition de Moscou était une entreprise risquée. Narbonne disait non sans raison: »Je vois démolir l'Empire«.

Alexandre était surpris par les événements, accablé par la perte imminente de Smoleńsk. Cédant à la poussée de l'opposition des généraux, des dignitaires, des boyars, il sacrifiait Barclay, chef peu-capable, mais vaillant soldat. Poussé à donner aux armées un généralissime unique et de nommer à ce poste Koutousov qu'il détestait et méprisait, il remit encore une fois la décision entre les mains d'un »comité extraordinaire« et signa, »en se lavant les mains«. Fin et rusé, mais fainéant de corps et d'esprit, vieilli, rompu par les maladies, sans aucune envie de se mesurer avec Napoléon, anglophobe plutôt, Koutousov fut déclaré par une erreur amusante de l'»opinion« successeur de Souvarov, héros national. Il ne croyait nullement à la victoire; il se savait cependant forcé de feindre d'y croire; il ne voulait pas de bataille; il se savait forcé de la livrer. Il le fit, après avoir ramené les armées sur la position de Borodino sur la Moscova. Jusqu'au dernier moment il espérait être forcé par un mouvement tournant à la retraite. Napoléon le devinait par une intuition admirable et il préférait être privé des avantages d'une manoeuvre tournante, pour avoir enfin la bataille. Le 7 septembre, c'est une

bataille »oblique« sur un front très étroit, caractérisée par une quantité énorme d'artillerie (587 contre 640 pièces) et par son action destructrice, »une boucherie«. Les forces numériques étaient à peu près égales (124 contre 126.000, mais en y comprenant chez les Russes près de 25.000 de troupes irrégulières). Cet équilibre de forces, Napoléon le détruisit par la bataille (il perdit 29.000 hommes, les Russes 58.000; il disposait le lendemain de près de 90.000 hommes, les Russes de 50.000 de troupes régulières). L'armée russe n'était plus capable de livrer une autre bataille. Toute autre armée se serait dissoute en perdant 50% de ses combattants. Ce ne fut pas le cas pour les Russes. Pour les abattre il aurait fallu les achever. Une division de plus chez Poniatowski (combattant sur leur flanc contre des forces supérieures) ou bien une attaque de la garde au centre l'après-midi auraient pu provoquer »l'événement«. Napoléon conduisait cette bataille avec une prudence exceptionnelle; il croyait atteindre son but par la destruction matérielle de l'ennemi; il gardait sa réserve puissante, la garde, pour l'avenir. C'était un faux calcul (non pas l'effet de la grippe dont il était atteint). Ainsi Koutousov se retirant vers Moscou put persuader à ses troupes et à la Russie toute entière que Borodino était une victoire. La veille de la décision d'abandonner la vieille capitale on chantait à St.-Petersbourg le Te Deum et le tsar le nommait feldmaréchal.

Alexandre n'était trompé qu'à demi, le rapport de Koutousov lui annonçant en même temps la victoire et un mouvement rétrograde sur Mojaïsk. Il avait cependant le droit de prendre Borodino pour une autre bataille d'Eylau, de croire les pertes de l'ennemi très supérieures à celles des Russes et sa retraite devenue inévitable. Il était d'ailleurs opportun de prendre Koutousov au mot; il lui imposait maintenant un plan général (élaboré peut-être avec le concours de Tchernichev, chargé d'en surveiller l'exécution). Les armées de flanc y recevaient la tâche principale: celle du nord, où le corps de Steinheil retiré de la Finlande devait renforcer Wittgenstein pour chasser les corps d'Oudinot, de Saint-Cyr et de Macdonald (devant Riga); celle du sud, où Tchitchagov avec son armée et celle de Tormasov devaient accabler Schwarzenberg et Reynier. Après ces opérations préalables, Tchitchagov et Wittgenstein devaient se réunir sur la Bérésina pour couper la

retraite à Napoléon. Le plan du tsar le mettait très au-dessus de tous ses généraux et le faisait le vrai sauveur de son empire.

Deux jours après l'expédition de ces directives, Napoléon entrait à Moscou, sans avoir trouvé à la porte de la ville le message pacifique qu'il espérait. Le soir des incendies éclatèrent; dans la nuit du 16 septembre l'incendie devenait général. Il y a des historiens, surtout des Allemands, qui s'obstinent à remettre en question les causes de l'incendie. Or, la question n'existe plus, vu les témoignages russes. »C'est le peuple de Moscou qui l'a brûlé« — écrivait la tsarine Elisabeth à sa mère et Koutousov l'affirmait lui aussi dans son entretien avec Lauriston. »Nous avons brûlé Moscou de nos propres mains« — écrivait Stroganov. »Elle fut sacrifiée au salut du monde« — écrivait Wilson au tsar. »Les habitants de Moscou ont mis deux fois le feu aux bâtiments environnant la demeure de Napoléon«, mandait Wintzingerode. En regardant de plus près, ces »habitants« sont toujours dirigés par la police de Rostoptchine. Il a renié le fait et il a eu des raisons de le faire; selon le mot de Clausewitz cet acte de patriotisme farouche est resté sans père (vaterlos). Mais la seule énigme impossible à résoudre, c'est le rôle d'Alexandre lui-même dans cette affaire; ce qui est sûr, c'est qu'il n'a jamais voulu rechercher la vérité à ce sujet.

L'incendie consommait une partie énorme des ressources nécessaires à ravitailler l'armée de l'invasion et à lui permettre de continuer la campagne. Le désordre, provoqué par l'incendie et par le pillage, empêchait l'emploi méthodique et utile du reste. Le pire, c'était la démoralisation de l'armée (même de la vieille garde) et le butin énorme des particuliers qui en entravait la mobilité stratégique; le souci de la conservation de ce butin rongea le moral du militaire.

Napoléon restait au Kremlin dans une attitude imposante. Des hommes d'État des plus perspicaces (tel Metternich) le croyaient parvenu à son but, maître de l'Europe, la Russie européenne y comprise. D'autres, moins célèbres (des militaires surtout) entrevoyaient les dangers menaçants les longues lignes des opérations et les arrières de l'immense théâtre de la guerre; on apprenait déjà l'usure désastreuse de son armée. Il envisageait cependant la situation en optimiste. Le corps de Victor arrivait à Smoleńsk, de nombreuses réserves marchaient sur Vilna et sur

Varsovie, en Lithuanie on accumulait des vivres en quantité imposante. Il n'appréhendait rien quant aux arrières: »l'ennemi, atteint au coeur, ne s'amuse pas aux extrémités«. Il croyait sa position assez puissante pour pouvoir tendre la main à l'adversaire, ce qu'il fit immédiatement, par trois canaux différents. Il semblait ne pas voir ce qui paraissait certain pour beaucoup d'autres: c'est que l'adversaire, qui avait mis feu à sa capitale, était »éloigné de mille lieues des négociations«. On était frappé de terreur à St.-Petersbourg, on y commençait à désespérer de la cause. La gde-duchesse Catherine, belliqueuse, gallophobe, qui accablait son frère de reproches insolents, s'était enfuie de Tver (200 km de Moskou) à Iaroslav avec son époux, Georges d'Oldenbourg, le gouverneur général de ces provinces, qui se hâta, en partant, de brûler des magasins immenses. Au milieu de la prostration presque générale, le tsar très accablé lui-même refusait cependant toute négociation; c'est par sa persévérance qu'il voulait sauver son empire.

La réponse du tsar au premières ouvertures n'arrivant pas l'empereur se décida à faire une démarche officielle; comme Caulaincourt refusait de s'en charger, ce fut la mission de Lauriston au quartier général de Koutousov. Le feldmaréchal était fort enclin à conclure une paix préliminaire; ce fut l'intervention de Wilson qui l'empêcha de la négocier.

Le temps précieux s'écoulait et la crise devenait inévitable. Immédiatement après la catastrophe Napoléon disait (et nombre des contemporains étaient de son avis) que c'était son attente à Moscou qui en fut la cause; en partant 2 ou 3 semaines plus tôt il aurait tout sauvé. Dans la dernière semaine de septembre, apprenant la manoeuvre de flanc de Koutousov (de la route de Riazan sur celles de Toula et de Kalouga au sud de Moscou) et la grande route de l'armée (de Mojaïsk à Moscou) menacée, l'empereur voulait marcher avec son armée pour le battre encore une fois; la victoire n'était pas encore douteuse (95.000 contre 75.000) et elle aurait ouvert la voie par les riches provinces centrales vers le Dniepr. Il hésitait cependant (lassitude de l'armée, des chefs surtout): il apprit la retraite de Koutousov (bousculé par Poniatowski et Murat) derrière la Nara (à Taroutino), à une distance convenable de Moscou. Il s'en contenta et abandonna son projet. Au bout de trois semaines, c'était l'armée russe qui était,

devenue la plus forte; les communications étaient infestées par des partisans et des paysans, le service des fourrages devenu impossible sans combats; l'armée subissait des pertes journalières; les chevaux étaient affamés, la cavalerie à peine en mesure de combattre, l'artillerie privée de sa mobilité tactique. L'hiver s'annonçait (la première neige le 13 octobre). Après de longues hésitations au sujet de la direction à prendre l'empereur se décidait à sortir de Moscou et à manoeuvrer sur Kalouga en tournant Koutousov; mais le temps favorable était passé. La veille du départ (déjà décidé) l'armée russe (projet et exécution de Bennigsen) surprenait et malmenait l'avant-garde de Murat (resté en position intenable avec 20.000 contre plus de 100.000 combattants, malgré l'autorisation qu'il avait obtenue de se retirer sur Voronovo). Si le roi réussit à sauver ses corps, ce fut grâce à sa conduite héroïque (admirée par Wilson) et grâce au dévouement des troupes (services rendus par les Polonais); il y eut cependant là du mérite de la part de Koutousov qui arrêta au moment décisif l'action du gros de l'armée russe. Le combat de la Tchernichna (18 octobre) eut cependant un effet moral immense: les Russes en étaient électrisés et leur esprit offensif augmentait depuis journellement.

Presque en même temps de graves événements étaient survenus sur les flancs et les arrières: Tchitchagov avait rejeté (avec une grande supériorité de forces) l'armée de Schwarzenberg de la Volhynie sur Brest et au-delà, ses partisans inondaient les départements avoisinants du Duché et de Lithuanie. A Polotsk Wittgenstein et Steinheil avaient accablé Saint-Cyr dont l'armée en était sortie couverte de gloire mais décimée et épuisée; Macdonald devant Riga était réduit à la défensive. Les ailes étaient disloquées. La réserve de Victor marchait de Smoleńsk sur la Dvina au secours des siens; sans obtenir un résultat décisif de ce côté, elle disparaissait de l'échiquier dans les calculs de l'empereur.

À la nouvelle du péril qui menaçait son avant-garde, l'empereur marchait à son secours; ce n'est qu'avec une perte de deux jours qu'il revenait à l'idée de manoeuvrer Koutousov en le tournant par Malo-Iaroslaviets. De nouvelles lenteurs (pluie, mauvais état des voies de communication, embarras causés par les impediments) retardèrent sa marche et Eugène, marchant en tête,

chevaleresque et intrépide, mais jamais très pressé, contribua à l'échec de la manoeuvre (combat sanglant de Malo-Iaroslaviets soutenu avec gloire par le seul corps italien contre trois corps d'armée russes, Koutousov en présence avec toute son armée). Pour passer, une bataille générale paraissait nécessaire. Or, la »mutinerie des esprits«, qu'on constatait dès Moscou, se manifestait par une opposition presque générale des chefs contre l'idée d'une bataille. Cette défaillance des siens décidait l'empereur (dès qu'il vit l'armée russe rétrograder) à abandonner la direction prise et à ordonner la retraite générale sur Mojaïsk pour rentrer à Smoleńsk par la route qu'on avait suivie en allant à Moscou (route dévastée, sans ressources ni abris). Cette décision fut prise au moment où Koutousov, bien décidé à faire »des ponts d'or« à son adversaire, lui laissait ouvertes les voies par Medyn et par Malo-Iaroslaviets sur Ielnia et Smoleńsk, l'invitant presque à prendre la route qu'il paraissait désirer, pourvu qu'il s'en aille.

La manoeuvre échouée avait coûté une semaine de temps et le sang de quelques milles braves. La retraite pure et simple qui, une semaine plus tôt, aurait encore pu sauver l'armée commençait maintenant avec un retard funeste et devenait désastreuse presque dès le début par le coup porté au moral de l'armée. La dissolution faisait des progrès terribles; dès Mojaïsk elle était accélérée par la famine; dès Viasma, par le froid qui décimait bientôt les troupes à chaque bivouac, par les bourrasques des 6 et 7 novembre, par le verglas où on laissait chevaux, canons et voitures. La période du dégel (depuis Krasnoïe jusqu'à la Bérésina) fut un soulagement pour les souffrances de l'armée, mais faillit lui devenir fatale. Le froid très rigoureux depuis la Bérésina jusqu'à Kowno acheva la destruction de l'armée ainsi que des réserves marchant à son secours.

Une diminution de la valeur combative des troupes s'était manifestée à Wiasma. Ce n'était plus qu'à la stratégie des »ponts d'or« que quatre corps de la Grande Armée y devaient leur salut. Le 17 novembre à Krasnoïe l'effort admirable de l'empereur n'aurait pu obvier à une catastrophe définitive si Koutousov n'avait pas enrayé l'action des siens. Arrêtant la poursuite dans les journées suivantes, désorientant Tchitchagov (volontairement peut-être) sur la direction prise par Napoléon, le feldmaréchal fournit à l'empereur l'occasion d'un coup de génie et d'audace héroïque: le passage de la Bérésina.

Inutile de rappeler les manoeuvres de Schwarzenberg trouvant l'occasion de remporter des succès aussi loin que possible du point décisif du théâtre de la guerre et du gros de l'armée de Tchitchagov; il faut constater cependant que Reynier était responsable d'avoir produit cette occasion par son imprudence et d'avoir appelé Schwarzenberg à son secours. Il convient d'ajouter que les opérations malheureuses de Dombrowski contribuèrent aux succès de l'amiral; les Polonais durent réparer les erreurs de leur général par l'anéantissement presque total de leurs troupes dans les luttes héroïques de Stakhov et de Studzianka.

La stratégie de Koutousov prolongea les guerres napoléoniennes de trois ans. Leurs issue fatale pour Napoléon était préparée dès l'an 1812 par ce qui dans la seconde moitié de cette campagne était le résultat de l'action personnelle d'Alexandre 1^{er}, le vrai vainqueur, et ce fait incontestable fut une des grandes surprises de l'histoire.

Ils avaient tous deux, le tsar et son feldmaréchal, des alliés puissants, dont il est impossible de réduire le mérite tragique: la faim, le froid, la fièvre nerveuse. Alliés équivoques, ils anéantissaient l'adversaire, tout en décimant les Russes, mieux préparés qu'ils étaient à leur résister. Il y eut 450.000 cadavres au moins enterrés sur le territoire russe, dont plus de 250.000 de l'armée napoléonienne; les Russes firent 190.000 prisonniers qui continuaient à être décimés par la misère, le froid et la contagion (les calculs de Meynier sur les morts de la Grande Armée nous semblent bien au-dessous de la réalité). Le cataclysme surpassait tout ce qu'avait vu l'histoire; si l'on tient compte du nombre des mobilisés, les hécatombes même de la guerre mondiale ne sont pas comparables.

Plusieurs historiens s'obtiennent à croire que la catastrophe n'était qu'une conséquence fatale de l'entreprise elle-même. Nous croyons plutôt qu'elle fut déterminée en partie par des fautes de préparation politique et matérielle; que ce n'est pas par la marche sur Smoleńsk que Napoléon provoqua le désastre, mais par ce qu'il n'y était pas resté; qu'il n'était même pas perdu en entrant à Moscou, mais parce qu'il y resta trop longtemps; que mainte fois il était près d'atteindre son but. C'était sa propre opinion et celle de plusieurs de ses généraux et même de ses adversaires; elle paraît justifiée par l'étude détaillée des sources et des faits.

38. KURASZKIEWICZ W.: *W sprawie rozwoju ikawizmu w ruskich gwarach karpackich. (Sur le développement de l'ikavisme dans les parlers ruthènes des Carpates)*. Séance du 25 novembre 1935.

En été 1934 et 1935, l'auteur a étudié les parlers houtzouls en Pologne et dans environ 40 villages de la Ruthénie subcarpatique en Tchéco-Slovaquie; il a surtout examiné le développement des \bar{o} , \bar{e} allongés dans les syllabes fermées après la disparition des jers. Les parlers carpatiques ont conservé les diverses étapes de ce processus: $u, \acute{u}, \ddot{u}, u, \ddot{u}', \acute{y}, y, i$ — ex. *wün nüs* etc., qu'on peut grouper en cinq types: $u, \acute{u} - \ddot{u} - u - \ddot{u}', \acute{y}, y - i$. Aujourd'hui, cependant, des raisons phonétiques et des raisons géographiques ne permettent pas de réunir tout simplement ces diverses monophthongues en une seule ligne d'évolution de u à i . Quelques unes d'entre elles: u, \acute{u}, u, y , ont perdu la tendance à se développer dans la direction de i et se sont mélangées de plus en plus avec d'anciennes voyelles u, u, y , tandis que le phonème \ddot{u} se maintient nettement différent de i . L'articulation: *wün, nüs* se répand actuellement surtout par l'intermédiaire de l'école.

L'auteur attire l'attention sur deux nouvelles particularités, intéressantes pour l'évolution de \bar{o} , \bar{e} dans ces parlers.

1. Dans le village de Kolotchava-Horb, sur la rivière Terebla, à la frontière de l'articulation $u-\ddot{u}$, s'est maintenue la voyelle \acute{u} , haute, médiale; elle est une sorte d'état intermédiaire de l'évolution de \bar{o} , \bar{e} dans la direction de u ou peut-être de \ddot{u} . L'articulation de u dans les villages au sud de Horb, jusqu'à la Hłysna, est certainement plus récente que celle de \acute{u} qui y avait existé, comme à Horb. La preuve en est la dépalatalisation de la consonne devant $u < \bar{e}$: *wün prynus, spuk, powux* etc. dans les formes du prétérit, ce qui ne serait possible qu'en face de l'existence, ici, à une date antérieure, de la voyelle \acute{u} , haute, médiale. C'est ainsi qu'on parle aujourd'hui à Horb: *wün spük, prynus, powux, zamux, plux* (< *pletł). La monophthongue \acute{u} (< \bar{o} , \bar{e}) passant à u semble avoir perdu toute sa normale tendance de développement vers i .

2. L'état ancien du développement d'un phonème qui continuait \bar{o} dans les parlers carpatiques est indiqué par le groupe *wy-* à l'initiale, qui dépend de l'évolution de l' \bar{o} initial. Les parlers houtzouls

plus jeunes qui ont toujours *píst, vín, víkno, v'íl'xa*, présentent aussi: *v'imna, v'ibraty, v'inessy, v'ihnaty*. L'auteur a pu constater cette uniformité partout au nord de Worochta-Kosmacz-Pistyń jusqu'au Dniestr même (Delatyn, Kołomyia, Ottynia, Obertyn, Niezwska, Okno, Horodenka), ainsi que chez les Houtzouls de la Tchéco-Slovaquie. Ce phénomène est aussi attesté dans quelques vieux parlers houtzouls, p. ex. à Rička *v'yn, v'ýl'xa — v'ýnessy, v'ýrvau*, mais *b'ýk, v'ýžu*; surtout devant une consonne palatale, p. ex. à Babyn: *v'íit, v'íl'xa*, aussi *v'íšou, v'ínis*, bien qu'on ait ici normalement *vykn'o, — v'ynesty* etc.

Dans la plupart des parlers de la Ruthénie subcarpatique on prononce *wymá* d'accord avec la continuation de *ō-* initial. On y constate, selon le type de parler *w'ul'xa* et *w'um'na* à côté de *wül'xa* et *wüm'na*, *w'il'xa* et *w'imna*. Il en est ainsi dans tout le Marmaroš; ainsi il arrive dans le dialecte de Verkhovyna (pol. Werchovyna), Berehiv, Užhorod et même en Šaryš (pol. Szarysz). Le préfixe *wy-* ne change pas dans ces parlers de façon aussi générale; il n'arrive qu'à être articulé *wu-*: *w'unesty, w'ubraty, w'ušyty*, de même que dans les parlers du type *ü, i*. Ainsi dans le Marmaroš du nord ou bien dans le dialecte de Berehiv on prononce: *wün, wül'xa*, aussi *w'üm'na*, mais *'ubraty, 'uplesty, 'unesty* etc. L'amuïssement de *w-* initial indique l'action du préfixe ancien *u-*, bien que ces deux préfixes, le préf. accentué *'u-* (< *vy-*) et non-accentué *u-* (< **u-*) se distinguent toujours par le sens: *'ušyty — ušyty*. Ces parlers présentent du reste le même affaiblissement dans l'évolution des autres préfixes: *puđ'aty, puš'a, uđ t'oho, uđd'aty*. Le contraire arrive aussi: le préfixe *wy-* s'est maintenu comme *w'u-* mais il a entraîné à sa suite le préfixe *ōđ-*. L'accord entre la prononciation *w'ubraty, w'unesty*, et *w'ud n'as, w'udd'aty, w'uttu, w'utci, w'utku* apparaît non seulement dans les parlers de la Ruthénie subcarpatique, mais aussi chez les Lemki et dans la région sur le San (d'après les renseignements de Werchratski, Ziłyński et Stieber). Remarquons encore que dans le substantif *wuzür*, *wu-* se maintient ordinairement; ce n'est qu'à Rosoš et à Kostrina que l'auteur a constaté la prononciation *'uzür*; il notait partout le pronom *wu* (*vy*), l'adjectif *wus'okw'i, (vys'okw'i), w'uššy'i (vyššy'i)*, quelquefois aussi *w'udra*.

Il en résulte qu'après la formation de la prothèse labiale, le continuant de l'*ō-* initial était prononcé pareil à l'initial *wu-* (*wy-*)

dans tous les parlers carpatiques. Jamais cependant il n'a été identique avec *u* (*y*), puisque ce phonème ne changeait pas en dehors de *wu-* initial. En général, le continuant de l'*ō-* avait maintenu sa physionomie phonologique dans tous les stades de son évolution de l'articulation arrière médiale vers l'articulation antérieure haute.

S'appuyant sur le matériel ci-indiqué, l'auteur suppose que le continuant des *ō, ē* devant une consonne dure évoluait de la même manière que cela a eu lieu dans les parlers archaïques de Polesie, en forme de diphtongue ou de sonante à l'articulation inégale: *ūō — ūe — ūi*. Dans les parlers carpatiques cette diphtongue, se monophthonguisait indépendamment de l'accent à différents degrés de son évolution, ce qui a donné des résultats aujourd'hui si divers: *u, ū, ū, ū, u, ū^y, y, ŷ, i* simplifiés dans les types *u, ū, u || y, i*.

39. LEHR-SPEŁAWIŃSKI T.: *Uwagi o języku pieśni »Bogurodzica«*. (*Observations sur la langue de »Bogurodzica«*). Séance du 9 décembre 1935.

Le problème de l'époque et de l'origine de l'hymne »Bogurodzica« ayant été repris ces derniers temps, l'auteur a décidé de soumettre à un examen approfondi et détaillé la langue de deux premières strophes, celles qui composent le fonds le plus ancien de l'hymne. C'est sur cette voie qu'il espère rencontrer des données qui permettront de poser quelques conclusions sur l'origine du texte. L'auteur analyse successivement les principales expressions qu'on trouve dans le texte, examine les opinions parsemées à leur sujet dans la littérature scientifique et soumet à nouveau chacune des expressions à un examen serré du point de vue de vocabulaire et de grammaire. Cette analyse est la partie principale du mémoire et elle sert de base à la caractéristique de la langue de l'hymne.

Le caractère général de la langue de »Bogurodzica« est le manque d'unité: à côté des formes et des mots très anciens on y rencontre des formes beaucoup plus récentes. Cela s'explique par le fait que la notation qui nous est parvenue est relativement tardive, car l'hymne fut écrit pour la première fois aux environs de 1410, tandis que des savants les plus prudents rapportent sa formation au plus tard au début du XIV^e siècle, autrement dire,

entre la création et la notation du texte il y a la distance d'au moins 100 ans. Pendant ce laps de temps l'hymne n'était conservé que par la mémoire des hommes, ce qui laissait le champ libre à toutes les transformations; on en profitait sans doute largement et on modernisait la langue en éliminant des formes vieilles et en introduisant des éléments plus récents, contemporains, plus faciles à comprendre et à retenir. De là vient ce mélange de formes anciennes et plus modernes qui caractérise l'hymne de façon aussi particulière. En dehors des formes propres au XV^e s., probablement introduites par le premier scribe ou le premier copiste, on y rencontre des formes qui sont d'accord avec la langue du XIV^e s. et correspondent au point de vue linguistique à »Kazania Świętokrzyskie« (Sermons de Sainte-Croix) et à »Psałterz Florjański« (Psautier de S^t Florian); on trouve enfin quelques formes encore plus anciennes, qui représentent un état de langue d'avant nos monuments du XIV^e s. En présence du caractère mélangé de la langue de »Bogurodzica«, si nous voulons trouver une base, la plus sûre possible, pour nos conclusions ultérieures, nous serons obligés de classer rigoureusement le matériel linguistique d'après ses caractères historiques et linguistiques à la fois. A ce point de vue on peut distinguer quatre groupes dans l'ensemble de mots et de formes grammaticales de notre hymne:

1. Mots et formes que le polonais a sans aucun doute hérité de la période du slave commun et qu'il a conservés à peu près sans changement pendant toute la durée du moyen âge, partiellement même jusqu'à nos jours. Il va sans dire que ces mots ne peuvent fournir aucune base pour une chronologie plus exacte. En effet ils ont pu pénétrer dans le texte aussi bien au XV^e s. que déjà plus tôt, au XIII^e ou peut-être même au XI^e siècle. Ici appartiennent les formes suivantes: *Dziewica, syna, zyszczy, spuści, nam, usłysz, glosy, napetń, myśli, człowiecze, słysz, modlitwę, nosimy, dać, prosimy, a, na świecie, pobyt, po żywocie. rajski, przebyt.* Il faut y ajouter des mots ou expressions de terminologie chrétienne, introduits dans la langue très probablement déjà en même temps que le christianisme en Pologne, c'est-à-dire entre le X^e et XI^e s. et maintenus jusqu'aujourd'hui sans trop de changement. Ils n'autorisent non plus aucune conclusion d'ordre chronologique. Ici appartiennent: *Marija, Kyrielejson, Chrzciel.*

2. Le deuxième groupe est composé de mot et de formes gram-

maticales qui, sans venir de l'état slave commun, appartiennent en commun à »Bogurodzica« et aux autres monuments du polonais du moyen âge, et tout d'abord aux Sermons de Sainte-Croix et au Psautier de S^t Florian. Ce sont: l'emploi du nominatif sg. en fonction du vocatif pour les substantifs féminins dont le thème est terminé en palatale (*Bogurodzica, dziewica... Marija*); *bogostawić*; l'emploi de l'instrumental seul pour indiquer l'agent de la forme passive, (*bogiem stawiena*); les formes du participe passif en *-er-* à voyelle non alternée *-e-* (*stawiena, zwolena*); des formes abrégées du gén. sg. du pronom possessif *twego* (pour *twojego*); *gospodzin*; la forme allongée du suffixe (*-in-*) dans les cas obliques (*gospodzina*); *zwoić*; la délimitation des formes de l'impératif avec l'*-i-* final et des celles sans cet *-i-*, selon l'accentuation traditionnelle (*zyszczy, spuści, raczy — usłysz, napelń, stysz*); *zbożny; jaż, jegoż*).

3. Mots et formes d'origine sûrement plus ancienne que les »Sermons de Sainte-Croix« et le »Psautier de S^t Florian«; ce sont: *Bogurodzica, dziela, bożycze*.

4. Mots propres aux monuments à partir du XV^e s. Ici appartient, à vrai dire, un seul mot: *matko*.

Toutes ces observations permettent les conclusions suivantes:

1. L'ensemble de faits recueillis dans le groupe 1 et 2 indique que la langue de l'hymne en question, sous le rapport du vocabulaire et des formes grammaticales, est en somme conforme à la langue de nos plus anciens monuments du moyen âge. Il faut souligner à cet égard l'accord frappant avec le premier, chronologiquement, de ces monuments, avec les »Sermons de Sainte-Croix« (la délimitation exacte des impératifs en *-i-* et sans *-i-*, l'adjectif *zbożny* »pobożny = pieux«). Remarquons aussi que deux passages défectueux au point de vue de métrique, et par conséquent probablement corrompus, se laissent corriger en remplaçant les formes plus récentes par les plus anciennes (*gospodzina - gospodna, twego - twojego*). Ce fait sert à raffermir la conclusion que la langue de l'hymne ne s'est pas conservée dans sa forme première, mais qu'elle a subi des altérations, à savoir la modernisation des formes vieilles. On en peut conclure qu'il faut reculer en arrière l'époque originaire du monument.

2. Cette conclusion est confirmée par le 3^{ème} groupe de faits, le groupe de *Bogurodzica, dziela* et *bożycze*. Les deux derniers mots ne sont connus à aucun autre monument du vieux polonais;

les »Sermons de Sainte-Croix« ont ici des termes tout nettement récents: *dla, Syn Boży*. Ce dernier fait permet de fixer le *terminus ad quem* pour l'origine de l'hymne. Ce serait une époque antérieure aux »Sermons de Sainte-Croix«, que les dernières recherches des Łoś, Semkowicz et Nitsch (cf. l'édition des »Sermons« par l'Acad. Pol. des Sc. et d. L., Cracovie 1934, p. 42 ss.) admettent pour les dernières années du XIII^e s. ou bien pour le premier quart du XIV^e s. Quant au terme *bogurodzica*, il renvoie le monument encore plus en arrière. Ce mot accuse l'influence du slavon d'église. Avant de pénétrer en Pologne par la voie de la Ruthénie au XV^e s., ces influences n'ont pu nous atteindre qu'à l'époque où la Pologne s'est convertie au christianisme et, par l'intermédiaire de la Bohême, a adopté le gros de la terminologie religieuse et ecclésiastique. Cette terminologie n'était pas dépourvue de quelques éléments de slavon d'église, survivances, en Bohême, de la liturgie slave de Cyrille et Méthode. Il est probable que le mot *Bogurodzica* ait appartenu à ces éléments-là; il ne s'est pourtant pas répandu, fut oublié et ne fut ressuscité qu'au XV^e s. dans les »Modlitwy Waclawa« (Livre d'heures de Waclaw), peut-être non sans quelque action de l'hymne »Bogurodzica« déjà très connu en ce temps-là. Du moment que l'origine de l'hymne ne peut-être rapportée à l'époque des »Modlitwy Waclawa«, il faut croire qu'elle se place à une époque beaucoup plus éloignée, l'époque où le terme mis en tête de l'hymne était encore vivant, par conséquent à la période peu éloignée du moment où s'est répandue en Pologne la première couche de termes religieux, fabriqués pour la plupart sur les modèles tchèques. La relation directe de l'hymne avec le fondement du christianisme en Pologne semble donc évidente. A la lumière de ces faits »Bogurodzica« apparaît incontestablement comme le plus ancien document de l'activité littéraire en Pologne, et si cet hymne avait eu la chance de se conserver avec la forme de la langue contemporaine à son origine, il pourrait être placé au même rang que le plus ancien monument du polonais, la Bulle pour l'archevêque de Gniezno de l'an 1136.

40. MASSALSKI J.: **Problemy eksportu polskiego węgla (Dumping).**
(Das Problem der polnischen Kohlenausfuhr [Dumping]).
 Séance du 25 novembre 1935.

Die von dem Autor vorgelegte Arbeit besteht aus zwei Teilen: der erste trägt den Titel »Das Dumping vom theoretischen Standpunkte aus«, der zweite »Das Problem der polnischen Kohlenausfuhr im Lichte der Ziffern«.

Die Aufgabe des ersten Teiles ist die Bestimmung und Festlegung jener Begriffe, deren sich der Autor in seiner Arbeit bedienen wird, sowie die Besprechung gewisser Probleme, die nicht nur die polnische Kohlenausfuhr, sondern auch jedes Dumping kennzeichnen.

Den ersten Abschnitt dieses Teiles der Arbeit widmet der Autor der Definition des Dumpings. Der zweite Abschnitt behandelt den internationalen Gütertausch bei freiem Wettbewerb. Es wird darin festgestellt, daß bei freiem Wettbewerb zwischen den Unternehmungen des betreffenden Industriezweiges auf dem Inlandmarkte das Dumping überhaupt nicht bestehen kann. Die dafür erforderlichen Voraussetzungen sind der Zoll und das Monopol, welche der Autor im III. Abschnitt erörtert. In diesem stellt er auch die Entstehung des monopolistischen Optimalpreises und die Kalkulation dar, die der Monopolist zu dessen Aufrechterhaltung anwendet.

Auf dieser Basis stellt der Autor im IV. Abschnitt die Auswirkungen des Dumpings auf den Inlandmarktpreis des ausführenden Landes dar.

Der V. Abschnitt führt den Titel: »Das Problem der polnischen Kohlenausfuhr im Lichte der Ziffern«.

Im I. Abschnitt befaßt sich der Autor, nachdem er die allgemeine Bedeutung der Kohle für das Wirtschaftsleben besprochen hat, mit der Rolle der polnischen Kohle in der Weltwirtschaft. Er stellt fest, daß im Hinblick auf seine Vorräte Polen die siebente Stelle in der Welt, und die dritte in Europa einnimmt. Des weiteren charakterisiert er das polnische Kohlenrevier vom Standpunkt der Wettbewerbsfähigkeit und vergleicht es mit den Revieren anderer Länder. Bezüglich der Produktion nimmt Polen in den Jahren 1924—33 durchschnittlich den fünften Platz in

der Welt, und den vierten in Europa nach England, Deutschland und Frankreich ein.

In bezug auf den Kohlenverbrauch pro Kopf nimmt Polen in den Jahren 1927—31 durchschnittlich eine sehr entlegene, nämlich die dreizehnte Stelle in der Welt ein. Die Ursache davon liegt vor allem in dem Agrarcharakter des Landes und der, vorwiegend im Osten, verhältnismäßig großen Zahl von Waldbeständen, bei gleichzeitig hohen Kohlenpreisen und großen Transportkosten. Polen kann daher die ganze gewonnene Menge dieses Rohstoffes nicht verbrauchen. Glücklicherweise besitzen viele Länder keine Kohle, in den anderen reicht die Inlandproduktion zur Deckung des Bedarfs nicht aus, es sind demnach Aussichten für die Ausfuhr vorhanden. Das Kohlendefizit der europäischen Länder deckte Polen in den Jahren 1924—27 mit ungefähr 12%.

Im II. Abschnitt stellt der Autor die Jahresbilanz des Kohlenumsatzes in Polen dar. Durchschnittlich belief sich die Kohlenförderung in den Jahren 1924—33 auf 35 Millionen Tonnen, wovon der Umsatz im Inland 19 Millionen Tonnen betrug, d. h. 50% der Gewinnung, die Ausfuhr 12 Millionen Tonnen, d. h. 34% der Gewinnung, der Eigenverbrauch der Kohlengruben und die Deputate ca. 4 Millionen Tonnen, d. i. 7%, und als Saldo dieser Bilanz blieb auf den Haldenbeständen fürs nächste Jahr 1 Million Tonnen, d. i. 4% der Förderung. In diesem Abschnitt bespricht der Autor die Schwankungen der einzelnen Bilanzposten in den Jahren 1924—33. Unter den Bilanzposten ist die Kohlenausfuhr für uns von grundlegender Bedeutung, weshalb sich auch der Autor damit im III. Abschnitt eingehend befaßt. Die polnische Kohle importierenden Länder ordnet er nach der durchschnittlichen Einfuhrmenge in den Jahren 1924—33. Den ersten Platz nehmen da Österreich, die Schweiz und Dänemark ein. Ferner faßt er die Auslandmärkte, je nach der geographischen Lage, in Gruppen zusammen, womit ähnliche Absatzbedingungen zusammenhängen. Hier befinden sich die mitteleuropäischen, skandinavischen, baltischen, westeuropäischen, südeuropäischen und außereuropäischen Märkte. Gesondert muß man den Absatz nach der Freien Stadt Danzig und die in den Häfen an ausländische Schiffe verkaufte Kohle behandeln.

Des weiteren stellt der Autor die Absatzschwankungen auf den einzelnen ausländischen Märkten in den Jahren 1924—33

unter Begründung dieser Schwankungen dar. Dabei läßt der Autor die einzelnen Marktgruppen und innerhalb dieser die einzelnen Länder Revue passieren. Zuletzt bespricht er den Anteil der Grubenverwaltungsreviere an der Ausfuhr.

Von diesen Mitteilungen, deren Vorhandensein in dieser Arbeit durch deren Titel vorausgesetzt ist, wird nun zu einem der Probleme, deren Besprechung im Untertitel der Arbeit angekündigt ist, d. i. zum Kohlendumping übergegangen. Diesem Problem ist hauptsächlich Abschnitt IV gewidmet.

Am Anfang dieses Abschnittes stellt der Verfasser die Organisation der polnischen Kohlenindustrie dar: diese ist in der im Jahre 1925 abgeschlossenen Polnischen Kohlenkonvention (Polska Konwencja Węglowa) vereint. Die Aufgabe der Konvention ist: 1. die Regelung der Produktion und des Absatzes auf dem Inlandmarkte einschließlich der Freien Stadt Danzig, sowie nach Österreich, der Tschechoslowakei, Ungarn, Jugoslawien und den Donauländern; 2. die Festsetzung der Minimalpreise auf diesen Märkten. Bei der Polska Konwencja Węglowa (Polnische Kohlenkonvention) besteht eine besondere im Jahre 1931 abgeschlossene Exportkonvention, die eine Reihe von Auslandsmärkten umfaßt. Sie hat zur Aufgabe, die gegenwärtige Konkurrenz der Kohlenunternehmen bei der Ausfuhr auszuschließen.

Der Autor geht dann zur Besprechung der Lage auf dem Inlandmarkte, von den Preisen angefangen, über. Er gibt die Nominalpreise für Kohle (d. i. ohne Rabatte) in den Jahren 1928 bis 1933 für das oberschlesische, das Dąbrowaer und das Krakauer Kohlenrevier, die in dem Tarif der Polska Konwencja Węglowa vorkommen, und nachher die Netto-Durchschnittspreise an, d. h. nach Berücksichtigung der Rabattsätze für das ganze Land für eine Tonne in den Jahren 1928—33. Die Durchschnittspreise wurden nach den Angaben aus dem Jahre 1931 berechnet. Die Preise für die einzelnen Sorten wurden nach dem Tarif der Konvention für Kohlen gruben I. und II. Klasse in Betracht gezogen, und nach Erwägungen wurde der Durchschnittspreis, der Absatzmenge auf dem Inlandmarkte entsprechend, berechnet.

Von diesem Preise wurden die Preisnachlässe für die niederen Klassen, die Berechnungsdifferenzen bei Kohlen für Eigengebrauch, die Treurabatte, Kassaskonti, Provisionen und Spesen abgezogen, indem hiefür 14%₀ berechnet wurden. Die Preisbewegung ist auf

Grund von Indexziffern dargestellt, die durch das IBKGiC (Institut für Konjunktur- und Preisforschung) aus den Veränderungen der Grundpreise in den Konventionstarifen und der Rabatte, durch die zu den Indexbewegungen proportionellen Veränderungen des Durchschnittspreises aus dem Jahre 1931 berechnet wurden.

Die Produktionskosten setzte der Autor nach den Angaben des IBKGiC fest und stützte sie, insbesondere bezüglich der Kostenstruktur, auf die Ergebnisse seiner Forschungen, die in der im Vorjahre durch die Polska Akademia Umiejętności (Polnische Akademie der Wissenschaften) herausgegebenen Arbeit »Der Anteil des Arbeitslohnes an den Kosten der Kohlenproduktion« enthalten sind. Die Durchschnittskosten der Kohlenförderung im Jahre 1928, durch das IBKGiC für 54 Zechen berechnet, belaufen sich auf Zł 18,32. Durch Änderungen dieses Preises, proportionell zu dem Index, der durch dieses Institut aus den Veränderungen der Kosten für Arbeit, Verwaltung, Holz und Kohle berechnet wurde, erhalten wir die Durchschnittskosten der Produktion in den Jahren 1928—33. Die Summe der Gesamtkosten der Kohlengrube, die der Autor bei seinen Forschungen in der angeführten Arbeit mit dem Buchstaben W bezeichnete, besteht aus einem festen Teile, der bei 40—100 000 Tonnen monatlicher Förderung 532 000 Złoty beträgt, und einem veränderlichen Teile, der von der Größe der Produktion abhängt. Die Endkosten der Produktion sind demnach in dieser Kohlengrube absteigend.

Von den Auslandmärkten zieht der Verfasser nur diejenigen in Betracht, deren durchschnittlicher Anteil an der Ausfuhr in den Jahren 1924—33 3% überstieg. Hierher gehören: Österreich, Schweden, Dänemark, Italien, die Tschechoslowakei, Frankreich, Norwegen und Ungarn.

Główny Urząd Statystyczny (das statistische Zentralamt) gibt die Summen der für die Kohle loco Zollgrenze erzielten Preise an. Um also den Nettopreis zu erhalten, muß man davon die Transportkosten bis zur Grenze in Abzug bringen. Die so erhaltenen Preise eignen sich nicht zum Vergleich mit den Durchschnittspreisen auf dem Inlandmarkte. Man muß außerdem den Qualitätsgehalt der Kohle beim Inland- und Auslandabsatz in Betracht ziehen. Denn wir verkaufen nach dem Ausland nur die

teuersten Sorten, was den Durchschnittspreis für das Ausland erhöht, auf den Inlandmarkt kommen dagegen nur die billigen Sorten, z. B. fast die sämtliche Staubkohle, was den durchschnittlichen Inlandpreis herabsetzt.

Um die wirkliche Preisdivergenz zwischen dem Inland- und dem Auslandmarkte vor Augen zu führen, verglich der Autor den im Ausland erzielten Preis mit demjenigen, den man für dieselben Sorten im Inland erhalten könnte. Die minimalste Divergenz, also die höchsten Preise, weisen diese Märkte auf, nach denen der Export durch das Statut der polnischen Kohlenkonvention (Polska Konwencja Węglowa) geregelt wird, die größte Divergenz dagegen, demnach die niedrigsten Preise, zeigen die freien Märkte, und unter ihnen die skandinavischen.

Die Kostenstrukturen der Unternehmungen desselben Industriezweiges gleichen einander, ja sie verändern sich auch nicht in kurzen Zeitabständen, sofern die betreffende Industrie keine großen technischen, organisatorischen und anderen Fortschritte aufweist. Die Endkosten der erwähnten W-Kohlengrube, die die Kostenstruktur dieses Bergwerkes kennzeichnen, kann man demnach verallgemeinern und mit ihnen die für die Kohle in den Jahren 1928—33 im Auslande erzielten Durchschnittspreise vergleichen. Aus diesem Vergleich erhellt, daß die Ausfuhr nach allen Märkten zu einem durchschnittlich höheren Preise als die Endkosten erfolgte, daß sie demnach den Kohlengruben durchschnittlich kein Defizit brachte.

Im V. Abschnitt befaßt sich der Autor in der Folge mit der Bedeutung der Kohlenausfuhr, und zwar mit ihrer Rolle in der Handelsbilanz und ihrem Verhältnis zum Problem der Arbeitslosigkeit.

Um dem Valutensturz entgegenzuwirken, sorgen die einzelnen Länder für Wahrung der aktiven Zahlungsbilanz, unter anderem durch die aktive Handelsbilanz. Den Saldo der Handelsbilanz trachten sie durch Einschränkung der Einfuhr und Förderung der Ausfuhr zu beeinflussen. Infolge des Kohlendumpings wächst tatsächlich das Portefeuille der ausländischen Devisen bei der Bank von Polen, eine solche Politik dürfte jedoch auf die Dauer nicht zweckmäßig sein.

Bezüglich des Problems der Arbeitslosigkeit kann kurz gesagt werden, daß in der Kohlenindustrie im Jahre 1933 76 000 Ar-

beiter beschäftigt waren, wovon 52 000 von der Größe der Produktion abhängig sind. Von der Gewinnung entfallen in diesem Jahre 35 % auf die Ausfuhr, im Falle der Ausfuhrsperrre müßte man 18 000 Arbeiter abbauen, natürlich *ceteris paribus*, z. B. ohne gleichzeitig den Inlandpreis herabzusetzen und dadurch den Absatz im Inlande zu vergrößern.

Wenn es sich um die Beurteilung der Kohlenausfuhr selbst zu niedrigeren Preisen als zu den auf dem Inlandmarkte bestehenden handelt, so kann man sie als günstig bezeichnen, vorausgesetzt, daß bereits ein Kartell besteht, das den optimalen monopolistischen Preis für die Kohle auf dem Inlandmarkte bestimmt. Denn die einzelnen Kohlengruben sind nicht bis zur Höchstleistung ausgebeutet und die Vergrößerung der Ausfuhrproduktion setzt die Kosten herab. Die Verminderung der Produktionskosten kann, wie es der Autor im ersten Teile seiner Arbeit dargelegt hat, zur Erniedrigung des Inlandpreises führen, keinesfalls aber kann sie deren Steigerung zur Folge haben. Außerdem wirkt die Ausfuhr auf die Vergrößerung des Devisenportefeuilles der Bank von Polen ein und vermindert die Arbeitslosigkeit.

Ganz anders sieht die Beurteilung der Gesamtkonstellation aus, welche die unumgängliche Voraussetzung für das Dumping ist. Diese Beurteilung geht über den Rahmen dieser Arbeit hinaus und greift bereits auf das Thema: »Monopol und freier Wettbewerb« über.

41. MIKUCKI S.: **Geneza herbów Piastów śląskich. (La genèse des armoiries des Piasts silésiens)**. Séance de 30 septembre 1935.

On trouvera un ample résumé français de ce travail dans la publication Histoire de la Silésie jusqu'à la fin du XIV siècle, volume III.

42. PAGACZEWSKI J.: **Jan Michałowicz z Urzędowa.** (*Jan Michałowicz aus Urzędów*). Séance du 31 octobre 1935.

Mit Jan Michałowicz aus Urzędów, einem hervorragenden polnischen Bildhauer aus der zweiten Hälfte des XVI. Jahrhunderts, beschäftigt sich die polnische Wissenschaft seit über dreißig Jahren. Im Laufe dieser Zeit wurden ihm viele Werke zugeschrieben. Die Aufgabe vorliegender Arbeit ist vor allem das Werden der Kunst Michałowicz's und deren charakteristische Merkmale darzulegen. Man darf sich lediglich auf ganz sichere Werke des Künstlers stützen, und diese sind die Grabmäler: des Bischofs Benedikt Izdbieński in der Domkirche zu Posen (nach dem Jahre 1553), des Bischofs Andreas Zebrzydowski samt dem Umbau der Kapelle in der Krakauer Domkirche (1560—3), einer unbekannten Edelfrau in Brzeziny, die das Wappen Ciołek führte (zwischen 1563 und 1568), des Bischofs Philipp Padniewski samt dem Umbau der Kapelle in der Krakauer Domkirche (1572—5) und des Erzbischofs Jakob Uchański in der Stiftskirche zu Łowicz (1580 bis 1583), außerdem der Türsturz des Portals an dem Domherrnhause in der Kanoniczagasse N^o 18 in Krakau (zwischen 1560—1563). Die beiden ersten Grabmäler und der erwähnte Türsturz bilden die frühe Gruppe der Werke Michałowicz's. In dieser Periode treten das rege Temperament des Künstlers und eine wenig zur Reflexion hinneigende Veranlagung am deutlichsten zutage. Die charakteristischen Merkmale dieser frühen Werke sind: die etwas lockere architektonische Konstruktion und der manchmal an Überladung grenzende Reichtum der Ornamentik. Das Grabmal in Brzeziny bedeutet den Übergang zu dem späteren Stil, dessen Ausdruck das Grabmonument Padniewski's ist, der Höhepunkt des Schaffens Michałowicz's und zugleich eines der originellsten und schönsten Werke der Grabmalplastik in Polen. Charakteristisch für das Grabmal Padniewski's, in dem bereits das Streben nach Synthese und Maß zum Ausdruck gelangt, was den frühen Werken Michałowicz's fern lag, ist die Einschränkung der Ornamentik zugunsten einer klareren, übersichtlicheren Konstruktion. In der arhythmischen, dekorativen Zergliederung des Kuppeltambours der Padniewski-Kapelle, welche ähnlichen Erscheinungen im Grabmal Izdbieński's und Zebrzy-

dowski's entspricht, wiederholt noch das Echo der frühen Schaffensperiode Michałowicz's.

Michałowicz ist, wie es sich aus seinen Werken ergibt, nirgendts im Auslande gewesen. Seine ganze Kunst verdankte er lediglich dem Krakauer Milieu, was zugleich von der Kraft und Lebensfähigkeit dieses Milieus zeugt. In seinen Werken verbindet er italienische, den Arbeiten italienischer, in Krakau ansässiger Bildhauer entnommene Elemente, mit niederländischen, den Kupferstichen entlehnten Elementen, die seit dem Jahre 1548 angefangen, von Cornelis Floris als Vorlageblätter herausgegeben wurden, und die, nachdem sie sich von Antwerpen aus über ganz Europa unglaublich rasch verbreitet hatten, seit Mitte des XVI. Jahrhunderts auch nach Krakau gelangten, wie es eben aus den Werken Michałowicz's ersichtlich ist. Von Padovano übernimmt Michałowicz als einer der ersten Sansovineske Grabmalfigur. Der Einfluß der Figuren Padovanos ist in den Grabmälern Michałowicz's überall deutlich sichtbar, vom Grabmal Izdbieński's bis zu jenem Padniewski's und gewissermaßen auch dem Uchański's. Zwar beherrscht unser Bildhauer die Menschengestalt nicht bis zu dem Grade, wie der italienische Meister, indem er aber im Laufe der Zeit auch in dieser Beziehung fortschreitet, bietet er im Grabmal Padniewski's eine Figur, die — neben den Statuen Padovanos — von allen in Polen vorhandenen jedenfalls die beste ist. Abgesehen von dem Zusammenhang mit den Figuren Padovanos und der Nachahmung den Wappenschild tragenden Engel vom Sarkophage Tomicki's in dem Grabmale Zebrzydowski's, hat die Kunst Michałowicz's mit der Padovanos, der sich dem Klassizismus und dem Monumentalen zuneigt, nichts gemein. In dieser Hinsicht ist das Grabmal der das Wappen Ciolek führenden Edelfrau aus Brzeziny sehr bezeichnend; die Figur der Verstorbenen, die Padovanos Gestalt der Barbara Tarnowska in Tarnów deutlich nachgebildet ist, erhielt eine ganz andere architektonische Einfassung, die eine Verneinung der Architektur des erwähnten Grabmals Padovanos bedeutet. Daraus ergibt es sich, daß man den Michałowicz, trotz den Abhängigkeit seiner Grabmalfiguren von denen des Padovano, nicht als den Schüler dieses italienischen Meisters betrachten könne. Der Konstruktion des Grabmals Izdbieński's und noch deutlicher derjenigen des Grabmals in Brzeziny liegt das Schema des Grabmals des Bischofs Johann Konarski aus

dem Jahre 1521 im Dom zu Krakau zugrunde, jedoch mit dem Unterschied, daß Michałowicz die Marmorplatte des Bischofs in Flachrelief, durch eine raumplastische Statue in einer halbrunden Nische ersetzte. Eine solche Figur und in einer ebensolchen Nische ist ein bei unserem Bildhauer besonders beliebtes Motiv. In dem Grabmal Padniewski's muß man die Einwirkung des Grabmals der Familie Jordan (zwischen 1565 und 1568) in der Katharinenkirche zu Krakau feststellen, selbstverständlich nicht in der Gesamtkomposition, sondern in den Details. Michałowicz führte hier unter Einwirkung der dreibogigen Nische im Grabmal der Jordans eine zweibogige ein und entlehnte von dort das Motiv, die Nische mit der Statue des Verstorbenen auf Hermen zu stützen, ferner die Art und Weise der Wappenanordnung, wie auch — in allgemeinen Umrissen und vereinfacht — die Bekrönung des Ganzen.

Michałowicz hat zwar verschiedene Motive und Ornamente teils den Krakauer-italienischen Vorbildern, teils den Vorlägeblättern des Floris entnommen, diesen Stoff bildete er aber selbständig um und — trotz Entlehnungen — bot er in der Folge, bei sehr großer Begabung, Erfindungskraft und lebhaftem künstlerischem Temperament, Werke, die in ihrem ganzen Ausdruck doch eigenartig sind. Die schöpferische Individualität Michałowicz's offenbart sich in ihnen ganz deutlich. Michałowicz strebt nicht nach dem Monumentalen, nach großzügigen Kompositionen. Es ist eine von Grund aus unklassische Natur. Als ein Kind des Nordens war er nicht imstande in die Proportionen- und Rhythmenharmonie der italienischen Renaissance einzudringen, was uns gleichzeitig die auffallenden Abweichungen von den überlieferten italienischen Normen erklärt. Diese Abweichungen sind ganz unbewußt, denn sonst müßten wir in Michałowicz eine revolutionäre, der Kunst neue Wege bahnende Individualität sehen. Indessen war Michałowicz, sogar für unsere Verhältnisse, kein bahnbrechender Künstler, wenn er auch in unsere Grabmalplastik manch neues Element eingeführt hat. Die erwähnten Abweichungen, die scheinbar den Eindruck von Aufruhr und Anarchie machen, und die aus der ungenauen Kenntnis der italienischen Kunst und Fehlen eines tieferen Eindringens in ihren Geist hervorgehen, verleihen den Werken Michałowicz's viel Frische und naive Anmut. Vornehmlich atmen seine früheren Werke gleichsam noch den Geist des Quattrocentos, und nicht des Cinquecentos.

In den zeitlich früheren Werken Michałowicz's ist der Zusammenhang der Ornamentik mit der Dekoration der Sigismundkapelle und dem Baldachin des Jagiello-Grabmals, eines archivalisch festgestellten Werkes des Giovanni Cini aus Siena, sichtbar. Die Tatsache, daß die Ornamentik eben in den frühen Arbeiten Michałowicz's am stärksten auftritt, gestattet uns in Cini den Lehrer unseres Bildhauers zu sehen. Dieser vortreffliche Dekorateur, der, wie man annehmen darf, auch Grabmalfiguren meißelte, wäre vor allem berufen gewesen, eben einen solchen Schüler wie Michałowicz auszubilden.

Die architektonische Tätigkeit Michałowicz's tritt im Vergleich mit seiner bildhauerischen in den Hintergrund. Auch in der Architektur war das Monumentale nicht der hervorstechende Zug unseres Künstlers, wie man es aus der Art und Weise ersieht, wie er den Kuppeltambour der Padniewski-Kapelle zergliederte. Es scheint, daß die Architektur bei Michałowicz vor allem den Hintergrund für die Grabmalplastik bildete. Es gibt keine Voraussetzungen für die Annahme, daß er größere architektonische Arbeiten von künstlerischem Gepräge übernommen hätte.

Michałowicz wurde erst im Jahre 1570 in die Krakauer Steinmetz- und Maurerzunft aufgenommen und erhielt das Stadtrecht erst im Jahre 1571. Trotzdem arbeitete er in Krakau selbständig jedenfalls bereits im J. 1560 und fast bestimmt einige Jahre zurück, er muß also einen mächtigen Gönner gehabt haben, zumal da er kein königliches Servitoriat besaß, das ihm die Arbeit außerhalb der Zunft ermöglicht hätte. Dieser Gönner war höchst wahrscheinlich Martin Izdbieński, Domherr von Krakau und Posen, Neffe des Bischofs Benedikt Izdbieński, Mitvollstrecker des Testaments des Bischofs Zembrzydowski, seit dem Jahre 1560 Besitzer des Domherrnhauses, in dem sich das Portal mit dem Türsturz von Michałowicz's Meißel befindet, endlich Administrator der Krakauer Diözese nach dem Ableben des im Jahre 1572 verstorbenen Bischofs Padniewski.

In den Akten der Maurer- und Steinmetzzunft, in denen der Name Michałowicz's in den Jahren 1570—80 auftaucht, werden als seine Schüler genannt: Matthias Kusietek, Paul Zapisz, Nikolaus Goczal aus Pińczów, Peter Biały, Adam Naporek aus Gołaczew, Nikolaus Burdek aus Chełm, Andreas Łyczko aus Urzędów sowie Markus

und Alexander Michałowicz, von denen der erste der leibliche Bruder unseres Künstlers, der andere dessen Sohn war.

Michałowicz starb im schönsten Mannesalter, wahrscheinlich 50 Jahre alt, um das Jahr 1583 zu Łowicz.

Lediglich die Merkmale eines Werkes aus der Werkstätte Michałowicz's trägt das Epitaphium Gabriels aus Szadek, aus dem Jahre 1563, in der Dominikanerkirche in Krakau, das zu gleicher Zeit mit dem Grabmal Zebrzydowski's entstanden ist und mit diesem stilistisch zusammenhängt.

Betrachtet man die Michałowicz zugeschriebenen Werke, so kommt man zu der Überzeugung, daß keines, außer den oben genannten, von ihm oder seiner Werkstätte herrührt. Die Grabmäler der Brüder Wolski in Warschau (1568), Johann Stanislaus Tarnowski's in Chroberz (1569), Johann Leżyński's in Chełm (1573) des Abtes Martin Białobrzieski in Mogiła bei Krakau († 1586) und vielleicht auch des Pfarrers Zbigniew Ziółkowski in Chroberz († 1553, das Datum der Errichtung des Grabmals ist unbekannt) sind Arbeiten ein und desselben Bildhauers bzw. ein und derselben Werkstätte. Dieser Bildhauer, der dem Einflusse Michałowicz's unterlegen, jedoch im Vergleich mit ihm viel schwächer gewesen war, überlebte den Meister aus Urzędów, wie es das Grabmal des Abtes Białobrzieski beweist. Auch dieser Bildhauer schöpfte aus den Werken der lokalen Plastik, wie z. B. aus dem Grabmale der Jordans für das Grabmal Leżyński's, auch in seinen Werken finden sich Reflexe der Arbeiten Padovanos wie auch der niederländischen Vorlageblätter, aber die Art und Weise, wie er davon Gebrauch macht, ist ganz anders als bei Michałowicz. Man sieht keinen Zusammenhang mit der Kunst Michałowicz's in den Grabmälern und Epitaphien: Boratyński's, Bogusz's, Samuel Maciejowski's, Kirsteins, Benedikt aus Koźmin und der Czarny's — alle in Krakau. In keiner Verbindung mit Michałowicz steht auch der Renaissanceumbau des Domherrnhauses in der Kanoniczagasse N^o 18, dessen schönster Teil (abgesehen von dem Türsturz Michałowicz's) die Säulenloggia im Hofe des Hauses ist. Dieser Umbau stammt, wie man aus den Akten des Domkapitels ersieht, samt den Türpfosten des Portals aus jener Zeit, da der Posener Bischof Andreas Czarnkowski bis zum Jahre 1560 Besitzer des Hauses war. Das Schloß in Łowicz, vom Erzbischof Uchański im J. 1574 erbaut, ist nicht erhalten, man kann also der Autorschaft Michałowicz's

auf Grund des Stils nicht nachspüren. Es ist fast ausgeschlossen, daß Michałowicz zu jener Zeit eine so große Arbeit hätte übernehmen können, da er gerade in den Jahren 1572—5 mit dem Umbau der Kapelle Padniewski's und mit dessen Grabmal beschäftigt war. Nachdem er später, im J. 1580, eine weit geringere Aufgabe, wie es der Umbau der Uchański-Kapelle in der Stiftskirche zu Łowicz war, übernommen hatte, da siedelte er nach Łowicz über.

In der zweiten Hälfte des XVI. Jahrhunderts übt das künstlerische Erbgut der ersten Hälfte dieses Jahrhunderts seinen Einfluß aus, aber ungefähr seit dem Jahre 1550 macht sich der niederländische Einfluß auf unsere Grabmalplastik immer stärker geltend. In der Evolution, welche unsere Skulptur nun durchmacht, spielt Michałowicz keine geringe Rolle. Er hatte doch als erster die niederländischen Elemente mit den Krakauer-italienischen in einer höchst künstlerischen Weise verbunden und ist also das Band geworden, welches die Krakauer-italienische Kunst mit dem niederländischen Italianismus verknüpft.

Der unbekannte Verfasser der Inschrift auf der Grabtafel Michałowicz's in Łowicz nannte ihn den polnischen Praxiteles. Der Vergleich mit Praxiteles oder Phidias war in der Epoche des Humanismus Mode, aber die Betonung der polnischen Abstammung dieses Praxiteles ist jedenfalls ein Zeichen des nationalen Stolzes, der Freude über die Tatsache, daß Polen einen so hervorragenden Künstler hervorgebracht hat. Und tatsächlich gibt es zu jener Zeit bei uns außer Padovano († 1574) keinen Bildhauer vom Range Michałowicz's. Dieser homo novus, der aus einem kleinen Städtchen gekommen war, der keine künstlerische Tradition besaß und nie im Auslande gewesen war, mußte über ein sehr großes Talent verfügen, wenn er sich so hoch hatte hinaufschwingen können. Es war ein Künstler von Gottes Gnaden. Am polnischen künstlerischen Firmamente leuchten in der zweiten Hälfte des XVI. Jahrhunderts zwei Sterne erster Größe: Jan Kochanowski, der Dichter, und Jan Michałowicz, der Bildhauer. Das Leben Michałowicz's fällt zeitlich mit dem Leben Kochanowski's zusammen.

43. ROSPOND ST.: Patronimiczne nazwy miejscowe z obszaru języka serbochorwackiego i słoweńskiego. (*Les noms de lieu patronymiques sur le territoire linguistique serbo-croate et slovène*).
Séance du 25 novembre 1935.

La première partie du travail analyse le matériel historique et contemporain du point de vue de la grammaire; la 2^{me} le fait du point de vue de la géographie et de l'histoire.

I = Explication des noms de lieu en *-ić*.

L'auteur a examiné l'étymologie de tout le matériel historique, environ 600 noms de lieu, en analysant leur thème et la fonction du suffixe. Il a fallu tout d'abord reconstruire chaque nom par rapport à la phonétique et à la morphologie en s'aidant de l'analyse philologique de sa graphie dans les documents latins, et en tenant compte des données comparatives; il a fallu ensuite localiser ce nom à l'aide des dictionnaires de géographie, des cartes d'État major et d'autres publications.

Le matériel a été classé comme il suit:

A = les noms de lieu dérivés d'une racine slave.

1. noms de lieu avec le suffixe *-ići* || *-ić* à fonction patronymique:

a) dérivés de noms propres composés de deux formes (*Berislavići, Stojmerići*);

b) dérivés de noms abrégés: § 1 Les hypocoristiques avec l'élément formatif *-a, -o, -e*; § 2 *-c-, -č-*; § 3 *-h-* etc. (*Pribići, Pribčići, Ladihović < Vladihović*);

c) dérivés de noms à un seul thème (sobriquets, surnoms, ex. *Čaplići*).

2. les noms de lieu avec le suffixe *-ić* à fonction diminutive (*Dolčić, Tržić, Vrbić*).

3. les noms de lieu avec le suffixe *-ić* à fonction structurale (*Rašević < Hrašćević < Hrašćevik*).

B. = les noms de lieu dérivés d'une racine non-slave.

1. noms de lieu avec le suffixe *-ići* || *-ić* à fonction patronymique:

a) tirés des noms chrétiens (*Ivančići, Jelići, Nikšići* etc.);

b) tirés des noms d'origine étrangère (*Baošići, Kopilčići* etc.).

2. les noms de lieu avec le suffixe *-ić* à fonction diminutive (*Cerić, Komić*).

3. les noms de lieu avec le suffixe *-ić* à fonction structurale (*Cumić, Drinić*).

Le matériel ainsi classé permet ces conclusions principales: 1) une évidente prédominance et productivité de la fonction patronymique, ce qui correspond au fait que le système de la communauté familiale chez les Serbes s'est maintenu jusqu'aux derniers temps, 2) la fréquence des noms de lieu tirés des mots composés à deux termes, 3) l'emploi plus fréquent de certains éléments de formation à l'abrègement des noms (ex. *-c-, -č-, -k-, -l-, -n-* etc.), moins fréquent pour les autres (ex. *-m-, -v-* etc.), 4) le pourcentage relativement grand des noms de lieu d'origine étrangère.

Dans son travail¹ où il traite de quelques types de suffixes dans les noms de lieu, Otto Franck s'est basé sur le matériel contemporain et, malgré le titre de son ouvrage, s'est borné à donner l'explication des noms de lieu du territoire serbe.

II = La répartition géographique du matériel historique et contemporain.

Vu le matériel historique fourni par les documents qui citent un plus grand nombre de noms de lieu dans une région plus ou moins continue et, d'autre part, une statistique des noms de lieu ayant été faite d'après les index de quelques publications qui offrent une image topographique plus ou moins exacte des ensembles des données de la géographie et de l'histoire, on peut présenter l'extension territoriale du type de suffixe en question, entre le XII^e et le XV^e siècle, de façon suivante:

A = l'ensemble ininterrompu des Alpes Dinariques, à la physiographie bien délimitée et isolée, c'est-à-dire à peu près la Zeta, la Raška, la Bosnie primitive, l'Herzégovine, la Dalmatie et la Croatie, mais celle-ci seulement jusqu'à la Save. Sur ce territoire le type toponomastique en question a été productif.

B = les territoires de périphérie, composés d'ensembles géomorphologiques aux traits de transition; ce sont: la dépression de la Morava et du Vardar, le bassin de la Save et du Danube, la Slovénie, l'Istrie et les îles. Cet espace, à savoir la Slovénie,

¹ Studien zur serbokroatischen Ortsnamenkunde, Berlin 1932; cf. le compte-rendu de l'auteur dans »Južnoslovenski Filolog« XII 270-84.

l'Istrie, les îles, la Slavonie avec Sirmie, Podrinje, Bačka et Banat, la Šumadija, la Serbie orientale et la Macédoine n'ont point ce type-là ou bien ne l'ont que très rarement.

A partir du XVI^e s. on constate des tendances à une nouvelle répartition territoriale de ce suffixe. Les choses se présentent aujourd'hui comme il suit:

A = la région du type patronymique extrêmement productif (environ 20%), à savoir la Zeta, la Raška, la Bosnie (comprise plus largement qu'à la I époque), l'Herzégovine, la Šumadija et les »oasis«: celle des Uskoks (sur le littoral de la Croatie), de Bačka, de Krk (la partie occidentale de l'île) et d'Istrie (surtout dans le dialecte de Vodnjan et de Čepić).

B = la première région de périphérie avec le type improductif *-ić* (env. 3%).

C = la seconde région de périphérie qui ne possède presque point ce type-là. Ces deux régions, dont la première entoure la région du centre, c'est-à-dire A, et l'autre entoure la région B, occupent en lignes générales le territoire périphérique de la I-ère époque, augmenté, d'un côté, par la lisière de la Dalmatie sans l'arrière et par la Croatie d'avant la Save, diminué, de l'autre côté, de ces territoires voisins (surtout de Podrinje et de la Šumadija) où le type *-ići* avait pénétré avec l'arrivée de la population dinarique.

Franck n'a représenté sur les cartes que le matériel contemporain et a distingué même jusqu'à 10 zones de densité en opérant par petites étendues. En regard d'un pareil »échiquier« territorial, mais sans les données historiques, il lui était difficile de traiter le phénomène de manière synthétique et d'arriver aux conclusions positives, ce qui serait seul possible en réunissant l'examen de l'expansion d' *-ići* productif ou improductif avec l'examen des facteurs extra-linguistiques.

Quant à l'auteur, sur la base d'une méthode qu'il appelle combinatoire, grâce à la statistique qu'il a pu établir pour le matériel contemporain, il a distingué trois zones d'expansion: A, B, C. Il a commencé par compter le pourcentage des noms en *-ići* sur de petites étendues et lorsque des espaces voisins attestaient plus ou moins le même pourcentage, il les réunissait en un seul. Après avoir ainsi obtenu trois complexes de territoires, il a établi le pourcentage propre à chacun d'eux.

Le matériel ayant été ainsi réparti du point de vue de la

chronologie et du territoire, l'auteur cherche à le réunir avec des données de la géographie (à dire plus exactement: de la géomorphologie), de l'histoire et de la sociologie. Car cette corrélation du matériel linguistique et des facteurs extra-linguistiques jette beaucoup de lumière sur ce qu'on appelle la théorie de la communauté familiale.

Il s'efforce aussi à lier deux aires d'expansion, différentes par rapport au territoire et à la chronologie, avec la répartition des dialectes serbo-croates. Mais il remarque qu'on ne peut aucunement y chercher l'accord avec la répartition dialectale d'aujourd'hui, cela ne serait possible que peut-être pour le passé; on ne peut le constater un peu nettement que pour les tendances générales des dialectes serbo-croates au cours de l'histoire, de même que pour le phénomène de toponomastique en question.

Le suffixe **-itj-* dans les noms de lieu a pris sur le territoire occidental des Slaves du sud les formes suivantes: serbo-croate *-iči* || *-iče* || *-ič*, slovène *-iči* || *-iče* || *-ič*; en Macédoine on trouve: *-išti* || *-ište* || *-išta*. La forme du pluriel est primitive; elle s'est longtemps maintenue, en particulier dans la région où ce type des noms de lieu était généralement productif, mais autrefois *-iče* n'était que l'accusatif pl. (u *Vranoviće*, za *Vidomiriće*). Aujourd'hui on rencontre toutes les trois variantes phonétiques et on peut tracer ainsi leurs aires d'expansion territoriale:

1) *-iči* prédomine — Franck l'a déjà montré — dans la région de la grande fréquence du type patronymique (cf. l'espace A dans la 2^{me} époque).

2) *-ič* est plus nombreux dans la région où le type patronymique est rare.

3) *-iče* n'a pas d'expansion territoriale continue; il n'est productif que dans certaines parties de la Zeta, de la Raška et en Slovénie (comme *-iče*).

44. RYBARSKI R.: *Skarbowość Polski w dobie rozbiorów. (Les finances de la Pologne à l'époque des partages)*. Séance du 30 septembre 1933.

Le travail résumé étudie, du point de vue des finances, la période comprises entre 1764 et 1795. Le sujet est nettement délimité par rapport à l'époque précédente par les réformes fiscales entreprises en 1764. Avant cette date le Trésor est plongé dans le marasme, ou plutôt il se désagrège. Ce n'est d'ailleurs que depuis 1764 que nous disposons de sources plus abondantes. Les recherches aboutissent à l'année 1795, c'est-à-dire elles sont menées jusqu'au moment de l'effondrement de l'ancienne République Polonaise.

Les questions dont nous entretient le présent travail, ont déjà été étudiées précédemment. Ainsi, dans son grand ouvrage intitulé »Wewnętrzne dzieje Polski za Stanisława Augusta (« Histoire de la politique intérieure en Pologne sous le règne de Stanislas-Auguste»), Thaddée Korzon a consacré aux finances le troisième volume et une grande partie du quatrième et n'a, bien entendu, pas négligé d'étudier les sources. Si l'auteur revient sur ce sujet, il le fait pour différentes raisons. T. Korzon n'a d'abord pas tiré parti de tous les matériaux; ainsi p. ex. les documents faisant partie de la collection de la famille des Popiel, la quelle ne lui étaient pas accessibles et il n'a pas tenu compte de certains autres matériaux, vu que son ouvrage poursuivait un but plus général. Les Livres de compte, conservés aux Archives du Trésor à Varsovie, sont particulièrement intéressants. Nommons à ce propos les Rapports des contrôleurs des douanes, les Protocoles concernant la contribution foncière, les Livres d'Inspection se rapportant à l'impôt sur les maisons, les Registres relatifs au papier timbré etc. Tous ces matériaux permettent de se renseigner dans les détails sur le fonctionnement de l'administration fiscale et de se faire une idée de ce qu'étaient en réalité les différentes réformes qu'on introduisit dans la répartition et la perception des impôts.

Korzon s'est surtout occupé des dépenses de l'Etat et s'est moins intéressé à ses revenus, comme il n'a pas soumis à une analyse minutieuse l'assiette des différents impôts. Quant à l'auteur, il a tâché de maintenir le présent travail dans les limites,

fixées par la science des finances, qui traite en premier lieu des revenus de l'Etat, en particulier des revenus fondés sur le droit public (contributions). C'est pour cette raison qu'il s'est moins occupé de l'économie privée qui n'avait d'ailleurs pas une grande importance pour les finances. L'administration de la fortune du roi réclame spécialement des recherches particulières.

L'auteur n'a pas tenu compte de l'organisation des finances dans les palatinats, comme il a négligé de s'entretenir des finances des diétines. Nous ne disposons pas de matériaux qui permettraient de tracer actuellement un tableau synthétique de ces questions. Il a tenu compte en revanche des bases juridiques, sur lesquelles repose le budget de l'Etat, et traite de la comptabilité et du budget, comme il n'a également pas négligé d'étudier les questions en rapport avec le crédit public. Quant aux finances à l'époque de l'insurrection de Kościuszko, il en traite à part.

Le travail se propose de décrire l'effort tenté sous le règne de Stanislas-Auguste en vue de rétablir les finances et tâche d'élucider la question de savoir dans quelle mesure le facteur financier a contribué à l'effondrement de la Pologne, respectivement, à quel point les tentatives de relever les finances après le premier partage ont été couronnées de succès. Ce n'est qu'après avoir étudié dans les détails la situation économique de la République Polonaise dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, qu'il sera possible d'émettre un jugement définitif sur l'efficacité de cet effort et ce n'est qu'alors qu'on pourra connaître le rapport de dépendance réciproque entre les finances et l'économie sociale. L'auteur a été amené à s'occuper de ce rapport dans les conclusions finales, cependant il a dû nécessairement se servir de données fragmentaires, dans la mesure où il s'agissait des conditions économiques.

Il est possible de distinguer plusieurs étapes dans l'évolution des finances polonaises entre 1764 et 1795. Les réformes entreprises entre 1864 et 1868 tâchent d'atteindre deux buts différents: 1^o) elles s'efforcent d'améliorer l'administration fiscale, dans un état déplorable sous le règne de la dynastie de Saxe, efforts qui se traduisirent par la création des Commissions des Finances; 2^o) elles se proposent de substituer de nouvelles contributions aux anciens impôts surannés et parfois très onéreux. On ne pensa pas cependant à trouver de nouvelles sources de revenus, on ne songea

pas à imposer à l'Etat de nouveaux fonctions et, en conséquence, de nouvelles charges. Les catastrophes survenues entre 1768 et 1772, interrompirent ces travaux.

On les reprit en 1775 et 1776. La création d'une Section Financière attachée au Conseil Pémanent n'avait pas de plus grande importance et les commissions fiscales continuèrent à jouer leur ancien rôle. En revanche, dans le courant de ces deux années on décrète de nouvelles contributions et l'on procède à la révision des impôts anciens, afin de compenser la diminution énorme des revenus après le premier partage de la Pologne. Cette diminution se faisait surtout cruellement sentir dans le Trésor du roi (perte des domaines et des salines). La Pologne est dotée à cette époque d'un système normal de contributions, comparable à celui des autres Etats, quoiqu'il ne fût pas aussi imbu de fiscalisme qu'ailleurs. Les réformes entreprises en 1775 et 1776, se rattachent à certains égards (papier timbré, tabac) au grand effort financier tenté en Pologne au XVII^e siècle après les guerres avec la Suède, effort interrompu ensuite et qui sombra dans l'oubli.

La législation fiscale ne subit pour ainsi dire aucun changement entre 1788 et 1792. L'administration devient plus perfectionnée, les recettes augmentent lentement, mais on ne réalise aucune réforme fiscale. Les revenus accusent une hausse subite à l'époque de la Grande-Diète, grâce à l'augmentation du taux des contributions anciennes et au vote de nouveaux impôts (impôt sur le cuir, contribution de 10 et 20 gros). On s'adresse également au crédit étranger et l'on procède à l'unification du système des contributions ainsi que de l'administration fiscale, à l'occasion des réformes constitutionnelles.

Quant aux finances à l'époque de l'insurrection de Kościuszko, elles ont un caractère à part et sont un exemple typique des finances pendant les mouvements révolutionnaires. On cherche à augmenter les revenus sans reculer devant aucun moyen, aussi impose-t-on de lourdes charges et, à défaut de revenus, on a recours à l'inflation du papier-monnaie.

Les réformes fiscales réalisées entre 1764 et 1795 méritent en général d'être favorablement jugées, surtout si on les compare avec le désarroi qui caractérisait le règne de la dynastie de Saxe. L'assiette des impôts devient plus solide, on trouve de nouvelles sources de revenus et ceux-ci augmentent très fortement pendant

la Grande-Diète. Les bases juridiques, sur lesquelles repose le système fiscal, furent bien établies, un budget dans l'acception stricte du terme, est voté en 1768, de sorte qu'en ce qui concerne celui-ci, la Pologne devance les autres Etats, à l'exception de l'Angleterre, quoiqu'elle prenne le pas sur la Grande-Bretagne sous le rapport du contrôle parlementaire. La question relative aux dettes de l'Etat est réglée à cette époque par le fait de créer un Fond d'amortissement des dettes et l'on contracte, au temps de la Grande-Diète, des emprunts étrangers à un taux avantageux. L'administration fiscale ne cesse de s'améliorer, quoiqu'elle soit toujours encore incapable de suffire aux besoins de l'Etat.

Malgré tout, même l'année 1789/90, les ressources du Trésor ne permettent pas d'affecter à l'entretien de l'armée autant d'argent qu'en dépensait p. ex. la Prusse, l'Etat le plus pauvre et le moins vaste de tous ceux que la Pologne avait pour voisins. Quelles sont les causes de cet état de choses?

Il ne faut pas les chercher uniquement dans l'organisation fiscale. La législation fiscale était certainement défectueuses à bien des égards; elle ne tenait compte que d'un côté de la tâche à accomplir et ne savait pas tirer parti des sources les plus accessibles à l'imposition. Elle se ressentait fâcheusement de la doctrine des physiocrates, qui n'admettait qu'un seul impôt, savoir l'impôt perçu sur le produit net que donnait la propriété foncière; enfin elle négligeait les contributions indirectes, les taxes douanières et les impôts sur la consommation.

Il aurait fallu poser pour ainsi dire les fondations de l'administration fiscale en 1764. Quoiqu'on eût réalisé de grands progrès, on ne pouvait pourtant pas la créer dans l'espace de quelques dizaines d'années; les hommes compétents faisaient défaut et l'on ne s'adressait pas à des étrangers, comme on le faisait p. ex. en Prusse. Le personnel trop peu nombreux travaillant dans l'administration du fisc, elle était incapable d'accomplir les différentes tâches qu'on lui imposait. Les nouvelles contributions votées par la Grande-Diète, réclamaient soit la formation *ad hoc* d'un nouveau personnel, mesure qui entraîne toujours des risques (impôt sur le cuir), soit il fallait s'adresser à la bonne volonté des citoyens (contribution volontaire consistant à payer 1 gros sur 10 ou sur 20). Cet appel aux citoyens donna, il est vrai, de bons résultats,

mais on ne saurait remplacer une administration compétente, fonctionnant régulièrement, par une levée volontaire.

La faiblesse du pouvoir exécutif et la conscience par trop »large« de certaines sphères de la population, quand il s'agissait de s'acquitter des impôts, empêchaient également de réaliser de plus grands revenus. La noblesse s'opposait maintes fois à la perception de l'impôt sur la consommation, et la régie des tabacs dans l'Est de la Pologne ne donnait presque pas de revenus, parce qu'on se livrait à la culture illicite du tabac. Les registres concernant la capitation de la population juive étaient altérés et falsifiés et l'on ne réussit jamais à supprimer la contrebande.

Il faut chercher dans la faiblesse de la Pologne à l'égard de l'étranger une autre raison, et non des moindres, qui empêchait les revenus du fisc d'augmenter. Les puissances étrangères exerçaient une pression sur la législation fiscale et imposaient unilatéralement des droits de douane à la Pologne envers et contre les traités; ainsi p. ex. la Prusse tirait unilatéralement parti de son monopole du sel, mais ne tolérait pas que cette source de revenus alimentât le fisc polonais. Les armées étrangères encourageaient la contrebande et la vente illicite de marchandises frappées d'un impôt.

La situation économique précaire de la Pologne était très probablement la cause principale du fonctionnement défectueux de l'administration fiscale. On ne pouvait guère doubler ou tripler les revenus du Trésor, parce que la situation économique du pays n'aurait pas pu supporter une augmentation pareille, vu le manque d'institutions de crédit, l'état de la circulation monétaire, l'industrie peu développée et l'absence de commerce actif. Les grandes réformes économiques dont le but consistait à assimiler la Pologne aux autres Etats, auraient dû être entreprises parallèlement aux réformes fiscales, voire même les précéder. Ces réformes ne furent pas réalisées; en revanche on réussit mieux avec les réformes fiscales.

45. SINKO T.: **De famis et libidinis in fabula Petroniana momento.** (*Le motif de la faim et de la luxure dans le roman de Pétrone, comme moyen permettant de le reconstituer*). Séance du 14 octobre 1935.

Les aventures des trois vagabonds dont nous parle le roman de Pétrone, ont pour principal moteur les deux forces qui, de l'avis de Schiller, président à tous les événements humains. Ces forces sont: la faim et la luxure. Une fois que nous avons établi leur alternance, nous pouvons éclaircir, plus exactement qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, le sens des renseignements occasionnels sur les parties perdues, comme nous sommes en état de définir l'importance des lacunes, de juger de leur contenu et de reconstituer le sujet du roman.

S'appuyant sur ch. 10,5 ainsi que sur d'autres mentions, l'auteur admet qu'Encolpios et Ascylte étaient des étudiants errants qui, au commencement du roman, cherchent à trouver un emploi à l'école du rhéteur Agamemnon où ils espéraient remplir les fonctions de maîtres suppléants. Le passage déclamatoire au début, est le discours d'un candidat développant son programme. Comme il a faim, la pensée de la nourriture l'obsède, aussi emploie-t-il beaucoup de métaphores empruntées à l'art culinaire. L'espoir de se nourrir chez Agamemnon que caressaient les amis, fut cependant déçu, car celui-ci souffrait également de la faim. Pour le moment, le rhéteur ne décida qu'à les emmener chez un parvenu nommé Trimalcion où, pendant un banquet donné à l'occasion des Saturnales, ils devaient jouer le rôle d'ombres.

Le banquet ne devait avoir lieu que le surlendemain. Les deux jours d'attente sont remplis par des scènes de jalousie à cause de Giton (motif de la luxure). Les injures proférées à cette occasion par Ascylte (9, 8 et 9), ne font qu'établir l'impuissance dont Encolpios a fait preuve au cours d'une aventure amoureuse nocturne, mais elles ne nous autorisent pas à supposer qu'à l'instar de Lucius, décrit par Lucien dans l'épilogue de »L'Âne«, il ait été un *gladiator obscenus* dans les jeux du cirque. Le fait d'avoir vendu un pallium de femme et de l'avoir échangé contre une tunique perdue par les trois amis, où des pièces d'or étaient cousues dans l'étoffe, jette de la lumière sur l'incident le

plus important, soit sur la profanation des mystères de Priape. Comme Psyché, une servante de la »prêtresse« de Priape, reconnu les sacrilèges au pallium volé, celui-ci devait appartenir à la patronne qui réclama immédiatement une indemnité. Les menaces exagérées de Quartilla paralysèrent l'énergie des profanateurs et les rendirent incapables de lui donner satisfaction; en outre elles corroborèrent leur conviction que c'est précisément ainsi que se manifeste la colère du dieu offensé. Quartilla fait expier la faute dans un mime improvisé, qui finit par le *pervigilium Priapi* et le mariage du jeune couple (Pannychis et Giton). La vue de leurs caresses doit redonner des forces à Encolpios.

La profanation des mystères et la perte de la tunique avec les pièces d'or, précédèrent l'entrée à l'école d'Agamemnon, tandis que la vengeance de Quartilla coïncide avec l'espace de temps où les vagabonds attendaient le banquet de Trimalcion. En s'y rendant, ils apprirent non sans effroi, que leurs pires ennemis avaient fait leur apparition dans la ville, des gens envers lesquels ils étaient les plus coupables et qu'ils avaient fuis pour aller dans la bourgade où se trouvait l'école du rhéteur. S'étant un peu calmé, ils prirent part au banquet, mais le quittèrent avant la fin en cachette devant Agamemnon, envers lequel ils avaient tous les trois pris un engagement.

Une nouvelle scène à cause de Giton finit par la séparation des trois amis. Abandonné par Giton, Encolpios cherche un refuge dans un lieu solitaire au bord de la mer et y passe trois jours, en faisant une sorte de retraite avec examen de conscience. Le pécheur contrit s'accuse, il est vrai, d'avoir trahi et tué son hôte, mais comme l'auteur traite en humoriste les héros du roman et leurs actes, il est permis d'admettre que l'adultère, pris en flagrant délit la nuit, blessa l'hôte en se défendant pendant la fuite et qu'il croyait l'avoir tué (comme Lucius chez Apulée, 2, 35), tandis qu'il devait encore le rencontrer à l'avenir.

Revenu de son refuge et se trouvant de nouveau parmi les hommes, Encolpios fait la connaissance du poète Eumolpe que l'auteur fait entrer en scène, surtout parce qu'il désire que ses confessions mettent en lumière l'immoralité des maîtres et que ses vers improvisés servent à parodier la poésie contemporaine. Les digressions d'Eumolpe, les excursions d'Agamemnon, voire le banquet de Trimalcion, sont la preuve du caractère »statarique«

du roman dont l'action est assez pauvre. Le fait que la scène de jalousie se répète deux fois à cause de Giton et qu'Eumolpe joue encore une fois le rôle d'Ascylte auprès du même personnage, ce fait est, disons-nous, la preuve que l'auteur a négligé de se soucier de l'action. Eumolpe ne la fait avancer que lorsqu'il fait prendre à bord d'un vaisseau ses amis poursuivis pour quelque affaire. Les scènes à bord avec Lichas et Triphène, nous font connaître les ennemis que fuyaient les trois vagabonds en quittant la petite ville où vivaient Agamemnon et Trimalcion, comme elles nous permettent de reconstituer l'action des scènes antérieures à la profanation des mystères de Priape. Le dernier incident à Crotone finit par la mort d'Eumolpe et par la fuite d'Enclopios qui revient dans son village natal (fr. XLIX, XXXV et XLVI). Il l'avait quitté au début, vu que, comme Lucius au commencement de »L'Âne« de Lucien, on l'avait envoyé pour affaire chez Lichas à Tarente. Un songe prophétique (fr. XLIV) annonçait à ce nouvel Ulysse, la gloire que méritait l'auteur du roman.

Après avoir écarté d'entre les matériaux servant à reconstituer le roman, les fragments »massiliens« (I et IV), l'auteur établit que la narration qu'il vient de reconstituer, est renfermée dans trois livres. Quant aux renseignements qu'on trouve dans le codex de Trau sur les livres XIV et XV dont auraient été tirés les fragments concernant les événements antérieurs au banquet de Trimalcion et la description de cet banquet, l'auteur les explique par le fait que les différents incidents avaient des titres à part et que, comme les XVI satires de Juvénal, ces incidents étaient compris dans les trois livres de satires menippées.

46. STIEBER Z. *Wschodnia granica Łemków. (La frontière orientale des Lemki)*. Séance du 26 octobre 1935.

Cette année-ci l'auteur a étudié à fond l'ensemble des parlers des Lemki¹. Le but de son étude a été, entre autres, de tracer aussi exactement que possible la limite orientale de ces parlers. Voici

¹ Ces études ont été en partie subventionnées par le Fonds de la Culture Nationale. Les travaux dans quelques points principaux et d'autres, secondaires, du terrain ont été faits par M. P. Zwoliński, étudiant de l'Université de Lwów.

comment se présentent les résultats des recherches: au questionnaire, composé de 360 à 390 positions l'auteur a recueilli les réponses dans 50 villages des Lemki en Pologne, situés de telle façon que la distance entre deux villages était de 10 à 12 km.; on a noté en plus les noms populaires des villages et les appellations *locales* («Flurnamen»). En dehors des »points principaux« on a visité 28 points »secondaires« où on a pu recueillir encore des réponses à 50 jusqu'à 300 questions et quelques unes, au moins, des appellations locales. Pour la Tchéco-Slovaquie l'auteur s'est borné à recueillir le matériel dans 7 points principaux et un seul point secondaire sur la ligne Jarembina (en Spisz) — Medzilaborce.

Les recherches du côté polonais ont atteint la Solinka (affluent du San) c'est-à-d. sont allées jusqu'à la ligne où s'était arrêtée M^{lle} S. Rabiej arrivée du côté de l'est en étudiant le dialecte de Boiki¹. Il est, par conséquent, inévitable que nos dernières recherches apportent quelques corrections à la partie du mémoire de M^{lle} R. où elle a traité de la frontière entre les Boiki et les Lemki. En effet, M^{lle} R. ne connaissant pas le territoire à l'ouest de la Solinka ne pouvait se faire qu'une idée assez imparfaite sur les dialectes de là-bas.

M^{lle} R. a pris la Solinka pour ligne de séparation entre les Boiki et les Lemki. Elle estime que les traits distinctifs entre les deux dialectes sont: 1) l'accent mobile chez les Boiki, fixe chez les Lemki, 2) la prothèse devant les voyelles initiales chez les B., son absence chez les L., 3) $i < \bar{e}$ chez les B., $'u < \bar{e}$ chez L., 4) la palatalisation des consonnes devant $i < \bar{o}$, \acute{e} plus forte chez les Boiki, 5) $-č$ ($-c'$) palatal chez les B., dur $-c$ chez les L., 6) le maintien de la palatalisation $-ń$, $-t'$ chez les B. en regard de $-n$, $-t$ chez les L., 7) l'absence, chez les B., de la désinence instr. sign. fm. $-om$, connue chez les L., 8) des différences de vocabulaire.

L'examen approfondi de la totalité des dialectes des Lemki, a montré que le 4-ème et le 7-ème trait ne sont point distinctifs pour le territoire des Lemki par rapport à celui des Boiki. Une forte palatalisation des consonnes devant $i < \bar{o}$ ($ńič$, $pl'it$, $pot'ik$) peut

¹ Cf. le résumé du mémoire de M^{lle} S. Rabiej »Le dialecte des Boiki« dans les Comptes rendus de l'Ac. Pol. Sc. et L. XXXVII (1932) 6, p. 15—29.

être observée partout au sud de Gorlice. Seulement l'ouest de la région de Lemki (le territoire de Sącz et de Spisz) n'a dans cette position que des consonnes dures. On ne peut donc que constater d'une manière tout à fait générale que le type *nič* est plus fréquent chez les Lemki que chez les Boiki. Et la forme *k'isto* < *t'isto*, répandue dans toute la région des Lemki, et les formes *k'isno* "étroitement" *sk'ina* etc., fréquentes surtout au sud de Dukla et de Jaśliska, témoignent que la palatalisation devant *i* < *ě* est forte chez tous les Lemki. Quant à la désinence *-om*, elle est absente chez les Lemki du district de Krosno, dans la partie sud du district de Sanok et dans le comitat de Zemplin, mais on la constate dans le dialecte de Doły sur le San¹, et l'auteur l'a trouvée au nord de Lesko (à Huzele et à Jankowce).

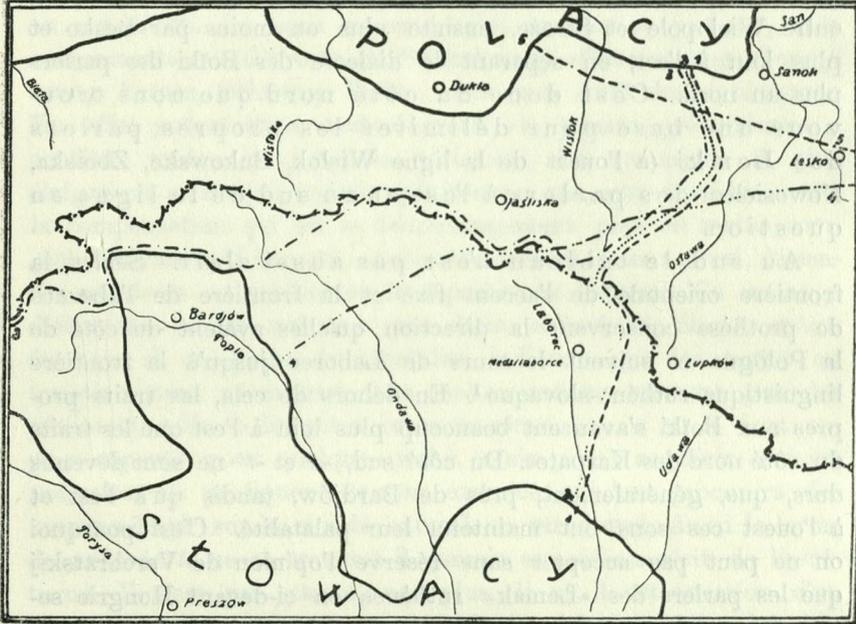
La limite de l'accent fixe n'atteint pas la Solinka, c'est ce qu'on a déjà su auparavant. Mais du côté polonais l'auteur l'a pu indiquer très exactement: l'accent fixe est encore général ou tout à fait prédominant à Wisłok Górny, à Karlików, Bełchówka, à Zboiska, Prusiek et à Nowosielce, tandis que Radoszyce, Dołżyca, Czystohorb, Jawornik, Rzepedź, Płonna, Morochów, Zahutyń, Stroże, Sanoczek, Czerteż et Kostarowce ont déjà l'accent absolument mobile. Wisłok a encore maintenu les restes de l'accent mobile dans le prétérits (*χodyu*, *nosyū*) et qlqs. autres mots, cependant la plupart des formes porte déjà l'accent sur la pénultième². La frontière orientale des prothèses *a*, du côté polonais, presque le même cours (le type *yoko*, *yohěń*); il n'en est pas autrement pour la limite occidentale de durcissement *-ń*, *-t'*, souvent aussi *-s'* (*ohen*, *den*, *žotut*, l'imper. *it*, *nes*, *wos* etc.). En revanche *-c* dur s'étend plus loin à l'est; c'est à peine à Wołkowyja sur la Solinka que prédomine *-ć*. A Cisna et à Dołżyca *utyć* et *mişać* est attesté à côté de *zac*, *jałowec*, *konec*. Entre la Solinka et l'Oślawa et juste sur l'Oślawa on a *-c* à l'exception de la forme *mişać*; *-c* aussi à l'ouest de l'Oślawa, mais au nord, près de Lesko et de Sanok il-y-a *-c* et *-ć*; à Sanoczek c'est déjà toujours *-ć*. Enfin le type '*u* < *ē* devant une post-palatale s'arrête sur la ligne de l'Oślawa: plus loin à l'est nous avons déjà *nis* 'il a porté' *lit* etc. Aux environs de Zagórze et à l'ouest de Lesko apparaît

¹ renseignement oral dû à M. le prof. Ziłyński.

² M. le prof. Ziłyński l'a constaté également pour Wisłok.

ó (*piók, miót*); à Hoczew cependant: $u \parallel i$. Du reste tout le territoire des Lemki a 'u, sauf les villages les plus avancés à l'ouest où 'y < \bar{e} ¹.

Ainsi du côté polonais, à l'ouest de l'Oślawa, se trouvent les limites de quatre importants phénomènes phonétiques qu'on doit admettre comme autant de traits caractéristiques du dialecte des



La ligne grasse indique la limite du territoire dialectal ruthène, la ligne grasse interrompue est la frontière entre la Pologne et la Tchéco-Slovaquie. La ligne 1 est la limite orientale de l'accent fixe; la ligne 2 est la limite est de *o*- sans prothèse; l. 3 — la limite est et sud du durcissement -*ń*, -*t'* et -*s'*; l. 4 — la limite sud-est du type *ńus, piuk*; l. 5 est la limite nord de l'articulation *ky, hy, chy*. Cette petite carte a le caractère d'un schéma, car il n'est pas possible de présenter avec exactitude moyen d'isoglosses jusqu'ou s'étend un fait dialectal. Une partie de la ligne 2 du côté tchéco-slovaque est marquée par des points plus rares; cela veut dire que l'auteur n'est pas sûr si *o*- ne s'étend pas plus loin à l'est.

¹ De même plus loin en aval du San 'u < \bar{e} (renseign. oral de M. le prof. Ziłyński).

Lemki. Ces frontières se séparent sur l'Oślawa inférieure; la frontière orientale (de $'u < \bar{e}$) se dirige vers le nord-est, les trois autres tournent au nord-ouest en séparant les Lemki du dialecte de Doły. Les Lemki sont séparés de Doły encore par la quatrième ligne, la limite entre la prononciation de montagne: *ku, hu, xu*, et celle de vallée: *k'i, g'i, x'i* (*ke, ge, xe* etc.). Cette ligne-là passe au sud de Besko, de Zboiska, et au nord de Morochów, entre Wielopole et Stroże, ensuite plus ou moins par Lesko et plus loin à l'est, en séparant le dialecte des Boïki des parlers plus au nord. C'est donc du côté nord que nous trouvons une base pour délimiter les propres parlers des Lemki (à l'ouest de la ligne Wisłok, Bukowsko, Zboiska, Nowosielce) des parlers à l'est et au sud de la ligne en question.

Au sud le tableau n'est pas aussi clair. Seules, la frontière orientale de l'accent fixe et la frontière de l'absence de prothèse conservent la direction qu'elles avaient du côté de la Pologne et suivent le cours de Laborec jusqu'à la frontière linguistique ruthéno-slovaque¹. En dehors de cela, les traits propres aux Boïki s'avancent beaucoup plus loin à l'est que les traits du côté nord des Karpates. Du côté sud, *-ń* et *-t'* ne sont devenus durs, que, généralement, près de Bardjów, tandis qu'à l'est et à l'ouest ces sons ont maintenu leur palatalité. C'est pourquoi on ne peut pas accepter sans réserve l'opinion de Verchratskij que les parlers des »Łemak« ruthènes en ci-devant Hongrie seraient la contrepartie exacte des parlers des Lemki du côté polonais. Entre les uns et les autres il y a toute une série de différences, mais les traiter ici nous obligerait de dépasser les cadres de notre mémoire.

Le long du cours supérieur et moyen de l'Oślawa, nous avons du côté de la Pologne, à l'est des parlers types des Lemki, un dialecte proche aux parlers des Boïki, mais distinct de ces derniers par de nombreux »lemkismes« et par quelques traits particuliers propres, également inconnus aux parlers des Lemki qu'à ceux de Boïki.

¹ Toutefois *o-* prédomine encore nettement à Bukovec, Havaj et Medzilaborce. Mais à Medzilaborce on a aussi *yuhla*; au contraire, à Medz. et à Havaj *owirka* pol. *wiewiórka* »l'écureuil«.

47. WILLMAN-GRABOWSKA H.: *Ekspiacja (prāyaścitti) w Brāhmaṇa. (L'expiation (prāyaścitti) dans les Brāhmaṇa)*. Séance du 23 novembre 1935.

L'exégèse brahmanique exposée dans les textes connus sous le nom général de Brāhmaṇa, se sert souvent du terme *prāyaścitta* ou *prāyaścitti*. Le sens en est établi comme »expiation«, ang. »atonement«, all. (Dict. de St. Pétersbourg) »Gutmachung, Genugtuung, Ersatz, Sühnung, Buße«, donc une série des synonymes. En effet *prāyaścitti*,a, textuellement »la pensée prédominante«, contient toutes ces nuances indiquées. Le synonyme le plus éloigné en serait pol. *pokuta* »pénitence«, car cette dernière, outre la compensation qui est le dédommagement plus ou moins complet, équivalent de la perte, contient encore un facteur moral, le sentiment de la culpabilité et le repentir de l'auteur. Ce mélange d'éléments ne se retrouve pas dans *prāyaścitti*; il est même étranger à ce genre de mentalité indienne que les textes en question nous présentent. Les ascètes indiens ne sont pas des pénitents; s'ils se livrent à leurs macérations, ils ne le font pas par repentir pour quelque péché, mais pour acquérir certains pouvoirs; ils pratiquent *ἀσκησις*-exercice qui leur procurera des moyens d'agir sur le monde naturel ou surnaturel. Aussi le terme de *prāyaścitti* ne se trouve-t-il jamais associé au récit de l'ascétisme. Il n'est pas attesté, non plus, là où il est question d'un châtement. Quand Varuṇa envoie l'hydropisie sur Aikṣvaku, Ait. Br. ne dit aucun mot laissant supposer que le roi, ainsi puni, se fût repenti de sa fraude. Il cherche seulement à satisfaire de quelque façon le dieu irrité et à tenir, formellement, la promesse qu'il lui avait faite. Une victime, remplaçant celle qu'il n'avait pas fournie, le rachète à la vengeance divine. Cela ne veut pas dire que les anciens Indiens n'eussent point connu le repentir. Le RV est plein d'aveux des fautes; l'homme reconnaît humblement ses torts à l'égard des dieux, des proches et des lointains: ...*yāt sīm āgaś cakrindā śisrāthas tat* »délie tout péché que nous ayons pu commettre«, dit RV V 85, 7. Mais on ne parle pas du rachat des fautes; au moins, on ne rencontre pas d'expression fixée pour rendre cette notion. De même, le mot *prāyaścitti* n'est pas attesté dans les hymnes.

Mais il apparaît déjà dans la *Vājasaneyi-Saṃhitā*, qui est le recueil de formules dont l'*advaryu* accompagne, à mi-voix, chacun de ses actes. Car son office est de préparer matériellement le sacrifice et d'accomplir toutes les manipulations qui seront nécessaires. S'il se trompait ou s'il négligeait quelque chose, les conséquences en seraient fatales pour le sacrificateur, c'est-à-d. pour le croyant qui fait offrir le sacrifice à son intention. On ne sait pas dans quelle direction iraient les forces occultes une fois détournées de leur voie, tracée par le rituel. Alors une formule correspondante, prononcée au moment dû, pare au danger et neutralise les mauvaises influences. C'est le rôle de *prāyaścitti*. Souvent aussi un don au brahmane est prescrit au lieu de la formule.

Le vrai domaine de la théorie de *prāyaścitti*-expiation sont les textes liturgiques, et, parmi eux, le *Śatapatha-Brahmaṇa*. Il expose avec le plus de clarté, bien qu'avec la plus grande abondance de détails, les principales cérémonies du culte de Soma et fournit la description de très anciens rites, peut-être pré-indiens, de *Rājasūya* et d'*Aśvamedha*. Si les autres *Brahmaṇa* traitent des sujets pareils, le *ŚB.* a cette supériorité qu'il offre quantité de prescriptions pour des cas spéciaux et des remarques ou raisonnements d'ordre général qui nous aident à la connaissance du terrain où *prāyaścitti* s'est formée.

Très fréquentes sont dans le *ŚB.* les phrases terminées par: *èṣo tātra prāyaścittiḥ kriyate...., tātra prāyaścittiḥ* etc. Le contexte qui les précède montre presque toujours qu'il est question de la *prāyaścitti* pour une erreur de sacrifice.

Il peut arriver p. ex. que la vache *ghārmadughā*, qui fournit le lait pour l'oblation refuse d'en donner ou qu'il y ait un autre empêchement. Une *prāyaścitti* s'impose; et dans ce cas-là une cérémonie très compliquée est prescrite, *ŚB.* IV 5, 7, 4. Il semblerait qu'on veut agir de façon à donner l'illusion, au moins superficielle, que c'est la même vache qu'on traite, bien qu'on lui substitue une autre. Néanmoins un rite de consécration est opéré sur le dos de l'animal, rite minutieux, ridicule en apparence, mais qui accuse le désir d'introduire le moins de changement possible dans les actes sacrés. Cependant comme le sacrifice a déjà été interrompu, car les tout premiers préparatifs mêmes en ont un caractère sacré, on n'estime pas pour suffisant d'escamoter

aux yeux des dieux la différence. On recommence le sacrifice avec ses préliminaires, dès le début, car le rite précédent avait été troublé et malgré les efforts d'arranger le trouble, on n'est pas sûr que des influences contraires ne se soient déjà manifestées. Telle est la peur de toute altération du rituel établi dès les temps anciens.

Que l'on verse par mégarde un peu de lait destiné pour le sacrifice ou que quelques gouttes de beurre fondu (*ghṛtā*) tombent par terre, voilà la cérémonie dérangée, le rite rompu. On touche du doigt le liquide répandu et on murmure une formule à Viṣṇu et Varuṇa: c'est une *prāyaścitti*. Les formules mêmes en ce cas-là ne contiennent aucune allusion à l'accident, elles ne sont que l'éloge des dieux, mais Viṣṇu et Varuṇa ont, entre autres fonctions, celle de surveiller le sacrifice et de réparer ce qui est brisé: on a recours à leur bienveillance. — Ajoutons ici que les textes ne nous renseignent point, pourquoi c'est à Viṣṇu et à Varuṇa que ces pouvoirs-là sont attribués. Les Brāhmaṇa savent associer des idées très divergentes et des relations éloignées ou même inattendues.

Une autre strophe sert de *prāyaścitti* quand l'adhvaryu par quelque accident rompt le silence, obligatoire à certains moments, avant de s'être adressé à Agni-libérateur... A tout moment, à tout mouvement une erreur peut se produire. Kauṣītaki-Brāhmaṇa XXVI 3 l'attribue au défaut de mémoire ou bien même à la négligence des sacrifiants. L'un et l'autre arrivait facilement. Les grands sacrifices n'avaient pas très souvent lieu, mais duraient longtemps, la liturgie était compliquée, les prières nombreuses; là, rien n'appartenait aux occupations de chaque jour, aux habitudes faciles à retenir et à exécuter machinalement. Et quant à la négligence, elle pouvait être volontaire, causée par le désir d'attirer le malheur sur la tête du *grhapati* qui payait le sacrifice.

C'est pourquoi, pendant tout le temps de la cérémonie, un des officiants, nommé simplement brāhmane, se tient assis en silence à droite de l'autel et surveille attentivement le cours des cérémonies. Dès qu'il aperçoit quelque imperfection, il murmure vite l'invocation prévue pour ce cas. Il est *cikitsaka* »médecin« du sacrifice, et on lui fait cadeau de la partie de l'oblation destinée à Bṛhaspati, chapelain et maître des dieux, le »brāhmane«

étant ici maître des prêtres-officiants. Quant aux invocations, elles sont au nombre de 34 (*tā vā 'etāh/cātus trimsad vyāhṛtayo bhavanti prāyaścittayo nāma...* ŚB. IV 5. 7. 1). Simples exclamations, ou bien de brefs éloges des dieux, ces *prāyaścitti* sont, d'après l'auteur du ŚB., les liens entre les membres du sacrifice disjoints par la faute de l'homme ou du hasard.

Nous ne sommes pas ici en présence d'aucune conception de faute consciente ou de péché volontairement commis. En revanche, bien nette est la conception de l'atteinte portée à un ordre établi, de quelque superflu ou de quelque défaut qui, introduit inopinément dans le mécanisme, en gêne le fonctionnement. Le danger qui en peut résulter est plus grand que les suites ordinaires d'un péché.

Car le sacrifice, c'est une opération magique. Elle exerce une action sur le monde métaphysique, libère les forces inconnues et les oblige à servir l'homme. Mais une fois libérées, ces forces peuvent être secourables ou nuisibles. Par elles-mêmes, elles ne sont ni bonnes ni méchantes, comme n'est bon ni méchant un être supérieur, être essentiellement puissant, mais qui peut se révéler l'un ou l'autre par rapport aux faibles humains. Le sacrifice dûment apporté amène une intervention divine bienveillante; un sacrifice qui dévie du chemin tracé par le rituel fait dévier l'action occulte; et les conséquences en sont incalculables. Les dieux eux-mêmes en ont peur. Ainsi dans l'Aitareya-Brāhmaṇa V 32, les dieux désirent apporter un sacrifice et, pour se garantir contre les suites des erreurs possibles, s'adressent à Prajāpati pour conseil et enseignement. Le démiurge leur explique dans quel feu ils auront à apporter leurs oblations au cas d'une erreur du côté des chants ou des récitations: des *ṛe*, des *yajus* ou du *sāman*, quelles exclamations ils auront à émettre, et chaque fois il termine son enseignement: »telle sera la *prāyaścitti*«. Ainsi l'expiation du péché contre le rituel est d'origine divine, car c'est la divinité suprême, le créateur des dieux et des asuras, qui l'a indiquée.

On connaît encore d'autres cas où une *prāyaścitti* s'impose. L'adhvaryu bêche la terre pour en arracher un paquet d'herbe sacrée, *kuṣa*, qui seule peut servir à balayer l'autel. Mais il déchire la terre en la creusant; il fait ainsi du tort à un être. Alors penché au-dessus du fossé, il dit: »que le ciel t'envoie la pluie! etc.«. Car l'eau vivifie la terre et, d'autre part, l'eau purifie et

sanctifie. La faute commise par la violence faite à la terre, sera lavée par l'eau du ciel: »l'eau est l'apaisement, dit le texte; avec l'eau-apaisement il l'apaise«, *tād adbhiḥ śāntya śamayati ŚB.* I 2, 4, 16.

C'est avec les doigts trempés dans l'eau qu'il touche au gâteau du sacrifice. Car en broyant le riz pour la farine, il écrasait et déchirait les grains, il leur faisait violence. Cette faute doit être lavée avant que le gâteau soit offert, car le gâteau lui-même en est souillé. On voit bien qu'il ne peut pas être question ici de quelque culpabilité: c'était le devoir de l'adhvaryu que de moudre le riz. Mais en le faisant, il a exercé violence sur qlq. ch. de vivant, il a fait »souffrir« les grains de riz. Cet acte est contraire à la règle d'*āhimsā* qui défend de tuer et, en général, de faire du tort. Alors ne fût-ce que symboliquement, sans aucune faute de sa part, l'adhvaryu est coupable. L'offrande ne devant pas venir d'un homme »en état de péché«, il fait pénitence en murmurant une formule et en touchant l'eau. Il est, symboliquement, purifié.

Avec des prières et des rites appropriés en demande pardon à la victime avant de la tuer. On évite même le mot »tuer«; on se sert du verbe *labh* »obtenir«. La victime, l'animal tué, est *ālabdha* »obtenu«. Il faut prendre garde même de mots et de sons qui feraient allusion à la violence et pourraient émouvoir les puissances qui président à *āhimsā* contre l'auteur de l'acte violent. Il existe, pour l'éviter, des *prāyaścitti* spéciales.

Ainsi tout est conventionnel: les »péchés« involontaires et accidentels, ou commis par devoir, et les expiations qui neutralisent leurs mauvaises suites. Le péché c'est la non-conformité, fût-elle momentanée, avec la loi immuable du rituel et avec cette autre loi (*āhimsā*), loi idéale, impossible à observer strictement, mais établie comme une autre sorte de rituel qui commande la vie. Il paraît naturel de refuser à *prāyaścitti* toute valeur morale puisqu'elle n'est qu'antidote contre l'action de certains complexes mis en branle sans la volonté du »coupable«.

Au fond, il en est autrement. Cet apparent formalisme cache une attitude sérieuse et recueillie, propre aux Indiens, à l'égard du monde et du culte. Tout ce qui existe est doué de vie et a le droit à la vie. Par conséquent tout est accessible à la souffrance. De là résulte si non le devoir de bienveillance universelle, au moins celui de ne pas faire du tort. Chacun de nos actes peut

et doit être pris aussi du point de vue »de l'autre parti«, du point de vue de l'objet sur qui une action s'exerce. Que cela finit nécessairement dans le pur formalisme, inutile d'insister.

Quant au sacrifice, il est une action qui se réalise dans le monde surhumain, celui des dieux. C'est le monde de la vérité ou de la réalité réelle. »Il n'y a que ces deux choses-là, sans troisième: la vérité et la non vérité (*ṛtā | anṛta ±* »l'ordre et la vérité divine«, »le non-ordre ou la non-vérité«) — dit le ŚB. Ce qui est divin, est vrai, ce qui est humain, est faux«. C'est pourquoi, son initiation au début du sacrifice ayant été faite, l'adhvaryu dit: »(Du monde) de non-vérité j'entre dans (le monde de) la vérité«.

Le rituel, fixé avant les siècles par les sages et les dieux (Ait. Br. V 32), est vrai. Par son intermédiaire l'homme entre dans le monde inconnu, aux possibilités incalculables, le monde des dieux. Ce n'est que guidé par le fil conducteur du rituel que l'homme peut se mouvoir. Dès qu'il lâche ce fil, il s'expose aux réactions incommensurables avec ses pauvres forces, car il a perdu le seul appui qu'il peut trouver, l'appui de la vérité et de la tolérance. Une *prtyaścitti* l'aiguille mécaniquement sur le chemin droit. Cette expiation conventionnelle est en réalité basée sur deux idées profondément humaines: le respect de la vie et le respect de la vérité.

48. WINIARSKI B.: **Vitoria i Włodkowic. (*Vitoria et Włodkowic*).**
Séance du 16 décembre 1935.

Deux tendances, d'un caractère différent et d'une valeur inégale, ont attiré, depuis peu de temps, l'intérêt des spécialistes en droit international sur la personne du célèbre dominicain espagnol, Francisco de Vitoria, titulaire de la première chaire de théologie à Salamanque, qu'il occupa de 1528 à 1546, date de sa mort. Les mêmes raisons mettent en relief la figure trop peu connue du grand professeur de droit canon à l'Université de Cracovie, Paul Włodkowic (Paulus Vladimiri) qui, antérieur de tout un siècle à Vitoria, peut et doit occuper, lui aussi, une place d'honneur dans l'histoire du droit des gens. L'auteur se borne

à poser le problème qu'il développe et analyse dans un travail en cours de préparation.

1. De ces deux tendances, l'une, purement scientifique, donc désintéressée, peut être définie comme retour à la notion du droit naturel, vieille de plus de deux mille ans. Cette tendance n'est intéressante que par l'irrésistible force avec laquelle elle s'impose à la pensée juridique contemporaine, car, malgré toutes les exagérations de l'École du droit de la nature et des gens au XVII-e et au XVIII-e siècles, malgré la violente réaction de certaines théories du XIX-e siècle qui niaient purement et simplement l'existence du droit naturel, les juristes n'avaient jamais renoncé à en tenir compte, et nombreux étaient ceux qui lui assignaient un rôle de premier plan dans la formation du droit international positif. En 1910 parut le livre de J. Charmont, dont le titre, en même temps qu'une constatation, fut un programme: La renaissance du droit naturel. Depuis, le mouvement ne fit que s'accroître, entraînant, dans une collaboration enthousiaste, les spécialistes en matière de droit privé et public, les philosophes de droit comme les internationalistes; même les doctrines qui prétendent être réalistes et positivistes, comme le solidarisme, subissent son influence pour n'en devenir que plus intéressantes. Le renouveau de la philosophie du droit coïncide avec le remarquable essor de la philosophie catholique, disons mieux: thomiste; or, la *philosophia perennis* est inconcevable sans le droit naturel.

Dans le domaine du droit international, ce retour au droit naturel est attesté par de nombreux travaux parus dans presque tous les pays. C'est ainsi qu'on a été amené à constater que les idées de Grotius sur le droit naturel et le droit des gens sont plus rapprochées de la doctrine traditionnelle qu'on ne le croyait, qu'il a emprunté ses idées aux théologiens et aux canonistes et que ces livres sont plutôt des ouvrages de systématisation que des œuvres originales. La révision du rôle de Grotius dans le développement du droit international a dû avoir pour conséquence une appréciation plus juste de la science du droit des gens avant cet auteur, ainsi qu'un très vif intérêt pour les auteurs espagnols tels que Vitoria, Vázquez de Menchaca et Suárez mis à contribution par le grand Hollandais. Un internationaliste américain dont la réputation a franchi l'Atlantique pour lui concilier de

sincères admirateurs dans le vieux monde, a pu parler, non sans raison, de l'origine espagnole du droit de gens.

La seconde tendance appartient au domaine de la politique du droit international. En recherchant les moyens d'assurer la paix du monde, ses représentants ne peuvent le faire que, exactement comme le faisait Dante dans son traité *De Monarchia*, en construisant une fédération mondiale, un Super-Etat organisé sur le modèle des Etats nationaux, doté, par conséquent, de véritables pouvoirs à la fois juridiques et politiques, savoir: législatif, exécutif et judiciaire. Mais ce Léviathan ne saurait être conçu comme une organisation destinée à maintenir le *statu quo* consacré formellement par le droit positif; bien au contraire, il est indispensable de l'investir du pouvoir de modifier l'état de choses établi, même envers et contre la volonté des nations intéressées, titulaires de droits indubitablement acquis, c'est-à-dire, du pouvoir de modifier d'autorité le droit en vigueur. Pour appuyer ce vaste programme consistant à foncièrement transformer les relations entre les peuples, il faut éliminer, d'abord, le principe de la souveraineté des Etats; ensuite, abandonner la théorie, d'après laquelle le force obligatoire du droit des gens repose sur la reconnaissance des Etats. C'est ici que le concept du droit naturel peut rendre des services inappréciables; il est vrai, au prix d'interprétations tellement arbitraires, que le rapprochement avec les vieux errements de l'Ecole du droit de la nature et des gens s'impose à tout esprit impartial. Voilà pourquoi des hommes politiques et des juristes préoccupés des moyens d'assurer la paix du monde heureux de trouver une grande autorité pour étayer leurs idées politiques, mettent en avant la personne de Vitoria.

2. Nous ne savions guère plus au début du XX-e siècle sur la vie de Vitoria que ce que nous avaient transmis »*quidam ex Ingolstadianis SS. Theologiae doctoribus*«, dans une préface à la troisième édition des *Relectiones* (1580) ou les historiens de l'ordre des Frères Prêcheurs. Ce n'est que les recherches, couronnées d'un grand succès, du R. P. L. G. Alonso Getino (*La Ciencia Tomista* 1910—1912; Madrid 1914; Madrid 1930) qui nous ont permis d'établir avec certitude les étapes de la vie de Vitoria. On sait qu'après des années d'une préparation scientifique assidue à Paris et un séjour passager à Valladolid, cette vie s'est écoulée toute entière

dans le paisible travail universitaire à Salamanque et n'a été illustrée par aucune oeuvre publiée par le maître lui-même, ses célèbres *Relectiones* n'ayant paru qu'après sa mort, d'après les notes de ses élèves. On est généralement d'accord pour reconnaître les éminentes qualités de ces leçons; elles se distinguaient en effet par une excellente méthode, un raisonnement sûr et impeccable, une construction bien charpentée, une exposition claire et précise et un style élégant. Les leçons *De Indis* et *De Bello* constituent un exposé de vues très élevées sur les relations internationales en temps de paix et en temps de guerre. Dans la partie de la leçon *De Indis*, dans laquelle Vitoria réfute les titres invoqués pour justifier la conquête espagnole (*tituli illegitimi*), il résume les résultats déjà acquis par la doctrine catholique; il en est de même en ce qui concerne la leçon *De Bello*. Sa définition du droit des gens devenue célèbre: *quod natura inter omnes gentes instituit* (et non *homines*, comme dans la codification justinienne), est, dans cette formule nouvelle, le terme de l'évolution de cette notion depuis Isidore de Seville, à travers toute l'histoire de la théologie et du droit canon au Moyen Age. Mais il devient vraiment original dans la partie de *De Indis*, consacré aux titres positifs et légitimes, en vertu desquels les territoires découverts par les Espagnols pouvaient être soumis à leur souveraineté. C'est ici que nous trouvons ces formules étonnantes, telles que le premier titre légitime: *titulus naturalis societatis et communications*, qui paraît être le précurseur du »droit des communications«, adopté par nombre de juristes modernes comme un des droits fondamentaux de l'État. Dans cette partie justement célèbre, on prétend voir le droit de la solidarité internationale primant parfois le droit de souveraineté des États, et le droit à la protection des peuples moins avancés, le droit de l'intervention, l'arbitrage obligatoire, les autorités internationales... Ici, des réserves paraissent s'imposer quant à l'interprétation des idées du maître. Toute la valeur de ces idées est dans les distinctions, les modalités et les atténuations qui s'imposent à un directeur des consciences: *et cum agatur de foro conscientiae*, cela ne regarde pas les juristes, ou, du moins, ne les regarde pas uniquement, car c'est en premier lieu, sinon exclusivement, l'affaire de l'Église. Il est infiniment probable que ses saisissantes formules lui sont venues pour exprimer, ici encore, des idées élaborées au cours des

siècles par la pensée catholique. Or, cette matière est encore à explorer.

3. En cherchant les sources des idées de Vitoria, on trouve celles où a puisé Włodkowic. Ces sources leur sont communes, mais le canoniste de Cracovie s'est occupé des mêmes problèmes un siècle avant Vitoria. Tout ce que nous savons de sa vie, nous le devons à M. le chanoine Jan Fijałek, professeur à la Faculté de théologie l'Université de Cracovie et ancien recteur de celle-ci. D'heureuses recherches dans les archives lui ont permis de reconstituer la vie de Włodkowic, de tracer le tableau de ses études successives à Płock en Pologne, à Prague et en Italie; de connaître les services qu'il rendit à son pays à Rome, à Pise et à Bude, où il représenta la Pologne dans le litige interminable entre son pays et l'Ordre Teutonique, arbitré par Sigismond de Luxembourg, roi de Hongrie. C'est encore le même savant qui nous a apporté des précisions sur le rôle que Włodkowic joua au concile de Constance, où il remporta un grand succès doctrinal et politique, c'est lui qui nous parle de ses missions à Wrocław (Breslau) et à Rome, et qui décrit ses dernières années, vécues dans son pays natal. Adonné à l'enseignement à l'Université de Cracovie, dont il fut recteur et prorecteur, souvent chargé de missions diplomatiques par le roi, Włodkowic n'a laissé que quelques mémoires de procès et deux traités, présentés au Concile de Constance dont l'un sur le pouvoir des papes et des empereurs par rapport aux infidèles, l'autre sur la guerre de la Pologne contre l'Ordre Teutonique. Il se présente dans ces écrits comme un grand savant qui peut passer à juste titre pour le fondateur de la littérature politique en Pologne. Le rapprochement de Włodkowic avec Vitoria, dans la mesure où le permet l'espace du temps qui les sépare, est intéressant. On peut comparer leurs opinions sur le droit naturel et le droit des gens, sur le pouvoir des empereurs et des papes, sur les rapports de l'Eglise et du pouvoir temporel, mais surtout leurs idées sur les rapports entre les Etats chrétiens et les infidèles et sur la guerre juste.

Le grand problème de la légitimité des guerres contre les infidèles s'est posé la première fois devant l'Europe à l'époque des Croisades. Deux opinions, dont les représentants les plus autorisés furent Henri de Suse (Hostiensis) et Sinibalde de Fiesque (Fliscus, devenu ensuite Innocent IV), s'affrontaient alors. L'une

n'accordait aux infidèles ni le droit de propriété, ni le droit de souveraineté et considérait la guerre contre ceux-ci comme essentiellement légitime; l'autre les reconnaissait comme *veri domini et publice et privatim*, et la guerre contre les infidèles comme juste, si elle n'était pas en contradiction avec les critères généralement admis dans la doctrine de l'Eglise. Les deux opinions s'affrontèrent pendant deux siècles sans que l'une l'emportât définitivement sur l'autre, cependant ce sont les idées de Hostiensis qui prévalent dans la littérature du XIII-e et du XIV-siècle. Le même problème surgit encore une fois devant l'Europe représentée au Concile de Constance, à l'occasion du litige retentissant entre la Pologne et l'Ordre Teutonique. Cette fois la lutte s'engage au sein du Concile; elle est rapidement menée, acharnée, parfois dangereuse pour l'unité des Pères de l'Eglise réunis, mais son issue est un triomphe de la doctrine d'humanité, doctrine défendue par Włodkowiec au nom de la Pologne. Le conflit doctrinal était déjà virtuellement terminé à l'époque où Vitoria s'est occupé des problèmes soulevés par la découverte de l'Amérique; la partie de sa leçon *De Indis* sur les titres illégitimes rapprochée des développements de Włodkowiec, ne peut que corroborer les thèses concernant les origines des idées de Vitoria. C'est à Włodkowiec que revient l'honneur d'avoir enfoncé la porte, mais ils n'étaient l'un et l'autre que d'illustres représentants de la doctrine catholique. Par contre, on ne trouve rien chez Włodkowiec qui puisse rappeler les titres légitimes de Vitoria. En défendant, contre les Chevaliers Teutoniques, la politique polonaise basée sur les principes chrétiens et sur l'union pacifique des peuples, il rejetait le droit de conquête, même par rapport aux territoires dont la souveraineté appartenait à des païens. L'élévation morale, en particulier le profond respect que lui inspiraient la nation et personnalité humaine, font de Włodkowiec une des figures les plus représentatives de la science catholique des rapports internationaux et de la pensée politique en Pologne.

49. WYKA K.: **Jak Brzozowski interpretował Nietzschego? (Wie wurde Nietzsche von Brzozowski interpretiert?)** Séance du 18 décembre 1935.

Brzozowski's Meister in seiner ersten Denkerphase (ungedruckte Abhandlungen aus dem J. 1902 und die Artikel in »Głos« aus dem J. 1903) ist außer Przybyszewski — in der Hauptsache Nietzsche. Dieser spricht die rücksichtslose Zertrümmerung jeglicher Bekenntnisse und Ideale aus und weist gleichzeitig auf den Ausgang aus der Atmosphäre der Unsicherheit und des absoluten Relativismus hin. Denn anfangs geht Brzozowski vollkommen in dieser Atmosphäre auf. In der Abhandlung »Über Stanisław Przybyszewski« (veröffentlicht in »Droga« 1928) hebt er lediglich den ethischen Relativismus Nietzsches hervor. Jedoch bereits in der Abhandlung »Was ist der Modernismus?« (1901) sieht er den Ausweg in Nietzsches absolutem Individualismus. Dieser Individualismus gebietet die unbeschränkte Entfaltung der Persönlichkeit, denn jeder Mensch ist, indem er sich selbst die höchste sittliche Norm bedeutet, zugleich gut und innerlich sozial veranlagt. Die bedeutungsvolle Wichtigkeit der Individualität des Menschen muß in der Totalität des psychischen Lebens unbedingt bewahrt werden.

Dieser Glaube an den absoluten Individualismus, trotzdem er noch im Jahre 1903 fort dauert, beginnt jedoch damals zusammenzubrechen. Die Anerkennung für die tragische Absolutheit der Philosophie Nietzsches dauert fort, es verringert sich aber das Verständnis für ihren wesentlichen Wert. Der Relativismus Nietzsches, die Zerstörung aller Werte wird für Brzozowski nur der Ausdruck der Epoche, jedoch keine wesentliche Lösung.

Dieser Zustand dauert bis zur zweiten Reise des Schriftstellers ins Ausland im Jahre 1907 fort; Brzozowski greift damals in einer ausgezeichnet geschriebenen Diskussion »Friedrich Nietzsche« (Stanisławów 1907) auf die Jugendprobleme zurück. Das mit einem auch bei B. seltenen Schwung verfaßte Büchlein stellt in einer äußerst originellen Weise eine Reihe von Problemen auf, die mit Nietzsche zusammenhängen: das Verhältnis zu Schopenhauer, zu Feuerbach, Nietzsches Stil, die falschen Nietzscheaner, das Problem des Übermenschen. Das wichtigste von ihnen, das

Problem der Bedeutung der menschlichen Persönlichkeit, wird durch die Anerkennung des Menschen als des höchsten sittlichen Wertes, dem man keine Normen aufzwingen darf, gelöst.

»Es gibt keine andere Sünde, als nur die gegen den Menschen; die allergrößte Sünde ist, etwas in sich selbst oder in einem anderen zu töten« (S. 49). Der Mensch muß auch deshalb als vollkommen gut anerkannt werden, da er metaphysisch einsam ist und jedweder Verlust seiner Seele ein unersetzlicher Verlust sei. Die Schwächen dieses Standpunktes gleicht Brzozowski durch einen herrlichen Gefühlsguß, durch Darbietung dieser Ansichten eher als Appell und nicht als diskursive Behauptung aus.

Diese Lösung genügt Brzozowski nicht lange. Nachdem er Sorel kennen gelernt hat, kehrt er zu Nietzsche zurück und diesmal legt er ihn völlig anders aus (»Die Philosophie Friedrich Nietzsches«, Przegląd filozoficzny 1912, geschrieben im J. 1907 oder gar 1908). Indem er das Problem von der Wichtigkeit des Menschen beiseite läßt, beweist er jetzt, daß der Relativismus Nietzsches der ideologische Ausdruck jener Schichten sei, die dem wahrhaft schöpferischen Leben und jeder Verantwortung für die schöpferische Tätigkeit entrückt sind. Daher ist auch die von Nietzsche gewiesene Befreiung des Menschen eine scheinbare, denn sie erfolgt nicht durch den unmittelbaren Kampf mit dem jenseits des Menschen Gelegenen, sondern in der Welt der vollendeten... Arbeit. Die gebieterischen Unbestimmtheiten Nietzsches müssen in einem Menschentypus zusammengefaßt werden, der sich im Leben wirklich behaupten könnte: dieser ist der bewußte moderne Arbeiter, und dieser Typus muß daher auch die Grundlage der ganzen Ethik bilden. Der Übermensch Nietzsches ist bloß ein Surrogat des sittlichen Gesetzes, das in der von der Arbeit losgelösten Welt nicht existiert.

Nietzsches Standpunkt wird demnach sozial und historisch bestimmt, und diese Bestimmung wiederholt Brzozowski in den Jahren 1907—11 mehrere Male, ohne neue Momente hinzuzusetzen. Überhaupt verringert sich bei ihm das Interesse für Nietzsche sehr. Trotzdem beantwortete Brzozowski die wichtigste Frage nicht, die er mit Nietzsches Hilfe vergebens zu lösen versuchte; warum ist der ganze Mensch so bedeutungsvoll? Die Antwort kommt von einer durchaus unerwarteten Seite, und zwar seitens des Katholizismus. Die wachsende Beschäftigung mit Newman

(1911) gestattet Brzozowski diese Frage auf der Basis des katholischen Universalismus zu lösen, der sich auf die Verantwortlichkeit eines jeden Individuums für sein einziges, nicht wiederkehrendes geistiges Leben stützt. Es ist die Rückkehr zum früheren absoluten Individualismus, der Wert dieses Individualismus wird jedoch mit unserer sittlichen Verantwortung verknüpft. Das sittliche Leben der Menschheit durchströmt das Einzelwesen und realisiert sich durch den Menschen. »Man kann nichts zurückziehen, keine Tat, kein Augenblick vergeht spur- und verantwortunglos, die Werte unseres ewigen Lebens werden von uns fortwährend gewandelt«. [Einleitung zu »Przyświadczenia wiary« («Bejahungen des Glaubens») Newmans, S. 69]. Wenn Nietzsche nicht imstande war, Brzozowski diese Lösung zu vermitteln, will Brzozowski feststellen, warum es so geschehen sei. Er vermerkt diese Absicht in seinem Tagebuch (Pamiętnik), jedoch hinderte der baldige Tod den Schriftsteller an deren Ausführung.

-
50. ZAJĄCZKOWSKI A.: **Studja nad językiem staroosmańskim II. Wybrane rozdziały z anatolijskotureckiego przekładu Koranu.** (*Études sur la langue vieille-osmanlie II. Chapitres choisis de la traduction turque-anatolienne du Qorân*). Séance du 23 novembre 1935.

La première partie des »Études« contenait des fragments choisis de la traduction turque de »Calila et Dimna«. Cette traduction avait été faite du persan dans la I^e moitié du XIV^e siècle, à la cour d'Umur-Beg qui avait régné dans le sud-ouest de l'Anatolie. Maintenant l'auteur présente l'autre partie des »Études« qui traite de la traduction en vieil-osmanli du Qorân avec le commentaire intitulé *Żävâhîr al-aşdâf* ou »Les véritables perles« (textuellement: Les joyaux des coquillages perliers) qui venant de l'époque du règne d'Isfendiyâr bin Bâyezid (1392—1440) dans la partie nord de l'Anatolie, sur le territoire l'ancienne Paphlagonie.

Le texte de la traduction du Qorân a été choisi parmi d'autres monuments, assez nombreux, de la langue vieille-osmanlie, car ce texte complète le mieux les matériaux publiés dans le premier volume. L'examen de »Calila et Dimna« nous laisse voir une

étape définie dans le développement de la langue, jeune encore, de la prose littéraire alors en train de formation sous l'influence de la littérature persane; il nous montre une très évidente infiltration des éléments persans, surtout dans le domaine de la phraséologie et de la syntaxe. La traduction du Qorân, au contraire, nous fournit toute une série de nouveaux faits linguistiques qui éclairent l'action sur la turc de la langue arabe et de la littérature arabe canonique.

Le choix de l'ouvrage même (intitulé *Ẓāvāhir al-aṣḍāf*) parmi d'autres traductions et commentaires du Qorân n'a pas été accidentel, non plus. On peut distinguer deux types de *tāfsīr* turcs parmi plusieurs de ces monuments connus aujourd'hui (les savants turcs comptent jusqu'à 20 traductions du Qorân, cf. *Tavamu Dergisi*, p. 72). Un de ces types c'est la traduction littérale du Qorân sans aucun supplément, ou pourrait dire: »traduction interlinéaire«, écrite même quelquefois entre les lignes de l'original arabe. L'exemple classique, et sans doute la plus curieux, de ce genre de traduction serait l'exemplaire que possède le musée de Konya et qui remonte à l'époque de Murad II (*Konya âsarı atika müzesi rehberi*, p. 32). Un autre genre d'adaptation du texte qorânique dans la littérature turque ce sont d'assez longs commentaires, dits *tāfsīr*, qui englobent complètement l'original ou bien négligent totalement le texte primitif des versets. Citons comme exemple le commentaire d'*Abū-l-Layl-as-Samarqandī* en deux adaptations des auteurs turcs: *Abū-l-Faḍl-al-Iznīqī* et *Ibn 'Arabšāh* (cf. l'article de J. Schacht »Zwei altosmanische Kor'an - Kommentare« dans *OLZ*, 1927, p. 747 ss.). Notre monument peut être considéré comme moyen entre ces deux élaborations du Qorân, car, en dehors de la traduction fondamentale, faite mot à mot, il contient des passages quelquefois assez longs qui ont le caractère de commentaire; ce sont des narrations autonomes ou plutôt des digressions. Ces digressions et l'archaïsme de la langue de l'ouvrage ont déjà attiré l'attention de Ch. Rieu (*Catalogue of the Turkish Mss.*, p. 3) quand il donnait la description du manuscrit du Musée Britannique où se trouve la traduction du Qorân à partir de la 36^{me} sourate jusqu'à la fin, intitulée *Ẓāvāhir al-aṣḍāf*; et la identifié avec l'ouvrage d'un auteur anonyme, cité sous ce titre par Ḥadji Ḥalfa (*Lexic. bibl.* II 640).

Le document dont nous nous occupons a déjà été partiellement étudié. Signalons ici le mémoire de Cl. Huart »Un Commentaire du Qorân« etc. dans le J. As. (11 S., t. XVIII, 1921, p. 161—216). Mais Huart s'est basé sur une copie incomplète qui ne contenait que 18 chapitres du Qorân, il en a publié à peine quelques récits ou digressions sans citer le texte de la traduction même du Qorân, et enfin le glossaire de Huart est plein d'erreurs; tout cela diminue sensiblement la valeur de ce travail.

L'auteur a utilisé pour son étude trois copies ou plutôt trois versions de *Şävâhir al-aşdâf*. Il a pris pour texte de base le manuscrit qu'il a pu acheter à Istamboul (= Z) et qui contient la traduction complète. C'est un gros volume in folio, relié en cuir, de dimensions $30\frac{1}{2} \times 20\frac{1}{2}$ cm, en 335 pages à 21 lignes par page. Le papier est jauni, brillant, avec une marque à l'eau en forme d'ancre dans un rond avec, en haut, une étoile à six branches; l'écriture est belle, soigneusement vocalisée *nüşhî*. La texte arabe est écrit à l'encre rouge, le texte turc — à l'encre noire. Les feuilles 1v—2r (*Fātiḥa* et le début de la 2^{me} sourate) sont bien illuminées. Le manuscrit ne porte ni date ni le nom du copiste. La deuxième copie utilisée par l'auteur, c'est le n° 78 de la bibliothèque de *Qyṭyç 'Aṭi Paşa* (maintenant à *Süleymaniye*) à Istamboul. Ce manuscrit contient aussi la traduction complète du Qorân, mais toute une série de pages (45 sur le total de 326 fol.) est d'une autre main, plus récente: sans doute on a remplacé les pages détériorées. Les parties plus modernes de ce manuscrit (= S) se distinguent fort du ms. Z, et viennent probablement d'une autre version, plus tardive, ou bien d'une rédaction de l'ouvrage. La troisième copie, enfin, c'est le manuscrit qui avait été en possession de Huart, et qui a été acheté, par la Bibliothèque Islamique de l'Université de Varsovie (= H). De même que le ms. S, le ms. H possède au début introduction qui manque à ms. Z,

Dans cette introduction un auteur inconnu explique pourquoi il a écrit son ouvrage: »Et lorsque le grand sultan et le considérable monarque, maître des peuples sujets, seigneur des rois arabes et persans, le généreux bienfaiteur, le sultan, fils de sultan, Abū-l-feth Isfendiyyār, fils de Bāyezīd-khan, a fait signe et m'a ordonné, à mois (textuellement: a ordonné au faible), son ami — en raison de sa foi pure et de ses opinions sans défaut — de traduire en langue turque la commentaire du Qorân (textuelle-

ment: de la parole de Dieu) du commencement à la fin, pour le grand prince héritier, qui manie également l'épée et la plume, qui jouit de la pleine confiance du (différentes) régions du monde, Tād-j-ed-davla ved-din (textuellement: la couronne de la puissance et de la foi) Ibrāhīm-Beg Tchelebi, — alors moi, pauvre, j'ai exprimé mon consentement, j'ai demandé secours à celui-là sultan des sultans (à Dieu) et m'étant ainsi rendu sous la protection de sa parfaite magnanimité, je me suis mis au travail afin de nager comme un poisson dans la mer de la parole divine et la commenter selon mes forces...»

Les titres pompeux d'Isfendi-yār, cités dessus, ne correspondent qu'en partie infime à la vérité historique. Car, à la lumière de la décarchie de l'Asie Mineure, ce prince apparaît comme seigneur féodal, membre d'une dynastie de province, *Şandar-oğlu*, nommé aussi *Qyzyt Ahmedli* ou *Isfendi-yār-oğlu* qui avait régné sur la territoire nord-ouest de l'Anatolie, ancienne Paphlagonie, actuellement les vilayets de Kastamonu, de Çankırı, de Sinop et partiellement de Zonguldak. Sous le règne de Bāyezid Kötürüm l'émirat de Kastamonu se divise en deux petits États avec leurs capitales respective à Kastamonu où règne le fils aîné de Bāyezid, Süleymān-pacha II (mort en 1392), et à Sinop où reste Bāyezid Kötürüm (1371—85). Après sa mort le pouvoir passe à son fils cadet Isfendi-yār. La véritable puissance de émirat ne commence qu'à partir de la destruction du pouvoir osman par Timurleng (en 1402). Isfendi-yār reprend les territoires pris par les Osmans, et en particulier les villes: Kastamonu, Çankırı, Tosya, Kalecik et Safranbolu, en élargissant ainsi les frontières de son État. Il faut croire que notre document, *Şāvahir al-aşdāf*, vient justement de cette époque-là (les premières années du XV^e siècle), car le titre glorieux *Abū-l-fāḩ* »père de la conquête« est sûrement employé par l'auteur comme allusion aux victoires d'Isfendi-yār. Plus tard, le succès l'a moins favorisé puisqu'il a été obligé de céder quelques villes à Mehmed I. Après un long règne Isfendi-yār est mort le 22 de ramadan de l'année 843 de l'hégire (= 1440). Son fils lui a succédé comme sultan Ibrāhīm II, et c'est pour lui que la traduction du Qorân a été faite. Il est mort après quelques années de règne en 847 de l'hégire (= 1443). C'est à la lumière de ces dates qu'il faut rapporter le moment de la traduction à la fin du XIV^e ou à la première moitié du XV^e siècle (1385, event.

1392 à 1440); selon toute probabilité ce sera plus ou moins l'an 1405.

Le mémoire présenté se compose de deux parties: d'un choix de textes et d'un vocabulaire. On y a ajouté en plus une introduction et des observations grammaticales. Dirigé principalement par la différence entre le sujet des chapitres, l'auteur a voulu donner le plus de traductions des sourates mecquoises, et n'a cité qu'à titre d'exemple quelques fragments médinois, plus longs et souvent pourvus de commentaires. De nombreuses variantes mss. S et H sont données pour la critique du texte. Le glossaire (environ 230 pos.) tient seulement compte de ces mots qui n'ont pas été notés dans »Calila et Dimna«. Il y a environ 140 mots vieil-osmanlis (sur 500 positions dans CD) qui apparaissent dans les deux textes: à »Calila et Dimna« et dans le Qorân. Des différences de lexique et de morphologie, même celles de phonétiques, prouvent — contre l'affirmation de certains savants turcs — la différence et l'action des milieux d'où l'auteur ou son texte étaient originaires. Mais seul l'examen d'un plus grand nombre de monuments du vieil-osmanli, surtout des monuments provenant de divers territoires de l'Anatolie, pourra donner avec le temps un ensemble qui sera l'image de la langue littéraire turque du XIV à XV^e siècle.

BIBLIOGRAPHIE POUR JUILLET—DÉCEMBRE 1935.

Archiwum Komisji do dziejów oświaty i szkolnictwa w Polsce. N° 3, Kraków 1935, 8°, str. LXXXI + 165. (*Archives de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'instruction et de l'enseignement en Pologne. N° 3. Cracovie 1935, 8°, LXXXI + 165 p.*).

Treść: Korespondencja Metternicha w sprawie Uniwersytetu Krakowskiego 1820—1829. Wydała i wstępem poprzedziła Wanda Bobkowska. (*Contenu: La correspondance de Metternich concernant l'Université de Cracovie. Publiée et précédée d'une introduction par Wanda Bobkowska.*).

Białobrzeski Cz.: Nauka ścisła o przyrodzie na tle ogólnych wartości kultury. Odczyt wygłoszony na publicznem posiedzeniu Polskiej Akademji Umiejętności. (*La science exacte de la nature et ses rapports avec les valeurs culturelles. Conférence prononcée le 22 juin 1935 dans la séance publique de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres.*).

Etienne Batory, roi de Pologne, prince de Transylvanie. Ouvrage commémoratif, publié par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres et par l'Académie Hongroise des Sciences. Cracovie 1935, 8°, IV + 591 p. + 4 p. surnum.

Commentationes Horatianae. Kraków 1935, 8°, str. 209 + 4 nlb. (*Cracovie 1935, 8°, 209 p. + 4 p. surnum.*).

Treść (*Contenu*): Th. Zieliński: De Lydia Lalageque et aliis, p. 1. Th. Sinko: De Horatii monstro ridiculo (ars 1—12), p. 12. G. Kowalski: De Horatii satira II 4, p. 25. I. Dziech: Horatius quatenus avaritiam deprehenderit, p. 28. L. Strzelecki: De Horatio rei metricae Prudentianae auctore, p. 36. G. Schnayder: De barbarorum ethnographia Horatiana, p. 50. I. Smereka: De Horatianae vocabulorum copiae certa quadam lege,

p. 65. St. Skimina: De Thomae Treteri Poloni studiis Horatianis, p. 92. L. Winniczuk: De Horatii studiis Terentianis observationes aliquot, p. 116. St. Witkowski: »Rimosa auris« Horatiana (Sat. II 6, 46), p. 130. G. Przychocki: Horatiana et Annaeana, p. 132. C. F. Kumaniecki: De epodis quibusdam Horatianis, p. 139. L. Sternbach: De cornicula Horatiana, p. 158. B. Katz: De notitia Horatii apud scriptores Hebraeos de eiusque versionibus Hebreis, p. 213. — J. Oko: Horacjusz w wykładach G. E. Grodka (*Horace dans les leçons de G. E. Grodek, p. 1*). W. Ogrodziński: Polskie przekłady Horacego (*Les traductions polonaises d'Horace, p. 28*).

Corpus Vasorum Antiquorum. Pologne, sous la direction d'Edmund Bulanda. Fascicule 2. Collections de Cracovie, par Kazimierz Bulas. Cracovie 1935, 4^o, 70 p. + 42 pl. en héliogravure.

Kwartalnik filozoficzny, t. XII, zesz. III. Kraków 1935. str. 201—311. (*Revue Philosophique Trimestrielle, t. XII, fascic. III, Cracovie 1935, 8^o, p. 201 à 311*).

Treść: St. Harasek: Trentowski o filozofji narodów europejskich (c. d.), str. 201. M. Heitzman: Studja nad Akademią platońską (cz. II), str. 236. E. Stein: Eros w filozofji żydowskiej, str. 269. Sprawozdania, str. 305. (*Contenu: St. Harasek: Trentowski sur la philosophie des peuples européens (suite), p. 201. M. Heitzman: Etudes sur l'Académie de Platon (II^e partie), p. 236. E. Stein: Eros dans la philosophie juive, p. 269. Comptes rendus, p. 305*).

Prace Komisji językowej, nr 18. Kraków 1935, 8^o, str. 293 + 1 nlb. (*Travaux de la Commission linguistique, n^o 18. Cracovie 1935, 8^o, 293 p. + 1 p. surnum.*).

Treść (*Contenu*): J. Kuryłowicz: Etudes indoeuropéennes I.

Prace Komisji orientalistycznej, n^o 20. Kraków 1935, 8^o, str. 48 + 1 nlb. (*Travaux de la Commission pour l'étude des langues orientales, n^o 20. Cracovie 1935, 8^o, 48 p. + 1 p. surnum.*).

Treść: Saadet Is' haki: Čora Batır. Eine Legende in Dobrudschatartarischer Mundart. Legenda o bohaterze Čora Batır w narzeczu Tatarów z Dobrudży. (*Contenu: Saadet Is' haki: Čora Batır. Une légende racontée en dialecte des Tatares de la Dobroudja*).

Rozprawy Wydziału filologicznego. Tom LXIV, nr 4. Kraków 1935, str. 188. (*Mémoires de la Classe de philologie. T. LXIV, n^o 4, Cracovie 1935, 188 p.*).

Treść: Zofja Niemojewska-Gruszczyńska: Walka szatana z Bogiem w polskim dramacie romantycznym, (*Contenu: Sophie Niemojewska-Gruszczyńska: La lutte de satan contre Dieu dans le drame romantique polonais*).

Rozprawy Wydziału filologicznego, tom LXV, nr 1. Kraków 1935, 8^o, str. 27 + 1 nrb. (*Mémoires de la Classe de philologie, t. LXV, n^o 1, Cracovie 1935, 8^o, 27 p. + 1 p. surnum.*).

Treść: Urbanczyk St.: Wyparcie staropolskiego względnego *jen, jenże* przez pierwotnie pytajne *który*. (*Contenu: St. Urbanczyk: L'élimination du pronom relatif vieux-polonais »jen, jenże« par le pronom primitivement interrogatif »który«*).

Nr 2. Kraków 1935, str. 40. (*N^o 2, Cracovie 1935, 40 p.*).

Treść (*Contenu*): Ladislaus Strzelecki: De Naeviano belli Punici carmine questiones selectae.



Table des matières.

N° 7—10.	Page
Comptes rendus de l'Académie pour juillet--décembre 1935	145
Bibliographie pour juillet--décembre 1935	255
Résumés.	
29. Barycz H. : Les Polonais à Rome et leurs études à l'époque de la Renaissance	148
30. Bochnak A. : Die Beweinung Christi, ein Bild im Hochaltar der Pfarrkirche in Biecz	151
31. Buczowski K., Skórczewski W. : Die Krakauer Kabinettglasmanufaktur des XV., XVI. und XVII. Jahrhunderts	153
32. Dobrowolski K. : The economic, cultural and political assimilation of Polish workmen in London	155
33. Hornung Z. : Gianmaria, genannt il Mosca oder Padovano. Versuch einer Charakteristik	159
34. Hulewicz J. : Les études de la jeunesse polonaise dans les universités étrangères entre 1880 à 1914	164
35. Klinger W. : Hermésianax de Colophon et le recueil de ses élégies	170
36. Kopera F. : Gianmaria Padovano und seine Tätigkeit in Polen	173
37. Kukiel M. : La guerre de 1812	177
38. Kuraszkiewicz W. : Sur le développement de l'ikavisme dans les parlers ruthènes des Carpates	203
39. Lehr-Splawiński T. : Observations sur la langue de »Bogurodzica«	205
40. Massalski J. : Das Problem der polnischen Kohlenausfuhr (Dumping)	209
41. Mikucki S. : La genèse des armoiries des Piasts silésiens	214
42. Pagaczewski J. : Jan Michałowicz aus Urzędów	216
43. Rospond St. : Les noms de lieu patronymiques sur le territoire linguistique serbo-croate et slovène	221
44. Rybarski R. : Les finances de la Pologne à l'époque des partages	225
45. Sinko T. : Le motif de la faim et de la luxure dans le roman de Pétrone, comme moyen permettant de le reconstituer	230
46. Stieber Z. : La frontière orientale des Lemki	232
47. Willman-Grabowska H. : L'expiation (prāyaścitti) dans les Brāhmaṇa	237
48. Winiarski B. : Vitoria et Włodkowic	242
49. Wyka K. : Wie wurde Nietzsche von Brzozowski interpretiert?	248
50. Zajączkowski A. : Etudes sur la langue vieille-osmanlie II. Chapitres choisis de la traduction turque-anatolienne du Qorân	250